ISSN 2265-7703

# *Aicardiana*

2e série — n° 46 — 30 décembre 2025


- ***Proses inédites*** Jean AICARD
- ***Poèmes inédits*** Jean AICARD
- ***Szigmund de Justh*** Dominique AMANN

**Notes et Documents**

- ***Firmin Gémier***
- ***L'acteur Louis Péricaud***
- ***Le peintre Rupert Bunny***
- ***La famille Baccouche***

# *Aicardiana*

2e série
revue numérique
publiée sur le site Internet **www.jean-aicard.com**

Directeur de la publication : **Dominique Amann**


*Aicardiana* publie des travaux originaux consacrés à la vie et à l'œuvre de l'écrivain varois Jean Aicard.

Les opinions émises dans cette revue n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.



Il est interdit de modifier ce fichier numérique, de le vendre ou de l'utiliser à des fins commerciales.

Droits de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Le Code de la propriété intellectuelle, dans l'article L122-5, alinéa 2, autorise « les copies ou reproductions réalisées à partir d'une source licite et strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, dans l'alinéa 3a, « les analyses et courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information de l'œuvre à laquelle elles sont incorporées ».

L'article L122-4 du même Code prévoit que « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou un procédé quelconque. »

**© Dominique Amann, 2015**
**ISSN 2265-7703**

## SOMMAIRE
## du numéro 46

*Éditorial*. Dominique Amann 5

*Proses inédites*. Jean Aicard 7
*Poèmes inédits*. Jean Aicard 131
*Szigmond de Justh*. Dominique Amann 227

**Notes et Documents** 239
*Firmin Gémier* 241
*L'acteur Louis Péricaud* 243
*Le peintre Rupert Bunny* 245
*La famille Baccouche* 246

# *ÉDITORIAL*

Après deux numéros consacrés à des éditions nouvelles de deux œuvres poétiques de Jean Aicard, *Le Livre d'heures de l'Amour* et *L'Éternel Cantique*, la présente livraison d'*Aicardiana* apporte principalement des morceaux inédits de notre écrivain, aussi bien en prose qu'en poésie.

Les soixante-trois cartons composant le Fonds Jean Aicard des archives municipales de Toulon renferment à pleins dossiers de nombreux inédits en vers ou en prose. On y trouve des ébauches surchargées de ratures, des versions intermédiaires encore très travaillées… mais aussi de belles mises au net jamais exploitées, tant la grande productivité de notre écrivain surpassait les capacités d'accueil des périodiques de son temps.

Le tri systématique de ces masses de papiers fait surgir de jolies pépites, généralement non datées, dévoilant des facettes inconnues du talent de Jean Aicard, conteur aussi bien que philosophe, toujours intéressé par l'étude de l'âme humaine.

Tous ces écrits manifestent la variété des sujets intéressant notre écrivain, la richesse de sa pensée et la diversité de ses expressions littéraires. On y retrouve souvent des réminiscences de l'Antiquité qui confirment la vaste culture gréco-latine de Jean Aicard.

Le séjour parisien de l'écrivain hongrois Szigmund de Justh dévoile un nouveau pan de la vie de Jean Aicard dans la Capitale et est à l'origine d'un portrait de notre écrivain dont j'ai

retrouvé la trace. J'ai eu également le bonheur de retrouver le poème improvisé sur une table de café par Jean Aicard le jeudi 26 avril 1888, dans les vapeurs de l'alcool et les flonflons d'une musique tsigane, poème cité par Justh dans le *Journal* de son séjour.

Enfin, quelques notes et documents feront mieux connaître plusieurs amis de notre écrivain.

*À l'an qué vèn !*

Dominique Amann



# PROSES INÉDITES
## DE
# JEAN AICARD


Sujets de société :
- La politesse , vertu sociale. 9
- Messieurs les Curés. 21
- Trop d'orgueil. 27

Théâtre :
- Commentaire sur la lettre de M. Gémier. 33
- Souvenir de théâtre. 39

Psychologie : La Sphinge. 49

Poésie enfantine : Conférence à Draguignan. 71

Esthétique : Qu'est-ce que l'art ? 91

Divers :
- Souvenir de jeunesse. 97
- Un conte de fée. 101

Noël :
- Noël. 109
- Un feu de Noël. 115
- La Noël en Provence. 123

Trois des textes retenus abordent des « sujets de société » et prêchent des vertus sociales : la politesse, la foi agissante et la modestie…



Récusant absolument la politesse à sens unique de l'Ancien Régime, Jean Aicard se fait ici le chantre d'une politesse démocratique et républicaine qu'il définit comme « la représentation de la Paix, en même temps qu'un effort vers la Paix, un de ses moyens », « la fleur suprême des hautes civilisations, la grâce des sociétés ».

Il lui reconnaît deux piliers : la solidarité et la mutualité, reposant toutes les deux sur l'acceptation de l'égalité de tous les hommes.

# LA POLITESSE, VERTU SOCIALE

## PAR JEAN AICARD [1]

Une des fautes les plus fâcheuses de la démocratie, c'est de se vouloir passer de la politesse, toute expression de déférence lui paraissant suspecte, comme un consentement à la servilité ; et c'est ainsi qu'elle la définit.

Il y a, bien entendu, les chinoiseries, les excès, les ridicules de la politesse ; toute vertu comme toute physionomie peut tourner à la caricature. Or, la politesse bien comprise est une vertu, puisqu'elle exige en son essence un effort constant contre les instincts de l'égoïsme ; puisqu'elle est, selon l'expression d'un savant physiologiste préoccupé d'éducation, M. le docteur Godin [2], *l'art de se gêner au profit d'autrui* ; puisque enfin, au rebours de la rageuse définition démocratique, elle comporte le respect de soi et de tous les autres.

Les anciens régimes — certes ! — ne la comprenaient pas ainsi et les Puissants, qui exigeaient du pauvre diable toutes les déférences, le pouvaient à leur gré traiter sans égards. De là vient l'aveugle rancune de certains démocrates contre les formes de la politesse ; mais si, dans ses écoles, la démocratie enseignait la nécessité d'une politesse réciproque, la mutualité de la politesse, on ne voit plus ce qu'elle perdrait, on aperçoit distinctement au contraire ce qu'elle gagnerait à pratiquer cette



[1] Archives municipales de Toulon, carton 1 S 41, dossier n° 449, épreuve imprimée, 8 pages.

[2] Docteur Paul Godin : voir *Arcardiana*, 2e série, n° 20, 15 mars 2017, « Notes et Documents », pages 200-210.

politesse auxiliatrice des meilleurs sentiments sociaux, sans laquelle même la sociabilité perd un de ses moyens les plus efficaces.

Cependant, la démocratie ne tient pas aux formules, aux bonnes grâces de la politesse ; elle semble n'en pas vouloir ; elle trouve la brutalité plus commode et accuse la politesse de n'être qu'hypocrisie. C'est bientôt dit. À ce compte, le vêtement lui-même est, au premier chef, hypocrisie. Hypocrisie, toutes les précautions de la décence ! — Nullement : elles ne sont que des actes devenus habituels d'essentielle politesse, de respect de soi et des autres. La pudeur est, en réalité, le commencement du droit qu'a tout homme de disposer seul de soi-même ; elle fait de l'être physique un secret ; elle est un des principes de la dignité individuelle.

*
* *



Il y a — c'est évident — des actes de politesse que la vie moderne ne permet plus ou qu'elle permet rarement. Quitter sa place, par exemple, dans une voiture publique pour la donner à une femme, cela est devenu chose désuète, presque impossible. Et puis, comment deviner celles qui, voulant être traitées comme des hommes, trouveraient impertinente une marque de respect qui semble accuser leur faiblesse ?

L'habitude de se gêner gracieusement au profit des autres peut rendre instinctif l'héroïsme même.

Dans un incendie de théâtre, pendant que les spectateurs se pressent, se bousculent vers les issues en troupeau affolé et s'entassent et se ferment à eux-mêmes les voies de salut, un galant homme, arcbouté contre un mur pour résister aux poussées, dit à une femme inconnue : « Passez, je vous prie, madame. » Cette femme reconnaît un jour son sauveur et le remercie : « Oh ! dit-il, c'était tout simple ! » Et comme d'autres personnes insistent sur la beauté du geste : « Je vous assure que j'ai fait cela machinalement. Mon père était la courtoisie même ; j'étais poli à quatre ans ! »

Voici un autre exemple, purement comique, de politesse passée en habitude. M. Z... qui est, d'ailleurs, lui-même un homme d'une notoriété considérable, se trouvant un soir au bal de l'Élysée, voit tout près de lui, le long des bordures d'azalées qui ornaient le grand escalier, un des plus importants personnages de la République faire un faux pas et, tombant en arrière, disparaître sous les fleurs. Le malheureux dignitaire, lourdement assis dans la terre molle des corbeilles, ne parvenait point à se relever. M. Z..., gracieux, s'avança : « Voulez-vous me permettre, monsieur de vous aider ? — Si je vous le permets ! cria l'autre en riant, mais sacrebleu ! je vous le demande et même je vous en prie, monsieur ! » Et cela est risible mais signifie cependant que la personne humaine est intangible.



Un contemporain notoire m'a dit ceci :

« M. X..., très brave homme, démocrate convaincu, s'écria un jour, comme je gémissais sur la mort de la courtoisie : *Oh ! c'est fini tout ça !... C'était affaire aux gentilshommes... nous n'en voulons plus !* — Quelque chose, à ces mots, fut blessé en moi, comme si j'entendais qu'une des grâces de l'existence était retirée du monde, et sur-le-champ, par la volonté d'un Français ! Je sentis ma patrie diminuée. Cette impression ne s'est jamais effacée. J'en souffre encore ! »

*
* *

Malheureusement l'action politique semble, dans tous les partis, l'ennemie déclarée de la politesse. L'injure aux adversaires est devenue d'un usage courant. On s'injurie au nom de la liberté — comme si la liberté pouvait affranchir le démocrate du respect de la dignité humaine, de la sienne propre et de celle

de ses concitoyens ! Comme si le respect de la dignité de chacun n'était pas la seule raison d'être de l'état démocratique !

« Je suis libre ! oh ! combien ! vous allez voir ! » Et, tourné vers l'ennemi, on lui lance l'hyperbolique insulte et même le mot bassement grossier, sans avoir l'excuse de Cambronne qui, lui, expliquait ainsi son mot… sublime : « Dame ! je n'avais pas le temps de faire de la littérature ! » Mais Cambronne était sous le feu — qui aseptise et embellit tout.

« La Révolution française, me disait un jour un vieux démocrate en manchettes, était nécessaire pour obliger les illustres de ce monde à se montrer plus polis envers ceux qui furent longtemps les obscurs, les Français de divers États, bourgeois, vilains, bas peuple. Mais le jour où ceux-ci, devenus leurs propres maîtres, s'offenseront entre eux, ce jour-là, voyant approcher l'heure du retour à la barbarie, je passerai du côté des tyrans polis, s'il en est ! »



Le même démocrate d'une école disparue me disait encore : « J'exige de mon domestique la plus stricte politesse, mais je lui en donne l'exemple. Je lui dis : *Fermez la porte, je vous prie*, au lieu de : *Fermez donc la porte, animal !* — Je dis à mon fils : *Sois assez gentil pour ouvrir la fenêtre* ; et si c'est ma fille qui se trouve seule avec moi, quand je désire que la fenêtre soit ouverte, je l'ouvre moi-même, à moins d'être malade. »

C'est du manque d'égards, du manque de politesse des maîtres envers les valets qu'est venu le mépris où est tombée injustement la profession de domestique. Si vous savez honorer vos serviteurs quand ils le méritent, vous en trouverez encore de bons. Leur profession n'est abandonnée que parce qu'elle est mal expliquée, mal comprise et trop souvent mal récompensée.

La haute et profonde politesse signifie, chez ceux qui la pratiquent, l'acceptation de l'égalité de tous les hommes devant la douleur, la mort et l'amour. Elle ne contrarie nullement les idées de discipline et de hiérarchie sociales sans lesquelles l'individu, isolé tout à coup comme aux temps primitifs, perdrait, avec les sujétions qui lui paraissent pénibles, tous les bénéfices de l'association.

On raconte qu'au lendemain de l'abolition des titres, le valet de chambre de M. de Mirabeau lui dit fièrement, en lui montrant toute pleine d'une eau limpide et tiède sa baignoire au pied de son lit : « Citoyen, ton bain est prêt ! » Le fougueux gentilhomme bondit, saisit son valet par le cou et lui plongeant le nez dans le bain : « Animal ! j'espère bien que, pour toi, je serai toujours M. le comte ! » L'anecdote est amusante mais, avec l'excuse de son tempérament et de ses habitudes, M. de Mirabeau eut grand tort d'appeler *animal* son serviteur et de porter sur lui la main. Le geste et le mot appelaient des répliques fâcheuses. Le maître impoli ne peut plus s'étonner d'aucune insolence… il les provoque et les mérite toutes. C'est du gentilhomme que doivent venir les leçons et les exemples d'urbanité.



Fût-il le plus illettré du monde, le domestique de l'homme qui travaille utilement pour la Cité apporte une véritable contribution au labeur du maître, fût-ce du plus intellectuel. Le valet de chambre d'un grand savant prête à la science une aide notable, sans laquelle celui-ci perdrait beaucoup de son temps, précieux à tous. Le bon maître ne l'ignore pas et son serviteur, le sentant ami, lui devient ami. Un Tolstoï, quoi qu'il en pense lui-même, a mieux à faire que de raccommoder ses chaussures et le bottier qui permet à un Pasteur de consacrer une heure de plus à ses incomparables recherches est un humble collaborateur, mais un collaborateur effectif du bienfaiteur des hommes.

Si le serviteur prend conscience (comme l'a fait le paysan) de l'utilité de son rôle ; si, de son côté, le maître traite son serviteur en collaborateur véritable, un lien s'établit entre eux qui

est celui de l'estime et de la sympathie et quelque chose de très vénérable reste acquis à l'humanité, quelque chose de très heureux intervient dans l'état social dont la grandeur, la gloire, tous les bienfaits et la vie même ne sont dus qu'à la division du travail et à l'organisation de l'échange.

*

* *

La solidarité qui est un fait, la mutualité qui en est la reconnaissance, voilà le double pilier, le fondement sur lesquels sont établies les sociétés, les patries. Mais la solidarité, la mutualité, sans courtoisie, n'ont point de représentation constante et sensible. Les formules de la politesse sont des monnaies frappées à leurs effigies et à celle de la Paix sociale. La politesse c'est la représentation de la Paix, en même temps qu'un effort vers la Paix, un de ses moyens et non des moins efficaces.



À condition qu'elle fût fortement posée, exprimée, inculquée et souvent rappelée, il n'y aurait pas besoin d'une autre idée que celle de la solidarité, à la base de l'éducation scolaire, pour faire de bons citoyens, des hommes à la fois d'énergie et de paix. Mais où voit-on que cette idée soit la préoccupation première des éducateurs ? Où sont les influences insinuantes, attentives, les formules, les jouets qui, dès le premier âge, impressionnant le tout petit à l'heure utile, peuvent déjà commencer à lui faire entendre qu'il a une parenté étroite avec d'autres êtres que ses père et mère ? À quel enfant essaye-t-on d'inspirer cette idée qu'une protection est constamment sur lui, autre que celle de la mère, et que tous les hommes ont travaillé et travaillent pour tous les enfants et que son cœur, son esprit et ses bras doivent aux hommes une réplique ? Quand lui apprendra-t-on qu'il doit son amour à l'humanité, — Mon Dieu, oui ! — aussi bien qu'à sa mère, on ne dit déjà plus : à sa famille.

On entend, au contraire, de bonnes mères conseiller ainsi leurs enfants : « Ne vis que pour toi, ne travaille que pour toi, ne te soucie que de garder ton argent ; ne te gêne en rien nulle part ; toute autre conduite est duperie ! » En vérité, on a connu des religions plus sociales que ces théories d'égoïsme féroce et qui sont parfaitement irrationnelles puisque le riche, affamé de jouissances, ne saurait se donner aucune satisfaction sans le secours des autres hommes — et surtout sans l'aide des plus misérables.

Si de telles pensées sont d'un socialiste, qui ne tiendrait à honneur de l'être ? Et si ces pensées simplement justes étaient de bonne heure inculquées à tous les enfants, le monde serait « transformé » selon la forte affirmation de Spencer. On ne se gêne guère pour tout dire devant les enfants, mais comme les idées de justice ne sont point sujets de conversation courante, elles ne sont jamais exprimées en leur présence sinon incidemment et par quelque pédagogue inattentif. Et l'enfant des riches livré aux égoïsmes de la famille croit volontiers que le monde a été fait tel qu'il est, par un dieu juste, préoccupé de lui être agréable ; l'ordre des choses lui semble heureusement établi pour son seul usage et son unique bien-être. Il y a du blé dans les champs et dans la ville des boulangers, des bottiers et des maçons, comme il y a des galets et du sable sur les plages. L'ordre social, résultat de tant d'efforts, de tant de labeurs douloureux au cours des siècles, lui apparaît comme un simple phénomène naturel. Personne ne lui apprendra de bonne heure à s'émouvoir de cette idée : « Tous les hommes, depuis les siècles des siècles, ont travaillé à faire tel qu'il est, à rendre meilleur et plus habitable, ce monde mon héritage ! » Alors, l'enfant *n'aime* pas et il ne *respecte* pas. Jamais il ne songera à dire, en se parlant à lui-même de l'humanité : « Ma mère ». D'ailleurs, les mœurs d'aujourd'hui lui permettront de dire en parlant de celle qui le mit au monde : *la Vieille*, comme si, — et cela n'est que trop vrai, — avec l'amour disparaissait la poli-

tesse c'est-à-dire l'art de respecter par habitude, avant même toute réflexion, ce qui est digne d'amour dans les créatures et dans les institutions humaines.

*
* *

À l'origine de la politesse, il y eut la déférence qu'on devait à quelques autres ; la politesse démocratique devrait représenter sommairement le respect infini qu'on doit à tous les autres.

Les *Humiliés et Offensés*[3] de Dostoïevski montrent très bien comment le cri nihiliste n'est qu'une réponse rageuse d'un peuple à la morgue, à l'insolence des Puissants.

*
* *

Il y a dans tout homme et dans le pire, le plus cruel, le plus monstrueux — à moins qu'il n'appartienne parmi les malades au cercle des déments, — un point d'humanité, — ce point fût-il invisible — par où ce pire des hommes est semblable au meilleur. Ce n'est dans le monstre qu'un point, mais c'est la même essence. Et si le monstre vient à se sentir respecté pour cette petite part de lui-même qui est humanité, il vous donnera en retour cela même qui, au fond de lui, était caché de façon à pouvoir être nié, ce je ne sais quoi de tout pareil à ce qui constitue l'âme entière des plus doux comme des plus braves, — charité, dévouement, héroïsme.

Un exemple. Je fus un jour témoin de ceci. Dans un wagon de troisième classe, un jeune homme qui n'avait pas vingt ans fut insulté en termes grossiers et violents, dès son entrée, par un apache, non pas directement mais c'était tout comme : « Des bourgeois ! Ça monte dans les compartiments des pauvres !

[3] Dostoïevski (Fiodor Mikhaïlovitch), *Humiliés et Offensés*, roman, publié en 1861 dans *Le Temps*.



qu'est-ce que ça vient faire ici !... on les crèvera, un de ces matins ! » Et, à un ouvrier en blouse qui écoutait ce monologue : « j'en ai déjà crevé un, oui, à coups de talon de botte ! »

Et, fanfaron, il lui contait son crime, vrai ou faux ; puis, tout à coup : « Malheur ! je n'ai plus de tabac ! En as-tu, toi ?... tu n'en as point !... » Et les jurons les plus grossiers suivirent, tumultueux.

Le jeune bourgeois qui, un livre entre les mains, feignait d'être absorbé par sa lecture, tira de sa poche un étui gonflé de cigarettes, en prit une qu'il alluma, puis, avec bonhomie, se tournant vers son insulteur stupéfait :

« En voulez-vous une, Monsieur ?

— Ah ! ben !... ah ! ben !... faisait l'autre... mais alors, quoi ?... c'est-y que vous seriez un bon zigue ?

— Des fois ! »

Ils causèrent. Une heure après, le jeune homme pouvait dire au bandit, qui ne lui avait pas ménagé les confidences : « Vous êtes, pour le moment, ce qu'on appelle une franche canaille... il faudrait penser à changer ça... essayer au moins... il y a des moyens... » L'apache se rendait à Paris ; l'étudiant devait descendre à Lyon. À Lyon, le bandit ouvrit la portière, sauta vivement au bas du wagon, et, ayant retiré sa vilaine casquette :

« Monsieur, dit-il, au jeune bourgeois, qu'une heure auparavant il avait insulté, monsieur, je voudrais, avant de vous quitter pour toujours, vous demander quelque chose,... mais promettez-moi de me l'accorder !

— Je ne puis m'engager sans savoir, mais si la chose m'est possible, je la ferai !

— Vous allez me refuser !

— Allez donc !

— Eh bien, voilà : faites-moi l'honneur, monsieur, de me toucher la main !

— Volontiers, *mon ami*… Voici de plus ma carte, mon adresse…

— Monsieur, dit l'homme d'un air grave, je suis en route pour aller faire une besogne où je cours grand risque de laisser ma peau… mais si je n'y reste pas, je vous jure que je vous reverrai… Merci. »

Si l'étudiant, qui fut de mes amis, n'a jamais revu son farouche interlocuteur, il pense à lui quelquefois et il a coutume de dire : « La politesse, c'est la paix. »

Oui, c'est cela ; le repos de l'Europe et du monde dépend d'une formule de politesse. M. de Bismarck l'a toujours pensé.

*
* *

La politesse qui fut, dit-on, si française fit, des chevaliers errants armés en guerre, de véritable annonciateurs, de magnifiques messagers de paix et de justice.

La politesse est un lien et une force ; elle est un aimant. Malheur aux intérêts en lutte s'ils ne savent point négocier poliment. Et, quand on sera contraint d'en arriver au choc des glaives, puissent les soldats de demain se battre à la façon des Roland et des Olivier. Quelque chose d'heureux, qui vient de l'Évangile, se fait dans le monde sur les ruines mêmes de la foi religieuse ; et c'est, dans l'humanité, un sentiment nouveau de pitié pour elle-même, plus profond, plus large, plus raisonné.

Mais ce sentiment, qui conduit secrètement le monde, balbutie encore ; il a pourtant à sa disposition un langage tout fait, celui de l'antique urbanité. Née des sentiments de respect, d'amour et de dignité, la politesse les rappelle quand ils se perdent et elle peut les faire renaître. Elle est la fleur suprême des hautes civilisations, la grâce des sociétés. Rappelez-vous le mot exquis que disait, au XVIII^e^ siècle, une femme d'esprit, parlant d'une femme de bien : « Elle est d'une si exquise politesse qu'on croirait, en la voyant pour la première fois, qu'elle n'a jamais eu souci que de vos intérêts et non des siens… Aussi s'empare-t-elle tout de suite de tous les cœurs ». C'est la grâce qu'il faut souhaiter aux démocraties.

Jean d'Auriol, double populaire de Jean Aicard académicien, s'en prend ici au clergé : il préfère les prêtres humbles, proches de leurs ouailles comme le bon évêque Miollis à ceux qui « prêchent plus de parole que d'exemple » et préfèrent la compagnie des nobles et des bourgeois.

Texte écrit après le 1er avril 1909 puisque Jean Aicard est membre de l'Académie française.



## MESSIEURS LES CURÉS [1]
### (propos de Jean d'Auriol) [2]

« J'ai lu votre dernier article, me dit sans bégayer Jean d'Auriol et, franchement, je ne le trouve pas trop bon !

— Pourquoi cela ? lui dis-je, un peu piqué.

— Trop de phrases, monsieur le journaliste, et trop ronflantes. Il y en a deux ou trois qui m'ont fait calculer une heure. Si vous voulez être compris du peuple, ce qui est la vraie gloire, si vous voulez être un peu utile, parlez simplement, en chrétien. Tous vos raisonnements qui sentent le professeur, nous n'en avons pas besoin. Dites-nous : "ça est bon, ça est mauvais" et le pourquoi. Contez-nous, à l'appui de vos morales, une bonne histoire parlante qu'on se répète à la veillée et vous irez au cœur du peuple et dans sa mémoire.

— À vous dire le vrai, mon cher Jean d'Auriol, je suis tout à fait de votre avis. Quand je parle de vous, et surtout quand je répète vos propos, tout le monde comprend. Savez-vous que mes lecteurs vous aiment déjà ? »

Jean d'Auriol ôta sa pipe de sa bouche pour sourire à son aise, loyalement.

« C'est drôle, fit-il, ça me fait un effet ce que vous me dites là !

---

[1] Archives municipales de Toulon, carton 1 S 33, n° 281, mise au net non autographe, 5 feuillets. — Archives municipales de Toulon, carton 1 S 39, dossier « Manuscrits XXII », n° 409 , une ébauche autographe, 9 feuillets.

[2] Jean d'Auriol : personnage imaginaire auquel Jean Aicard prête les propos terre à terre qu'il a envie de tenir… mais qu'un académicien ne saurait exprimer.

— J'ajoute, lui répliquai-je, que je ne renonce pas, malgré vos blâmes, à écrire, de temps en temps, un article plus grave que ceux que vous m'inspirez.

— Je comprends ! fit Jean d'Auriol, vous connaissez des académiciens !... Je n'ai rien à dire là contre... sinon que, des académiciens, moi je m'en moque !... Le peuple de la terre ne sait pas ce que c'est.

— Vous me rappelez une bonne vieille parente qui m'écrivait, du temps où j'étais candidat à l'Académie : "Prends garde que ça ne soit encore une de ces mauvaises sociétés comme on dit qu'il y en a tant à Paris !" »

Cette fois Jean d'Auriol éclata de rire si brusquement que sa pipe, projetée au loin, se brisa sur le sol.

Il la regarda d'un air étonné, puis : « *M'en fouti*, dit-il placidement. *N'aï toujoù maï qué d'uno, à la pocho !* [3] »



Il tira en effet de sa poche une pipe neuve, brune, à tuyau de canne et reprit :

« Pour *vous en revenir* il n'y avait qu'une bonne phrase dans votre article et la voici : "Je connais un athée qui ne parle jamais de Dieu, mais si bon qu'il donne l'envie d'y croire". Des athées comme ça il en faudrait beaucoup. Ils ne sont pas des vrais ! En les voyant, on se dit : "Il y a une justice !" Et tout est là : croire à la justice. Si vous voyez qu'elle existe chez quelqu'un, la justice, avec la bonté, vous êtes bien forcé d'y croire. Et si vous croyez à ça, alors vous aurez tous les courages, vous voudrez et vous pourrez vivre. Et pour le reste... »

Jean d'Auriol devint rêveur. Il lança en l'air une bouffée de fumée, la suivit des yeux et, après un long silence, il ajouta :

« Le reste, comme disent les curés, eh bien, le reste vous sera donné par surcroît ! Le reste, c'est la confiance, une confiance qui vous suit jusqu'à la mort...

[3] NDLR. — *Je m'en fous ! J'en ai toujours plus d'une, dans la poche !*

— Et après ?

— Après ? fit Jean d'Auriol, très grave, après ne nous regarde plus... « Après » est un mot plus grand que nous. Et c'est fini par là... Ah ! si les *capelans* [4] voulaient !

— Que feraient-ils ?

— Ils parleraient moins !... Té ! ils sont justement comme les journalistes : ils font des phrases. J'en connais qui gémissent lorsqu'ils ont à porter les sacrements à un mourant trop éloigné ! Il y en a trop qui prêchent plus de parole que d'exemple... Je vous jure, foi de Jean d'Auriol, que je ne mange pas de prêtres, moi ! Les mauvais sont trop durs et les autres, ça me ferait peine. Le bas clergé, qu'est-ce que c'est ? des fils de paysans. Donc, je les aimerais tous si tous comprenaient leur rôle...

— Et, selon vous, leur rôle ?



— Leur rôle, ça serait de rester peuple, de se mêler au peuple, de l'aider en toute occasion par des actions simples. Au lieu de ça, on en voit qui fréquentent plus le noble que le paysan ; et leurs bonnes œuvres, qui sont cachées, se font presque toujours au moyen de l'argent ! Il y a trop d'âmes au Purgatoire ! que voulez-vous que le paysan y comprenne ?... Je leur passe la messe !

— Vous êtes bien bon !

— Ne vous moquez pas de moi. Je sais que la messe c'est la représentation du sacrifice qu'on se doit les uns aux autres comme le Christ nous l'a montré en se sacrifiant lui-même. Je leur passe donc la messe ! Mais quand une fois ils l'ont dite, je voudrais les voir se sacrifier un peu plus souvent. Et alors, mes amis de Dieu ! alors, ceux même d'entre nous qui veulent que l'Église et l'État soient deux aimeraient ces bonnes gens qui, par l'exemple de leur dévouement, nous feraient croire, comme

[4] NDLR. — En provençal, *capelan* = prêtre.

votre athée, à la bonté et à la justice du monde. Et quand on croit à la justice et à la bonté humaines (qui sont de vrais miracles de la part des hommes égoïstes et méchants), on n'est pas loin de croire (il n'y a qu'un pas) à une justice, à une bonté plus grandes que l'homme, au grand Miracle, à Dieu. C'est bien souvent l'indifférence de nos prêtres qui a tué la confiance et la foi… *Aco es moun opinien et, per mi la déraba dè la testo, boutas, oourias de péno*[5] *!*

— Pas mal raisonné, Jan d'Oouruoù !

— *Va sabi, couquin dé bouan sort ! Téné*[6], l'année dernière, je passais sur la route à l'entrée d'un petit village. Il pleuvait. Personne sur le chemin défoncé, qu'un curé avec son parapluie et une charrette embourbée, qui n'avançait pas. Le charretier jurait comme un diable. Il en disait, du mal, cet homme !… Le curé posa sur la charrette son parapluie refermé, releva sa soutane dans sa ceinture et poussa à la roue, comme un homme !

— Et vous, vous regardiez ?

— J'aurais eu honte, pauvre de moi ! Je poussais à l'autre roue et nous tirâmes d'affaire le charretier… que je connaissais pour un mangeur de prêtres, celui-là ! Un païen, un vrai *féna*[7], plus rouge qu'un cardinal ou qu'un diable d'enfer !

— Et que dit ce païen de ce curé ?

— *Oh, mi digué, digué coumo co, digué, di : aquéou, dé capelan, lou counouïssi, m'estouno plus ! es pas un cléricaou, es pas un politico : es un san*[8] *!*

— Et que dites-vous au curé ?

[5] Ndlr. — *Cela est mon opinion et, pour me la sortir de la tête, vous auriez bien de la peine !*

[6] Ndlr. — *Va savoir, coquin de bon sort ! Tenez…*

[7] Ndlr. — En provençal mistralien : *fenat* (substantif masculin), mauvais sujet, garnement, mauvais gars.



— Je lui dis comme ça : "ça, monsieur le curé, c'est plus beau que la messe ! "

— Et que dit le curé ?

— Ce que la messe m'enseigne, dit le curé, ne peut pas être plus beau que la messe !

— Alors, si j'ai bien compris, vous voudriez que tous les curés aidassent tous les charretiers en peine ?

— Que vous êtes bête, vous me ferez dire ! Je prétends seulement que si on veut, athée ou prêtre, faire croire à la charité, il faut prêcher d'exemple et ne pas craindre de se salir la culotte en *poussant à la roue* ; un clergé meilleur aurait gardé plus d'influence. J'en dirai autant des médecins, des maires, des nobles et des bourgeois, de tous ceux qui se plaignent de la révolte du peuple, avec cette différence que l'état de curé impose avant tout, à qui l'exerce, le devoir de se dévouer tout entier. L'Église se plaint de l'indifférence du monde ? qu'elle jette les yeux sur la sienne propre ! Si Dieu s'est retiré de beaucoup de prêtres, comment ceux-là nous feront-ils croire en Dieu ?… Qui nous rendra Monseigneur de Digne, l'évêque Miollis[9] qui, pour permettre à un petit berger d'aller voir sa mère malade, garda les moutons à sa place, en pleine montagne, comme un vrai fils du Bon Pasteur !… Ça, le peuple le comprend et, partout où il le voit, il l'aime et le respecte, il y croit. Et ça, c'est le commencement de Dieu. *Initium sapientiae*[10]*… Amen !* »

[8] Ndlr. — *Oh, il me dit, il me dit comme ça, il me dit: celui-là, de curé, je le connais, il ne m'étonne plus ! Ce n'est pas un clérical, ce n'est pas un politicien : c'est un saint !*

9 Ndlr. — François-Melchior-Charles-Bienvenu de Miollis (Aix-en-Provence (1753-1843), évêque de Digne (1805-1838), homme d'une grande bonté et d'un dévouement sans limite pour ses administrés, a inspiré le personnage de Mgr Bienvenu Myriel dans *Les Misérables* de Victor Hugo.

[10] Ndlr. — *Début de la sagesse.*

Sans être un partisan de la division de la société en classes affrontées luttant les unes contre les autres, Jean Aicard, faisant tout simplement appel au bon sens, critique des mélanges de genres qui deviennent comiques. Exemple : les usages vestimentaires étant généralement imposés par le lieu d'habitation, une femme de la campagne vivant à la ferme ne saurait se vêtir comme une citadine dans son salon…

## TROP D'ORGUEIL [1]

Avant que les journaux fussent dans toutes les mains, avant la presse à un sou qui envoie des millions et des millions de feuilles chaque jour au fond des vallées perdues, au sommet des montagnes, partout en un mot il y avait l'almanach. C'était un petit livre qu'on lisait tout l'an, à la veillée. Il contenait des anecdotes, des bons mots et se piquait de savoir à l'avance le temps qu'il ferait. Il donnait des conseils aux agriculteurs et, chemin faisant, quand il leur avait parlé des céréales, des foires et du prix du cidre ou du vin, il parlait sagesse. Il aimait les proverbes, ce bon almanach. Il mettait en formules une philosophie bonhomme qui avait son prix. Il aidait M. le curé. Et le paysan, impatienté parfois contre les sermons, les injuriait en disant, avec un haussement d'épaules : « Tout ça, c'est des almanachs ! »



N'empêche que cette manière de petite bible apportait souvent un bon secours avec ses dictons faciles à retenir. Il y a des petits mots qui sont très gros de pensées. Ils contiennent des milliers d'ans d'expérience. Nos pères les aimaient et en faisaient leur profit. Peut-être les oublie-t-on un peu trop. Le journal renseigne sur les nouvelles politiques, annonce les crimes, les scandales, discute, critique, donne des avis aux Puissants, aux ministres et aux princes. Peut-être oublie-t-il trop souvent la petite causerie sur un sujet familier, intime, ob-

[1] Archives municipales de Toulon, carton 1 S 36, dossier « Manuscrits XIV », manuscrit autographe mis au net, 5 feuillets

jet des préoccupations secrètes de l'ouvrier, du bourgeois, sujet quelquefois de leurs divisions.

Mon voisin, l'autre jour, me le disait en bon Provençal, les pieds dans le sillon, accoudé sur les bras de sa charrue, pendant que le Rouge, bon cheval pacifique, happait le pampre rougi par l'automne.

« Oui, mon ami, un almanach me disait autrefois des choses que j'aimerais trouver dans mon journal. Un bon coup de patte sur l'orgueil, par exemple, sur le goût de la toilette qui désole nos ménages. Eh bien, si je trouvais ça dans le journal, je le ferais lire par ma fille qui a quinze ans et qui sort de l'école. Je le lui ferais lire sans avoir l'air de rien et, qui sait, peut-être de le voir « mis dans le journal » ça lui ferait quelque chose.



— Eh ! j'y ai bien souvent pensé ! Mais croyez-vous, mon ami, que ce soit par orgueil que les fillettes du pays s'habillent comme elles font ?

— Pour sûr, monsieur, c'est pour imiter les dames des bourgeois… et je ne saurais pas dire pourquoi, mais je trouve ça ridicule. D'abord, ça nous mange de l'argent qu'on emploierait mieux, facilement mieux, et puis c'est ridicule.

— C'est ridicule parce que ce n'est pas à sa place, tout simplement. N'avez-vous pas remarqué que les messieurs qui vont à la chasse, par exemple, les plus riches, ou qui vont en voyage, ne sont pas habillés comme dans la ville qu'ils habitent d'ordinaire. Ils essayent de mettre leur costume d'accord avec ce qu'ils font. Ils ont des guêtres pour la chasse et des chapeaux de feutre. Et le chapeau haute-forme, le « tube » ou le « calître », comme vous dites, vous ferait rire si vous le voyiez sur la tête d'un homme en train de tirer un lapin. Plus le costume qu'il porterait serait incommode, plus vous le trouveriez comique. Eh bien ! nos femmes de campagne et de village, quand elles portent sur leurs chapeaux des jardins en fleurs de papier, des oiseaux empaillés et des ailes de moulin, — ou quand elles se mettent des robes princesse, trop longues, qu'il faut soulever à poignée avec la main par derrière, — sont ridicules, parce qu'elles habitent des endroits généralement jolis où de vrais oiseaux chantent dans de vrais feuillages et où on voit des fleurs véritables ; quant aux robes longues, comme nos paysannes vont à pied dans des chemins où la poussière et la boue sont épaisses, ces robes longues sont à contre-sens du sens commun et parfaitement risibles. Les modes des belles madames sont assez souvent ridicules par elles-mêmes et trop coûteuses même pour la bourse des pauvres maris, gens d'affaires ou bureaucrates. À la campagne c'est ruineux et c'est absurde. Je crois comme vous, voisin, que c'est l'orgueil qui aveugle nos femmes de campagne, car si elles ne prenaient conseil que du bon sens et de leur coquetterie naturelle, vertudieu !, elles redeviendraient jolies comme nos grand-mères.



Une petite histoire pour finir, voisin. Je parcourais les Maures, en compagnie d'un peintre qui est célèbre. Nous vîmes un jour une paysanne près d'un puits, non loin d'un village. Elle avait quinze ou seize ans, les jupons courts de cotonnade rayée de bleu et de blanc, le gros soulier tenant bien le pied pris dans un bas tricoté par la mère. Elle avait une casaque *(lou djoubin)* d'indienne fauve à petites fleurs rouges et vertes. Et, comme elle était à l'ombre, elle avait rejeté sur son échine le grand chapeau de paille large comme un parasol retenu à son cou par les rubans. Vous demeureriez frappés d'admiration tant elle me parut jolie. On aurait l'âme vivante de ce beau pays.

Le peintre fit d'elle un croquis et, le soir, au village, demanda à la mère de laisser la fillette poser le lendemain pour lui. Il offrait en échange de leur laisser l'esquisse du portrait. Entre nous, voisin, il leur faisait là un cadeau de quelque mille francs. On promit d'envoyer la fille. Rendez-vous fut pris. Elle arriva

en effet le lendemain, mais habillée à la dernière mode des magasins du *Bon Marché*. Au lieu de la petite reine des bois, le peintre ne vit plus qu'une fille des villes, plus mal fagotée que les autres parce qu'elle n'avait pas l'habitude. Au lieu du beau naturel, le laid artificiel. Il la renvoya doucement, sous prétexte qu'il avait mal à la tête. Et il prit la diligence pour ne plus revenir. On ne l'a plus revu. Il a pris le pays en grippe.

Deux textes concernent le théâtre.

En 1905, Georges Thurner et Firmin Gémier soumirent à la Société des auteurs un projet en faveur des jeunes auteurs dramatiques de talent mais encore inconnus. En janvier 1906, s'apprêtant à prendre la direction du Théâtre Antoine, Gémier souhaitait leur offrir un accès facilité à la scène :

> Nous recevons la lettre suivante de M. Gémier [1] :
>
> [...].
>
> En effet, je m'engage à prendre un théâtre sur lequel je représenterai un *nombre égal de pièces de stagiaires et de sociétaires non joués depuis deux ans*. Ceci pour réagir contre l'obstruction des principales scènes parisiennes en favorisant les jeunes auteurs et en aplanissant les difficultés que de nombreux sociétaires rencontrent tous les jours.
>
> En un mot, c'est ouvrir la porte toute grande aux auteurs de talent qui n'ont ni le goût ni les moyens de forcer les cabinets directoriaux.
>
> [...].



Notre écrivain, qui a souvent été contre les modes du temps — naturalisme, symbolisme — en défendant un théâtre idéaliste en vers, a bien connu les grandes difficultés qu'ont les jeunes auteurs de trouver des scènes acceptant de jouer leurs œuvres. Il invite ici les directeurs de ces établissements à ne pas raisonner uniquement en termes comptables en produisant sans grands risques les auteurs connus et les pièces à succès, mais à penser également aux jeunes auteurs... qui seront les maîtres du théâtre de demain !

[1] *Le Figaro*, 52e année, 3e série, n° 18, jeudi 18 janvier 1906, « Courrier des théâtres », pages 5-6. Lettre à Serge Basset, chroniqueur théâtral. — Pour Gémier, voir ci-après « Notes et Documents », pages 241-243.

# COMMENTAIRE SUR LA LETTRE DE M. GÉMIER

## À PROPOS DES AUTEURS DU THÉÂTRE [1]

Il y a, dans la lettre de M. Gémier, un paragraphe extraordinaire : « les auteurs qui n'ont ni le goût ni les moyens ». C'est là un mot profond et qui peut être le signal d'une véritable révolution dans l'art dramatique. Je demande au *Figaro* la permission de m'expliquer à ce sujet.

Comment un auteur doit-il s'y prendre pour faire jouer une pièce de théâtre ?

Il doit la présenter à un directeur.

Comment doit-il et peut-il la présenter ?

Demandera-t-il à lire lui-même ? On lui répond (si on daigne lui répondre) d'envoyer le manuscrit ?

S'il envoie le manuscrit, il n'ose demander le reçu règlementaire. Ce serait, lui semble-t-il, faire acte de méfiance et indisposer contre lui l'arbitre même de sa destinée. Le manuscrit envoyé, l'auteur attend une réponse qui arrive quelquefois, pas toujours. Un directeur de théâtre affirmait naguère, dans une conférence, que le manuscrit, pendant ce temps-là, est confié aux amis des directeurs de théâtre qui consultent à droite, à gauche, au hasard des visites qu'ils reçoivent.



[1] Archives municipales de Toulon, carton 1 S 40, dossier n° 416, manuscrit autographe, 11 feuillets. Lettre non publiée par *Le Figaro*.

Quels sont ces amis ? des acteurs ? chacun sait que l'opinion de l'acteur sur une œuvre de théâtre est trop souvent influencée par l'idée qu'il se fait de l'importance de son rôle. Si une pièce contient un seul beau rôle, tous les acteurs à qui ne peut pas être attribué ce rôle ont le plus souvent une certaine tendance à trouver la pièce détestable ou tout au moins indigne d'être représentée.

Les amis consultés sont-ils des auteurs ? Ah ! mon Dieu ! — Combien d'auteurs ont assez de liberté d'esprit pour se dégager de leurs théories d'art personnelles et trouver bon ce qu'ils ne voudraient ou ne pourraient pas écrire ? Et à combien d'entre eux peut-on demander, sans trop de naïveté, de souhaiter le triomphe ou même le simple succès d'un confrère ? Les plus grands esprits ont de ces faiblesses ! Voltaire n'aime pas Rousseau et j'ai entendu Victor Hugo et Michelet, que j'adorais tous deux, parler parfois l'un de l'autre avec une impatience significative.



Le premier devoir d'un directeur de théâtre ami de lui-même est de ne jamais écouter l'opinion d'un auteur dramatique sur l'œuvre d'un confrère.

Le manuscrit envoyé au directeur est donc lu en ce moment par ses amis… à moins qu'il ne soit pas lu du tout, pas encore.

La pièce inédite lue par un auteur dans le cabinet directorial court encore un autre péril que celui d'être dépréciée. Et lequel, grands dieux ? D'être plagiée ? pillée ?… Oh ! non ! je n'admets pas qu'un seul écrivain digne de ce nom s'abaisse à se rendre coupable du plus honteux des vols, d'un inqualifiable abus de confiance. C'est bon aux passants de se voler des découvertes ; mais non aux poètes de se voler des idées.

Quoi donc, alors ? mon Dieu, c'est bien simple. La pièce lue, l'auteur a haussé les épaules. — Vous ne jouerez pas ça, hein ? — Et il n'y pense plus. Un an après, il s'éveille avec une idée… « Il me semble que j'ai lu ça quelque part. » Il cherche et compulse les répertoires de pièces de théâtre, les dictionnaires où se trouvent des analyses d'ouvrages dramatiques, il interroge ses souvenirs. Mais non, c'est bien une idée de moi. Il se met au travail. Il exécute. Son œuvre paraît. Elle n'est nullement semblable à l'œuvre inédite dont il s'est inspiré sans le savoir. Et pourtant l'œuvre inédite et mineure a comme un air de famille avec l'œuvre triomphante. Les situations n'ont quelquefois aucun rapport mais les personnages ont des attitudes similaires, oh ! vaguement et ce sera assez pour que le jour où l'œuvre inédite paraîtra, un critique s'écrie : « Tiens ! tiens ! M. B. a lu M. C. — Ce sera au contraire M. C. qui aura lu M. B. — Voilà qui est fâcheux vraiment pour le malheureux inédit — où diable est en ce moment mon manuscrit ? — Quelquefois on le lit, on en glose, — à moins qu'il ne gise oublié entre mille autres qui ne seront jamais lus.



L'auteur s'impatiente, il écrit. On ne répond pas ou bien on répond : « Viens le prendre ! » Ou bien on le lui renvoie sans explication. Que doit-on de plus à ce gêneur ? Ne sommes-nous pas en un temps de liberté et d'égalité ? Or chacun sait que l'égalité veut dire droit de mépriser et d'écraser également inférieurs et supérieurs ; et liberté : « Je fais ce que veux… et si tu n'es pas content !… »

Je ne crois pas faire là un tableau trop noir de la situation de l'auteur dramatique inconnu. Celle de l'auteur déjà représenté n'est pas meilleure à moins qu'il ait rempli la caisse d'un théâtre, car l'étendue du talent et du caractère ne suffisent jamais à vous concilier le respect et la sympathie que toute personne humaine doit à tout autre créature humaine. Il ne peut pas être question de cela… Si un ouvrier employé aux plus humbles tâches de l'État était traité de nos jours par ses chefs comme l'auteur dramatique en instance par MM. les directeurs de théâtre, — l'État tremblerait

sur sa base, les grèves générales éclateraient et les ministères tomberaient les uns sur les autres comme les capucins de carte.

« Ah ! ça que devient mon manuscrit ? »

L'auteur va le réclamer au théâtre.

« — M. le directeur est en scène.

— Quand peut-on le voir ?

— Demandez un rendez-vous.

— J'ai demandé un rendez-vous. Il ne m'a pas encore répondu.

— Je vais prendre note. »

Ceci est un triomphe et ce triomphe n'est pas pour le débutant, — qu'on ne reçoit jamais, — ils sont tant !

C'est parfois le triomphe d'un écrivain qu'on appelle « cher maître » quand on le rencontre et qui, malgré les bonnes promesses, pourra revenir cinq fois, dix fois, sans être reçu.



« Pourquoi ?

— Ils sont trop.

— Et puis, quoi ?

— Il n'est pas dans le mouvement.

— Il est peut-être en avant, peut-être à côté… et c'est peut-être par là qu'il réussirait.

— Bah ! j'ai tant de pièces dans le genre à la mode !… »

Alors ? — alors, quand l'auteur a, plusieurs années durant, essayé de se faire lire et qu'il lui échappe de se plaindre dans l'intimité de la stérilité de ses demandes, du dégoût qu'elles lui causent, ses intimes lui répondent :

« Mon cher, ça arrive à tout le monde !

— Étrange consolation !

— C'est comme ça. On n'a plus le temps aujourd'hui d'échanger des politesses.

— Il faut donc que je perde dix fois plus de temps que si on était poli avec moi, à aller quérir des rebuffades dans les coulisses ? »

Dans les théâtres subventionnés même de telles choses se passent souvent ainsi. J'entends bien que le directeur ait le droit de se défendre contre le flot des demandeurs. Mais est-il admissible que des auteurs joués dans ces maisons nationales n'aient pas un jour fixé où ils auraient le droit de voir leur directeur, fonctionnaire payé par les contribuables et qui ne devrait pas être plus inabordable qu'un chef d'État.

Et voilà comment certains auteurs n'ont plus ni le goût ni les moyens de « forcer », comme dit M. Gémier, les cabinets directoriaux.

Du temps que M. Gémier dirigeait le théâtre de la Renaissance, je lui ai écrit, sans le connaître, une lettre demandant un rendez-vous. Je voulais lui lire une pièce. Il répondit dans les huit jours, me donna un rendez-vous, écouta ma pièce… et même la reçut. Je n'eus donc pas à « forcer » son cabinet ; j'ai le sentiment qu'il en est d'autres qu'il faut « forcer ». Opération difficile. Elle demande des qualités de patience, d'énergie, de brutalité ou de spirituelles impertinences qu'on n'est pas forcé d'avoir — et dont on peut douer au besoin les personnages fictifs d'un ouvrage de théâtre sans être capable de les pratiquer soi-même. C'est-à-dire en d'autres termes que l'homme de talent peut fort bien n'être pas un homme d'action et qu'il serait heureux pourtant qu'à celui-là une petite place fût faite par la courtoisie et la bienveillance de ces directeurs.



Peut-être y trouveraient-ils leur compte.

« Ah ! comment cela ?

— Comment ? je vais tâcher de vous le dire. Théâtre rosse… théâtre… on conclut : le public veut cela. Mais la variété fait la grandeur de l'art. Quelle preuve a-t-on qu'un théâtre différent du théâtre à la mode ne réussirait pas en même temps ? Comment le savoir avant de l'avoir éprouvé ? »

Le second texte relatif au théâtre évoque les débuts de notre écrivain sur la scène et la naissance de sa vocation dramatique… sur le mode d'une galéjade !

# SOUVENIRS DE THÉÂTRE

## SUCCÈS UNIQUE [1]

Je voudrais parler de ces choses à la manière d'un mort dans les Champs-Élysées, sans regrets ni désir, en souriant pour faire sourire.

Ce ne sera point facile, à la vérité. Le théâtre est une passion. On n'arrache pas de son cœur une passion sans crier un peu. J'avais pris l'habitude de faire répéter à la Comédie-Française des pièces qui avaient une, deux, trois et jusqu'à dix représentations. La dernière n'a pas eu de première (*Le Père Lebonnard*) [2] et l'idée qu'il me faut renoncer à l'espérance d'un succès dramatique m'emplit de mélancolie, je l'avoue ; et à la vérité je n'y compte plus guère car, de l'humeur où me voilà, je ne tenterai sûrement plus l'aventure avant quelques bonnes longues semaines, un an tout au plus !

Peut-être ai-je à craindre aussi que ces souvenirs, ayant tout l'air de fragments de mémoires, ne soient mal venus de la part d'un auteur dramatique qui a obtenu au théâtre… le contraire du succès ? Orgueil ou fausse modestie, n'y a-t-il point là quelque prétention choquante ? Mon Dieu ! que nous sommes donc compliqués.

À la vérité, je publie ces souvenirs parce qu'ils me paraissent amusants et que de jeunes auteurs, parmi ceux qui tous les jours



---

[1] Archives municipales de Toulon, carton 1 S 40, dossier « Manuscrits XXIII », n° 413, manuscrit autographe, 8 feuillets.

[2] Pour la production théâtrale de Jean Aicard, voir *Aicardiana*, 2e série, n° 37, 15 avril 2022, pages 117-190.

nous écrivent pour nous demander renseignements et conseils, en pourront faire leur profit et mettre le cap sur d'autres parages que ceux de la Comédie-Française.

Il suffit d'une étincelle pour allumer un phare. Disons que je bats le briquet.

Mes tout premiers essais furent heureux… je ne sais pourquoi dès ces premières lignes je me fais l'effet de Robinson Crusoé commençant le récit de son aventure… Aussi bien c'est ici une histoire de naufrage.

Je me vois tout seul sur une manière d'île en terre-ferme où je m'occupe activement de me construire une hutte convenable avec les débris de mon navire. J'ai là une caisse de biscuits, un baril d'eau-de-vie, de la poudre et des balles… Je n'attends plus que Vendredi pour ressembler tout-à-fait au plus ingénieux des naufragés lequel, se voyant contraint d'accepter la solitude, se passa du monde entier, ne fut esclave que de lui-même, n'eut d'autre maître que lui, se contenta, n'ayant plus ni femme ni amis, d'envoyer des baisers à l'aurore ou de sourire à la lune et, en attendant de capturer un perroquet, inventa le monologue.

Monologuons.

Aimez-vous les diversions, lecteur ? Je les adore. Comme le post-scriptum, la diversion contient la plupart du temps des idées ou des fantaisies bien plus intéressantes que l'histoire elle-même qu'on est en train de conter. Voir le *don Juan* de Byron[3] et le *Namouna* de M…[4], pardonnez-moi. Or, voilà précisément le malheur de l'auteur dramatique !… Et quoi donc ?



[3] George Gordon Byron (1788-1824), *Don Juan*, épopée satirique commencée en septembre 1818 et laissée inachevée au dix-septième chant en 1824.

[4] *Namouna*, poème d'Alfred de Musset, publié en 1829 dans *Premières Poésies*.

que la diversion ne soit point permise au théâtre ? Oh ! la diversion !… Le développement, mon cher, le simple développement, au théâtre, est interdit ! Mais cette question reviendra en lieu convenable. Pour l'instant, j'ai à vous conter par le détail l'unique succès de ma vie dramatique. Il est vrai qu'il fut considérable.

Pareil à ces joueurs qui le sont devenus et le sont restés jusqu'à la ruine, pour avoir été encouragés par un gain inespéré un soir où, sans y songer, ils jetèrent leur bourse sur le tapis vert, je fus perdu par un premier succès, demeuré unique.

Ici je suis forcé de n'être pas modeste (tiens ! un alexandrin !). Je ne serai que trop tôt contraint de le paraître. Qu'on me laisse donc me griser au souvenir inutile des bravos qui accueillirent ma première comédie (cinq actes en vers) jouée à la Comédie-Française vers 1868. Je sortais à peine du collège ; j'étais, en ce temps-là, un adolescent timide. Je ne sus tirer aucun avantage de mon triomphe, mais seulement cette conclusion funeste que je devais et pouvais me « consacrer » à la carrière dramatique.

… C'est curieux comme je me fais de plus en plus l'effet de m'appeler Robinson ! Bah ! ce détail n'a aucune importance. Si je ne l'avais pas dit, personne n'y eût songé.

« Haïssez-vous le *moi*, le *je*, le moi qui est haïssable ?

— Assurément.

— Mais le *moi* que vous haïssez, ne serait-ce point, soyez franc, le *moi* des autres ?

— Uniquement !… Le mot m'a échappé.

— Pas du tout, quand on a dit et répété que le *moi* est haïssable, il est trop évident qu'on a toujours voulu parler du *moi* qui prétend nous distraire de notre propre *moi*. »

C'est que, avant de commencer ce récit de mes infortunes au théâtre, j'ai débattu, avec moi-même, la question de savoir si je dirais « je » ou bien « nous », ou bien encore « celui qui écrit

ces lignes ». Mais quant à dire « tu » ou « vous » ça m'est impossible ; je cesserais d'être clair.

Cette dernière expression m'a paru la plus ambitieuse : tout le monde aurait cru que je voulais me faire passer pour Victor Hugo.

Je dirai donc « je » comme une personne naturelle, au lieu de dire « nous » comme les gouvernements et les rois.

« Cette comédie ! cette comédie en cinq actes ! bavard que vous êtes ! nous n'en avons jamais ouï parler ! Elle est donc bien oubliée !

— Oh ! bien oubliée !

— Comment s'intitulait-elle ? Par qui fut-elle jouée ?

— Elle s'intitulait *La Bonne Aventure*. Elle fut jouée par MM. Got, Delaunay, Coquelin, Mescheux, Madeleine Brohan, Favart et Reichembourg, sous la direction de M. Édouard Thierry[5].



— Enfin, contez-nous cela !

— Je ne fais pas autre chose, mais l'histoire est si simple… Elle est pourtant bien extraordinaire.

— En quoi ?

— En quoi ? Quand je lus ma pièce à mes interprètes, pas un seul signe d'approbation ou d'improbation ne me fut donné.

— Voilà qui n'est pas extraordinaire ! Continuez.

— Ces messieurs paraissaient même dormir. Je ne m'en offusquai pas.

— De votre part, voilà qui est surprenant !

— Je remarquai sans mécontentement d'ailleurs que le directeur gardait son chapeau cloué sur la tête.

— C'est plus singulier, de la part surtout de M. Édouard Thierry, la courtoisie même, la courtoisie la plus engageante et je

[5] Acteurs de la Comédie-Française. Édouard Thierry (1813-1894) en fut l'administrateur .

dirais la plus littéraire si les lettres…

— Je vous entends. Et vous parlez d'un homme que j'ai connu par la suite tel que vous me le dépeignez… mais je vous prie d'observer que vous m'interrompez toujours.

La lecture s'acheva au milieu du plus profond silence. Je pus comprendre presque sur-le-champ que c'était un silence d'approbation. J'entrai en répétition le lendemain. Tout le monde savait son rôle. On n'exigea aucun changement qui touchât aux œuvres vives, à la pensée de la pièce. Je fis, tout seul, *motu proprio*[6], quelques coupures et quelques corrections, de celles que commandent la mise en scène, l'entrée et la sortie des personnages dont les mouvements doivent s'harmoniser, se correspondre. Mes comédiens, bien qu'ayant chacun sa nature propre, son caractère, sa manière (j'avais distribué les rôles de mon mieux de façon à servir à la fois l'œuvre et les interprètes), comprirent que les acteurs doivent se modifier le plus possible dans leur physionomie et leur habitude générale jusqu'à créer (la création n'est qu'à ce prix) un personnage qui n'est jamais eux-mêmes identiquement. Ils allèrent jusqu'à me dire un jour, tous d'un commun accord, que le talent même du comédien, sa fonction même, consistait dans cette magique adaptation de sa nature à la nature d'une œuvre. Ils m'assurèrent que les comédiens « se faisaient » pour les œuvres et qu'on ne faisait pas les œuvres pour les comédiens… Et vous ne trouvez pas tout cela extraordinaire ?



— En effet, un peu !

— Moi, je ne fus pas surpris, n'ayant, en ce temps-là, aucune expérience. Ces idées étant les miennes, je ne fus pas étonné, vous dis-je. Elles me paraissaient honorer l'art du comédien, car l'honneur d'un art c'est d'être lui-même, de s'en tenir à ses

[6] Locution latine : de mon propre mouvement.

moyens et à ses possibilités réalisables. L'honneur d'un art c'est d'être le premier sur son terrain et non le second sur le terrain où il empiète.

L'art de l'acteur ainsi compris me paraissait, je l'ai dit, magique. Être Othello, par exemple, ressusciter la pensée d'un Shakespeare mort il y a trois siècles, et la ressusciter telle qu'elle fut, autant que cela est possible et non pas autre, non pas telle que je pourrais la modifier pour ma commodité, quelle puissance !… »

Je parlais de ces choses avec un tel enthousiasme et si fréquemment que M. Michelet[7], qui m'honora de son amitié, me conseillait de me faire comédien… mais je voulais faire des pièces… et voilà pourquoi nul auteur n'a aujourd'hui à se plaindre de mon aisance à maltraiter son texte, sa pensée, sa conscience, son sentiment.

« Et *La Bonne Aventure ?*

— *La Bonne Aventure* fut représentée, devant un public d'élite aux premiers rangs duquel figurait, parmi les critiques les plus « autorisés », un membre de l'enseignement. Tous les mots portèrent, quelques-uns même dont je n'espérais aucun effet. J'étais sur la scène, derrière les portants, encourageant les braves acteurs qui se battaient pour moi… Je suais, je me démenais, mais j'était content. D'acte en acte le succès allait *crescendo*. Coquelin exultait, brûlait l'espace, riait de son bon rire éclatant dont tremblent les décors. Delaunay et Favart faisaient merveille, se répondaient avec âme, dans un duo d'amour où j'avais mis mes seize ans, la veille. Mlle Reichemberg !… ah ! qu'elle trottait déjà bien, la souris, avant Pailleron ! Bref, tout le monde fit son devoir. Le rideau dut se relever trois fois… L'auteur ! l'auteur ! l'auteur ! ».

[7] Pour les relations de Jean Aicard et Edmond Michelet, voir *Aicardiana*, 2e série, n° 17, 15 juin 2016, pages 7-60.



Le directeur s'avança sur la scène… il y eut une stupeur profonde dans le public : M. Thierry devenait-il fou ! Lui ! sur la scène ! Et il avait toujours son chapeau sur la tête (… Dieu, encore un vers !… oui mais il y a un hiatus, ce qui sauve !)

« Le chapeau ! le chapeau !

— Mesdames et messieurs !

— Des excuses ! des excuses !… »

À ce moment je me rappelai le mot du grand Frédérick[8] (Lemaître) à qui le public faisait un jour la même demande indiscrète : « des excuses ! des excuses ! » — Frédéric (vous savez, c'est une diversion) s'avança et, majestueux ?… — « Moi, (il nomma tous ses prénoms), moi, Jean-Pierre-Paul-Frédéric, que je vous fasse des excuses (et de sa voix de grand seigneur ironique :) eh bien ! excusez, messieurs ! » On le couvrit de bravos.

Pour M. Thierry, affolé, il se rejeta dans la coulisse, à reculons, sans saluer… c'était par erreur, dit-il aux comédiens ahuris, qu'il s'était présenté au public… mon succès l'avait étourdi…

Alors Got se présenta. Il se fit un profond, un religieux silence : « Mesdames et messieurs, la pièce que nous avons eu l'honneur de représenter devant vous est de M. Jean Aicard ! » Ah ! il y a des minutes heureuses dans la vie.

J'étais ivre de joie et d'orgueil. Je sortis du théâtre, on m'étouffa. Tout le monde attendait les acteurs à la sortie ; on voulait les voir, toucher leurs vêtements. Or, ceci se passait sur ma terrasse, en Provence, par un beau soir d'été. Le public — voisins, marins, bourgeois et paysans — avait sur la tête les branches des platanes doucement remuées au travers desquelles on aper-

[8] Antoine-Louis-Prosper Lemaître, dit « Frédérick Lemaître » (1800-1876), acteur. parisien.

cevait les étoiles. L'un des critiques le plus influent de l'assistance était le maître d'école de mon village, Bret. Cette Comédie-Française où fut jouée ma seule *Bonne Aventure* était un théâtre de ma façon, (un mètre carré) où je manœuvrais, à l'instar de Maurice Sand [9], de vaillantes marionnettes.

C'est ce qui explique que M. Thierry n'ôtait jamais son chapeau, et bien d'autres choses encore.

J'étais perdu : je venais de prendre la résolution de présenter pour « de bon » une pièce à la véritable Comédie-Française.



[9] Jean-François-Maurice-Arnauld baron Dudevant, dit Maurice Sand (1823-1889), écrivain, entomologiste et peintre, fils de George Sand. Il pratiqua le théâtre de marionnettes à Nohant pour lequel sa mère produisit un joli répertoire.

Jean Aicard était passionné de psychologie et de philosophie et, durant ses études de droit à Aix-en-Provence, il regretta à plusieurs reprises de ne pouvoir étudier ces matières.

Il nous livre, avec *La Sphinge*[1], féminin de « sphinx », une étude psychologique particulièrement sombre mettant en scène des personnages animés par le scepticisme, la duplicité et le cynisme.



[1] Dans la mythologie grecque, la sphinge a une tête de femme, les hanches d'un lion et les ailes d'un oiseau. Elle a été rendue célèbre par le mythe d'Œdipe.

# LA SPHINGE[1]

Elle dit : « C'est une chose effrayante que le scepticisme, cette absolue impuissance à croire qui naît de l'habitude de trahir. C'est le châtiment des traîtres en amour, la damnation de don Juan.

— C'est aussi le supplice des trahis, répondit-il, c'est le mien. Trompé une fois, un jeune homme, à seize ans, peut perdre à tout jamais ce don divin, la confiance… quelle misère !…

— Aussi, reprit-elle en regardant son amant avec son beau regard limpide, sincère comme le jour lui-même, aussi je n'essaierai jamais de te convaincre de quoi que ce soit. À quoi bon ? tu ne me croirais pas et, à ta place, ferais-je autrement ?… que m'importe ? je t'aime et tu le sens bien. Si je ne t'aimais pas, pourquoi serais-je à toi ?… »

Une voix en lui criait : « Par goût de la sensation, par orgueil, pour joindre à la liste des noms de tes amants celui d'un grand artiste, pour ajouter à tes amours un amour d'autre nature, pour être, femme, ce que je fus homme, un être qui accumule les souvenirs, et qui, entre toutes les sensations, préfère celle du nouveau, effet et cause de toutes les autres.

« Peut-être es-tu de celles que l'amour laisse éperdues… qui s'efforcent de remplir le vide de leur vie avec des intrigues ; qui

[1] Archives municipales de Toulon, carton 1 S 38, dossier n° 392, mise au net non autographe, 28 feuillets. — Archives municipales de Toulon, carton 1 S 39, dossier « Manuscrits XXI », n° 262, manuscrit autographe, version intermédiaire, 40 feuillets.

préfèrent, à la volupté même, l'activité des aventures ; qui s'amusent follement aux combinaisons du mensonge…

« Peut-être es-tu de celles qui jouent des âmes des hommes, de leurs souffrances, de leur vie et de leur mort, — qui, ennuyées du train monotone des existences droites, aiment le bord de tous les périls, se risquent avec joie à la mort même et rêvent le néant, comme un repos plus doux que l'amour… » Il se contint, comme la plus simple politesse lui en faisait un devoir.

Elle reprit encore : « Donc, je t'aime, mais tu peux te demander si j'ai aimé déjà de la sorte ?… non, jamais… je ne te le dis pas, à toi — non, je le dis tout haut à moi-même, parce que cela me plaît de parler haut toute seule, mais, encore une fois, je ne saurais te forcer à me croire… je ne tiens même pas à ce que tu me croies. Je t'aime et il me suffit d'en être sûre. Tu m'aimes et il me suffit d'en être certaine. Est-ce que tu n'as pas été aimé mille fois ? je ne doute pourtant pas d'être la préférée entre toutes celles qui furent tiennes. Nulle n'a été par toi aimée comme moi je le suis. Je le sens, et je ne doute pas, moi ! Jusqu'à cette heure, — et tu ne me l'as pas caché, tu n'aurais pas pu, — et tout le monde le sait comme moi, — tu as été un coureur d'aventures… eh bien ! je crois que, pour la première fois de ta vie, tu as renoncé à toutes bonnes fortunes, aux occasions, à celles qu'on cherche, à celles qui s'offrent, pour n'avoir que moi, et je suis heureuse, oh ! si heureuse, fière ! »

Elle jeta autour du cou de Julien ses bras insinueux et blottit son front, sa joue, sur le cou, sous la barbe de son seigneur. Il sourit, avec l'ironie du sceptique inattaquable mais la Confiance venait de le piquer au cœur et le venin mortel de cette couleuvre, prétendue inoffensive, coula dans ses veines tout semblable à celui de l'amour, du désir… il baisa ses lèvres, qu'il sentit froides, « serpent ! » dit-il. Elle le regarda, triomphante. Et lui, voyant l'orgueil dans un pli très fin de son sourire :



« Je te vois ! dit-il.

— Je l'espère bien ! répondit-elle.

— Tu ris de me sentir ta dupe !

— Et pourquoi non ? n'est-ce pas mon droit de femme ? Défends-toi ! »

Elle ajouta gaîment après un silence : « Tu est bête ! »

Une voix en lui cria : « Oui, je suis bête, bête puisque je résiste à la joie de croire, de m'abandonner, d'être vraiment à elle tout entier, sans arrière-pensée… Elle a plus d'esprit que moi. »

Elle riait maintenant, montrait ses dents irréprochables, serrées, mignonnes, cruelles, gaies, insolentes. Elle les sentait avec volupté, ses dents, plantées à même dans la chair vive et, de ses yeux aigus, elle regardait en Lui le progrès de l'amour… ne dit-on pas le progrès du poison ? — « L'amour ? aimer ? » Il répétait en lui-même, plusieurs fois de suite, ces mots qui lui semblaient étranges. Le sens de ces mots, il le cherchait et ce sens le fuyait, glissant dans son esprit, se dérobant comme une eau vainement saisie entre les doigts.

« L'amour, lui dit-il, tout à coup, est une infamie ; il n'y a qu'une chose douce, bonne, heureuse, — elle s'appelle l'amitié et c'est un mot oublié, ou dédaigné. Dès que le plaisir physique intervient entre deux êtres, le désintéressement de l'amour est compromis, — et l'amour, au sens noble, est amoindri !… Cette idée chaste fait mon scepticisme. Rien de plus suspect que la prétendue tendresse des amoureux. Ils s'aiment oui, chacun aimant soi, ou l'autre pour soi. Chacun aime l'autre comme l'ivrogne le vin et le joueur les cartes. L'amour n'est qu'une passion. Elle gâte l'affection. L'amour est un égoïsme qui a besoin d'un « autre » pour mieux se complaire. C'est ce qui m'explique combien facilement il se tourne en haine. Que l'autre se refuse, le moi s'irrite et le déteste — parce qu'il l'aime, c'est-à-dire parce qu'il le veut pour soi. L'amour n'est qu'une infamie !… Et quand

deux être se satisfont l'un l'autre, ne voyez-vous pas bien que rien ne les arrête ? Dans le désir de se joindre, ils traverseraient le feu, mais aussi ils feraient des ruines s'il fallait des ruines pour leur faire un chemin. La légende dit que don Juan un matin qu'il allait au rendez-vous d'amour, ayant renversé son père sous le poitrail des ses chevaux, cria à son cocher hésitant : « Passe donc, imbécile ! » Les légendes sont profondes comme la mer. Est-ce don Juan, l'incarnation du désir sans cesse renouvelé, l'homme des amours infinies, n'est-il pas le type par excellence de l'égoïste ?... L'amour est une infamie !... C'est dommage ! — Toi, (après tant d'autres, puisque tu sais ma vie,) je t'aurais aimée de tendresse volontaire car tu es spirituelle, bonne, adorable, — si la tendresse pouvait s'allier à la passion ; mais non, je t'aime avec passion, c'est-à-dire mal, c'est-à-dire pour moi, pour t'avoir à moi, à moi seul ! Je t'aime en égoïste, brutal et jaloux. Comment donc pourrais-je te demander de m'aimer autrement puisque c'est impossible !... Et pourtant j'aurais voulu, une fois avant de mourir, être aimé par un cœur, par une femme qui eut un cœur, tendre et bon, capable de dévouement, affectueux en même temps qu'amoureux... C'est impossible, impossible, répétait-il. Et puis, tu ne peux pas être cette femme, puisque tu ne l'as pas aimé, lui, qui plus que moi mérite de l'être. »

Elle prit ses mains doucement, bien doucement, dans les deux siennes, qu'elle avait très fines, très blanches, très belles. Il se sentit frémir imperceptiblement. Et d'une voix dont les inflexions donnaient l'impression de ces caresses qui servent à retenir captif entre les lèvres et les mains l'oiseau dont elles prennent les ailes, elle lui dit, le regardant de nouveau avec des yeux où naissait une humidité de larmes qui les rendait brillants, très brillants : « Pauvre, pauvre ami ! que je vous plains ! ... ah oui, de tout mon cœur ! » Elle ajouta : « Est-ce qu'on mérite d'être aimé ? Les affinités ne se pèsent pas. Elles se subissent. »



Elle avait été mère (son fils, à deux ans, l'année dernière, était mort) et elle savait comme on parle aux enfants. Julien se sentit pénétré de honte et de contrition : ne lui faisait-il pas souffrir le martyre à cette femme, avec son éternel refus de croire ?

« Vous êtes trop intelligente, dit-il... Et puis, pourquoi agiter un problème insoluble ?... Il n'y a pas plus de preuve positive de la bonne foi d'une femme et de sa fidélité que de l'existence de Dieu. Il faut croire, douter ou nier, mais la raison n'a rien à faire ici, à moins qu'on soit turc et amant ou mari de femmes enfermées sous triples verrous... et encore. Oui, on peut avoir des preuves de la mauvaise foi parce qu'elle agit, non de la bonne qui consiste en une abstention. C'est horrible.

— Coupe-le en mille, le cheveu, le fil ténu de ta pensée, mon pauvre Julien, je te plains de toute mon âme d'avoir, toi aussi, tant d'esprit ! » dit-elle avec un regard de côté où il crut reconnaître le Mépris, l'Orgueil, — Satan.

Alors il crut voir clairement, sous un coup de jour subit, éclatant, qu'elle était fausse et il eut envie de lui sauter à la gorge. Oh ! ce cou, le tordre ; ces dents, les broyer ; ce front, l'ouvrir pour y voir la pensée... mais il songea avec terreur qu'il n'y verrait rien qu'une cervelle, de la matière grise, du sang... Elle comprit, la devineresse ! le sentiment violent dont il était saisi, à une certaine expression de ses yeux, à un pli de sa moustache. Elle tendit le cou : « Frappez ! » dit-elle, enjouée, avec sa bonne figure d'enfant, si franchement claire cette fois qu'il n'y put tenir et partit avec elle d'un grand éclat de rire... « Sorcière », dit-il, et ils s'amusèrent aussitôt après comme des enfants. Ils jouaient comme deux couleuvres qui s'enlacent, se quittent, se reprennent, se nouent, glissantes, sans pouvoir se

saisir jamais.... Elle lui cacha ses gants qu'il chercha partout et qu'après un bon quart d'heure il trouva à sa ceinture : « Ah ! ces malins, comme c'est simple ! » Il la fouettait des gants qu'il avait saisis. Elle se rejetait en arrière. Qu'elle était jolie ainsi ! il l'embrassa... Elle fléchit à la renverse, il tomba avec elle, sur le grand divan. « Ah ! perfide ! — Comme l'eau, cria-t-elle et, d'un ton d'effusion attendrie, mon cher nigaud ! » Il allait pour l'embrasser. Elle le retint de son bras tendu. « Vous savez, si vous avez tant de remords, renoncez à moi ! Il y a encore ça !... je redeviendrai votre amie. » Il l'embrassa longuement.

×××

Ils étaient à la campagne, seuls dans le grand château, le mari et deux ou trois autres invités devant rester à la chasse jusqu'au soir.



Maintenant, très calme, — on allait rentrer, — elle brodait près de la fenêtre. Lui, un livre à la main, la regardait. Ils causaient, ils causaient toujours et sans fin.

« Oui vous avez raison, mon cher Julien, trop d'esprit c'est de la bêtise, c'est même pis, car on n'en sait pas plus et on se torture davantage. Ainsi vous, supposez-vous (il n'est plus question de moi) amoureux follement d'une maîtresse qui vous trompe... follement ! Vous y êtes ?

— J'y suis !

— Vous doutez, vous souffrez... et vous ne savez rien. Votre désavantage est éclatant, à vous comparer au bon brave homme, le mari je suppose, qui, trompé comme vous, a confiance.

— C'est évident.

— Ou bien supposez au contraire qu'on vous garde une fidélité d'autrefois !

— Le mot vous est échappé.

— Bêta, je me place toujours à votre point de vue.

— Vous vous dérobez à tout coup, femme que vous êtes !

— Je suis femme... et bien vous en prend... je vous conseille de vous plaindre ! Donc, on vous garde une fidélité... préhistorique — et vous en doutez...

— En ce cas mon infériorité est éclatante si je me compare au bon brave homme à qui la même personne garde également la même fidélité et qui y croit, c'est-à-dire qui en jouit !

— Vous êtes incorrigible mais vous avez compris ; et même (comme je ne peux jamais que vous répéter des choses que vous vous êtes dites mille fois) je suis bien bonne de causer avec vous de quoi que ce soit.

— Parbleu, ça n'est pas mon moindre plaisir.

— Eh bien donc, mon cher malade, continuons. Au fond, qu'est-ce qui vous fait douter de moi ? d'abord votre maladie, le scepticisme, mais de quel fait procède pour se déclarer contre moi votre scepticisme ? de ce fait que pour être à vous je dois tromper. Eh ! bien, ça c'est horrible ! Ce qui devrait me faire plaindre me fait mépriser (elle se mit à rire, franchement gaie) — car vous me méprisez au fond ; je le sais, je me le suis dit, je me dis tout, moi aussi. Oui, vous me méprisez... un peu, mais que m'importe si vous m'aimez ! Je dois vouloir tous les maux qui accompagnent le bien que j'aime s'ils y sont inévitablement attachés (elle redevint très sérieuse). C'est à cela que je mets mon héroïsme d'amour, moi. C'est ainsi que je comprends la passion. Je t'aime, c'est ma réponse à tout. Crois-moi, ne me crois pas, je t'aime, c'est cela ma fierté. Frappe-moi, tue-moi, nie-moi, je t'aime, — et si, tout en me martyrisant de coups, de blessures, d'injures, tu appuies tes lèvres sur les miennes, cela me suffit, je suis heureuse. Est-ce que l'amour, la passion n'excusent pas tout ? »



Elle se leva, alla à lui, et, là, sous les vitres claires à travers lesquelles, de très loin, on pouvait les voir, elle l'embrassa... D'instinct, par pudeur, il la repoussa doucement. Elle sourit :

« Quel enfant ! ça, un don Juan ! cher mignon ! » Elle retourna, paisible, à son travail de brodeuse.

« Oui, oui, je sais toutes tes pensées, ce qui te gêne le plus c'est ta vieille amitié sincère pour Gaston. Et il faut, tous les jours, que je te répète qu'il ne m'aime pas, qu'il n'a jamais su m'aimer si ce n'est avant notre mariage. Qu'il ne t'ait pas fait de confidences là-dessus, rien de plus simple ; il y a vraiment des choses qu'on ne dit pas à son meilleur ami. Et puis, il a raison : il craint qu'on sache et qu'alors on se croie une sorte de droit de me faire la cour… Après tout, il est mon mari !… je t'ai répété cent fois que depuis mon mariage nous sommes des époux séparés… Tu sais, depuis le second jour, nous avons eu chacun notre chambre et… il y a pourtant des détails dans lesquels je ne peux pas entrer… comment te dire ça mieux, une fois de plus ? Bref, il y a entre nous, mais là, absolument, incompatibilité… (elle s'arrête). Ah ! tu m'ennuies, à la fin ! Tu me forces à m'expliquer et puis tu m'en voudras… Oh ! je te connais ! »

Elle laissa tomber son ouvrage que Julien releva lentement. Quand il le lui tendit, il vit deux grosses larmes…

« Pardonnez-moi, Germaine, dit-il.

— Ah ! mon cher Julien, comme vous ne me connaissez guère ! Je serais peut-être capable de commettre un crime, oui, des choses effrayantes, mais non pas d'avoir de certaines complaisances dont la seule pensée m'humilie. Être à lui étant à vous, ah ! non, pas cela, non pas cela ! Vous ne connaissez pas ma fierté ! »

Elle paraissait souffrir… « Je suis un méchant homme, dit-il, indélicat et cruel ! » À son tour, il sentit qu'une larme… Elle lui sourit : « N'y pensons plus », dit-elle.

« Pensons-y, au contraire ; nous touchons, dit-il, à la source de mon mal. J'avais trompé bien des hommes, — des amis jamais. Du reste, je n'ai qu'une amitié et c'est Gaston. Et maintenant… ah ! je me prends en haine !… » Il se disait que les seuls époux légitimes sont les êtres que rapprochent les affinités, l'amour. Les autres amours, fussent-elles légitimes, sont immorales, coupables, incestueuses.

« Il ne peut pourtant pas vous dire : Je te donne ma femme ! je n'en fais rien ! Mais là, vrai, je crois que s'il apprenait… je te jure, ça ne lui ferait rien, pourvu qu'il fût le seul à savoir ! La voilà, la vérité… Vous voyez bien qu'il nous laisse ensemble tout le temps. Il ne serait pas assez bête pour avoir confiance purement et simplement.

— Ah ! vous voyez bien que vous trouvez que la confiance…

— Ne faites pas le sot. Vous me comprenez, dit-elle en fermant les yeux à demi. Il y a donc autre chose et ce qu'il y a c'est son indifférence pour moi. Dites-lui de s'expliquer si ça l'amuse, seulement méfie-toi : avec tout ton esprit tu seras maladroit… quand on est assez bête pour avoir des remords dans un cas comme le nôtre… car enfin tu ne m'as pas dit le premier que tu m'aimais… je l'ai vu moi-même et je t'ai déclaré que je m'en étais aperçue avec plaisir !… c'est encore une de mes fiertés cette crânerie que j'ai eue là !

— Non , je ne t'aimais pas, je crois ; c'est toi qui en me disant que je t'aimais…

— Ai créé ton amour ? tu crois ? c'est encore plus joli ! et plus crâne ! Eh bien quoi ! j'en suis très fière, voilà ! Dans tous les cas tu n'y pouvais rien ; je prends toutes les responsabilités.

— Devant qui ?

— Dame ! devant nous-mêmes… puisque ni l'un ni l'autre — Julien acheva la phrase — nous ne croyons en Dieu. »

Il leva sur Germaine un regard pénétrant… Il ne vit rien qu'une femme qui brodait en souriant, en profil sur des vitres claires qui laissaient voir un doux ciel d'été et le parc, un peu mouillé d'un orage de la veille.

Les chasseurs rentraient. On les voyait venir tout au bout de la grande avenue. Julien se leva, alla à la rencontre de Gaston.

Gaston était marié depuis quatre ans. Julien qui, au moment de son mariage voyageait en Orient, avait trouvé après deux ans d'absence le ménage en pleine vie mondaine, banale, et tout à fait pareil à tous les couples d'époux qui n'en sont plus aux extases de la lune de miel ou qui font de leur joie un secret.

Julien alors crut remarquer que Gaston marié avait avec lui des réserves très nouvelles. Il les respecta… « Le mariage me l'a changé ». C'était pourtant bien toujours la même poignée de main, le même accueil chaud, franc — mais il y avait quelque chose, un vague sentiment de contrainte ; sur quel point ? Gaston n'était pas homme à avoir fait un mariage qui n'eut pas été un mariage d'amour ; il n'était donc pas aimé, lui ? n'avait-il pas trouvé ?…



Julien pratiquait cette vertu rare : la discrétion dans l'amitié. Gaston ne parlait pas. C'est donc qu'il avait raison de se taire.

Puis Germaine un matin avait dit à Julien : « Vous m'aimez et vous en souffrez. Pourquoi ne pas me le dire ?, moi, je vous aime. Gaston s'est trompé en m'épousant… nous avons cru nous aimer, nous ne sommes pas faits l'un pour l'autre. Le bonheur est pour vous dans ma main ; prenez-le ; mais pour cela, tuez des scrupules d'amitié. Du reste, vous n'avez pas le droit de me trahir. Je me confie à vous. Quand l'amour est mort, l'amour-propre lui survit : Gaston me tuerait peut-être !… »

Dans tout cela, Julien en fin de compte se perdait. Germaine était sa maîtresse depuis trois mois. Rien n'était entendu, réglé, dans leur trahison. Ils trahissaient çà et là, au hasard des occasions, des tentations… et chaque fois Julien se disait : « C'est de la folie, de l'infâmie, je vais fuir, demain, m'arracher ! »… il restait.

L'esprit de Germaine l'attirait, comme une énigme changeante. La personne de Germaine était l'aimant de la sienne, leurs corps dégageaient des électricités sympathiques. Quels mystères éternels que les choses du désir, des affinités de l'amour. Elle le tenait.

Et puis, dans ce crime qui, une fois commis, l'était sans retour et qui lui semblait moins grave à mesure qu'il était moins nouveau, il éprouvait cependant toujours la joie âpre, mauvaise, d'une faute répétée, avec le plaisir de croire qu'elle se répétait sans aggravation et il goûtait dans sa lâcheté un relent de vertu !

Ce jour-là pourtant il résolut de savoir à quoi s'en tenir sur sa situation morale vis-à-vis de Gaston. À quel point était-il coupable envers lui ? Gaston véritablement n'aimait-il plus sa femme ?… ils marchaient tous deux côte à côte dans l'avenue sous les grands arbres. Les questions lui brûlaient les lèvres… il n'osa en faire aucune, des plus naturelles. L'amant dépossédait l'ami.



« Tu as l'air d'un enterrement, lui dit Gaston. Il faut que tu te sois joliment ennuyé avec Germaine. »

Le château dormait, ou semblait dormir. Julien se retournait dans son lit : « Jai eu sacrebleu pour maîtresses bien des femmes du monde, me suis-je jamais avisé d'être jaloux ? et jaloux du mari ? et des autres ? Me suis-je demandé si elles avaient, en même temps que moi, d'autres amants ? et quand je me disais que c'était probable, surprenais-je en mon esprit autre chose qu'une grande satisfaction à l'idée que, par ainsi, je demeurais libre et affranchi de toute responsabilité comme de toute fidélité ? dormons !… » Mais Julien ne dormait pas. « Tromper Gaston, se disait-il, — un homme pareil, si haut d'esprit, de cœur. Cette femme m'est odieuse, oh ! et je l'aime ! Si c'était une co-

quine cette femme ? une simple coquine, une amoureuse des sensations, de la vie ressentie coûte que coûte ? sur la mort même ? » Oui, il la haïssait ! Et alors, comme un repos à ses idées lancinantes, il se voyait le mari d'une femme chaste, tranquille, entourée d'enfants et ne l'excitant qu'au bon travail. « Voyons, du calme, jugeons clairement. Je suppose une femme passionnée, folle de son corps, folle ! Son mari l'aime mais son mari ne lui suffit pas. Elle me regarde, je lui plais et se procure le plaisir d'un amour que mon amitié rend deux fois coupable. Comme elle me sait ami fidèle, elle prétend que, pour une raison quelconque, Gaston n'est pas son mari… Au fait, la physiologie raconte des choses si singulières ! on a vu des hommes abandonner leurs femmes le jour où, pour la première fois, ils remarquaient, par exemple, à la naissance de la gorge, un imperceptible grain de beauté — qui était une beauté… C'est, en amour, l'histoire des pommes de Frédéric… »



Julien, couché, se mit à rire silencieusement : « Bon ! voilà que j'admets sa fable, moi, maintenant !… non, non ! Elle me trompe avec son mari qui est mon ami, et elle n'est qu'une coquine ! »

Julien cessa de rire. Il sentit dans l'obscurité son visage se contracter douloureusement et le sentit si bien qu'il lui sembla se voir… « J'ai la fièvre, dit-il… ah ! que je suis malheureux » et il éclata en pleurs de rage… Le sceptique était fou d'amour.

Fou d'amour. Il était bien forcé de le reconnaître ! il se rappelait chacune des caresses mystérieuses de Germaine. Douces, molles, appuyées, comme appuyées sur des ailes qui veulent s'ouvrir, s'échapper… même il ne se rappelait d'elle que ses caresses. Son visage, il ne parvenait pas à le voir de souvenir, il ne lui était pas présent, il ne lui apparaissait que brouillé, comme sous un voile qui le rendait confus, avec des bords tremblants… mais sa voix, elle lui sonnait au cœur, insinuante, avec des inflexions molles et comme des pressions ; elle lui donnait la sensation de ces caresses douces et importunes qui pressent et retiennent captifs entre les lèvres et les doigts un oiseau impatient du vol, de la liberté. Il se fatiguait en efforts, en regrets inutiles, il se sentait pris, retenu, fixé. Parfois il croyait, dans cette obscurité, sentir sur les siennes s'écraser deux lèvres froides et, sous les lèvres, il sentait les dents, oh ! glacées. « Serpent ! » Elle riait : quel rire ! charme, gaîté, jeunesse, luxure, trahison peut-être… et qu'importait, après tout ? pouvait-il pas prendre, sans raisonner, tout ce qu'elle lui donnait si vaillamment : la vie, la joie de vivre et de faire vivre ?

Mais Gaston ?

Sceptique en toute autre chose, grand mépriseur d'hommes et de femmes, Julien avait eu dès l'enfance pour Gaston une amitié à toute épreuve. Cette amitié, disait-il, étant dans son cœur où tout était mobile, inconstant, véritable océan d'amertume, c'était le rocher, le point fixe, sa seule foi. Il croyait en Gaston, — jusqu'à aujourd'hui, — car maintenant, comment croire en l'amitié, puisqu'il la trahissait ?



Mais pourquoi Gaston ne lui disait-il rien ? — Oh ! qu'avait-il à lui dire ? L'amitié, pour être digne d'elle-même, n'est pas une possession de l'ami par l'ami. L'amitié laisse libre, respecte en l'autre toutes les libertés ; elle est prête à recevoir et toujours prête à donner. Elle n'impose rien que l'indulgence infinie et l'infini pardon ! Comme elle est supérieure à l'amour !

Julien pleurait, le visage dans ses coussins pour étouffer le bruit de sa rage. Il se sentait fou d'amour, le sceptique ! Et pour qui !

Huit jours avant, il avait souffert une vraie crise de jalousie, à la même heure pendant la nuit. Brusquement, la vision avait sauté aux yeux de son esprit, de Gaston et de sa femme couchés…

Or Germaine et Gaston avaient au château deux chambres, deux lits… mais les chambres communiquaient par une porte d'alcôve… Et Julien avait conté à Germaine sa nuit de jalousie visionnaire.

« En pareil cas, mon cher, avait dit Germaine d'une voix sèche, saccadée, c'est moi qui n'hésiterais pas ! je ne ferais qu'un saut jusqu'à la chambre des époux et, si la porte était fermée, eh bien, une porte ça se brise, mais je ne resterais pas sur un pareil cauchemar, non !… vos visions sont d'un amoureux, mais votre conduite ! mon cher, — et d'une voix soudainement amollie : Ah ! que je t'aimerais si tu avais fait cela ! — Folle ! » et ils avaient ri. Maintenant, il pleurait : « Elle trompe Gaston ! Elle me trompe. » Et comme s'il eut été transporté dans la chambre de Germaine, qu'il connaissait, il la vit, cette chambre, et elle dans le grand lit… La jalousie flamba en lui, illumina de nouveau sous son front la vision de cette chambre éclairée en pleine nuit comme par le plein jour ! La petite clarté de la veilleuse lui semblait une ombre jaunâtre dans la grande clarté blanche que mettait dans son cerveau la jalousie allumée… il étouffa un cri… on frappa à sa porte.



C'était Gaston.

« Tu ne dors pas ? je viens te dire un bonsoir, fumer une cigarette avant d'aller au lit… je viens de la bibliothèque. »

Il alluma sa cigarette, s'étendit dans un fauteuil au chevet de Julien.

« Tu as l'air préoccupé depuis quelque temps », lui dit-il. Et Julien ne répondant pas, il reprit après un silence : « Eh ! ta confidence n'est pas mûre ?… les miennes non plus, car moi aussi j'ai des préoccupations, de plusieurs sortes, très graves. »

Il se leva, fit le tour de la chambre : « Décidément, nous avons des âmes tourmentées. Ce siècle a eu des enfants très différents, tous malades. La foi, l'espérance et la charité, la religion et la pensée, tout ça danse une ronde infernale dans nos pauvres têtes. Les plus malins s'y perdent. La famille sans Dieu, la patrie sans Dieu, la société sans Dieu, je ne crois pas ça possible et je ne crois pas en Dieu ! nous en sommes là, presque tous, arrangez ça ! Une morale sans sensations, — ils me font rire !… muselez la Bête avec ça, et surtout, muselez l'Esprit !… Les émancipateurs ont été des sots. Ils n'ont pas vu que Dieu, c'était la figure fausse des vérités vraies puisqu'elles sont nécessaires. » Gaston, de nouveau, s'assit.

Gaston était un esprit très net, très froid, très positif, un savant. Et c'était un cœur généreux. Il pensait, il aimait et il souffrait. Ses aspirations, nées peut-être de la métaphysique de sa première éducation, se heurtaient douloureusement à ses idées, nées de ses études personnelles.

Il y eut un long silence. « Tiens, mon vieux, dit-il, nous causerons un autre soir, où tu seras moins endormi, mais j'ai éprouvé le besoin de te dire un mot, que voici : gardons notre amitié comme un trésor, comme un bienfait… des dieux… gardons-la par-dessus tout, malgré tout. On n'a encore rien inventé de mieux que l'amitié, non pas même l'amour, crois-moi. Le bon de l'amour vrai c'est la quantité d'amitié qu'on y retrouve à l'analyse. Viens donc à la chasse avec nous, demain. Je te promets une battue superbe. Bonne nuit ! »

Gaston sortit… Julien fut debout en un clin d'œil, et sans qu'il sût comment cela s'était fait, il se trouva à demi vêtu, pieds-nus, dans le corridor au bout duquel disparaissait Gaston qui entra chez lui.

Devant la porte de Gaston, sous laquelle luisait une raie de lumière (la clef obstruait la serrure) Julien, l'oreille tendue, guettait le bruit des pas de son ami. Il lui sembla qu'il entrait dans la chambre de Germaine par la petite porte des alcôves.

Julien, dans l'ombre du corridor, courut silencieusement à la porte de la chambre de Germaine. Honteux de ce rôle d'espion et sans s'arrêter au mépris qu'il s'inspirait à lui-même, après avoir là aussi vainement essayé de voir par la serrure, il se coucha à plat ventre, une joue contre terre, cherchant à glisser son regard sous la porte par la fente, épiant cette fois l'ombre d'un pas. Gaston était chez sa femme…

Il entendit : « Je l'emmène à la chasse demain… » et perdit le reste d'une longue phrase.

Puis il y eut un long silence. Plus de pas. De qui avait-on parlé ?

Julien se dit : « Gaston se couche, il est couché » » et crut le voir. Puis des froissements d'étoffe. Les rideaux ou les couvertures ? des susurrements… chuchotait-on ? était-ce un bruit de baisers ?



Julien se disait : « Je suis infâme, qu'est-ce que je fais là ?… n'est-elle point sa femme ?… Sa femme, reprenait-il, ou la mienne ? que m'a-t-elle dit ? je l'ai cru. Moi ? je l'ai cru ! non ? Et cependant, enfin, quels sont mes droits ? Et les siens ? a-t-elle donc menti ? non, je suis fou. »

Le corps étendu, soutenu sur ses bras ouverts, écrasant sa joue contre terre, cherchant à glisser son regard par la raie du bas de la porte, il entendait sa tempe et son cœur battre contre le parquet. Il lui semblait que le tapage de son sang ébranlait la porte. En réalité, elle craquait, la porte, sous la poussée de sa main qui s'efforçait de faire, dans le joint vertical du bas, une fissure… Ce bruit parut même inquiéter Germaine : « Entendez-vous, dit-elle. — Les parquets craquent en été, dit Gaston. »

Alors, ces craquements que Julien croyait percevoir, ce n'était rien ? ou se trompait-il comme Gaston se trompait sur la nature des bruits qu'ils entendaient, eux, de l'intérieur ? Gaston avait-il simplement avec sa femme une conversation ou venait-il ?… Assurément il était couché, il se couchait… voilà, sur l'oreiller, les deux têtes… et maintenant le visage de Germaine qu'à l'ordinaire Julien se représentait si difficilement, il le voyait, comme en réalité… voilà bien son sourire, ses yeux, ses cheveux… jusqu'à ce pli, ce je ne sais quoi imperceptible qui est une ombre au coin de l'aile du nez !… et en silence elle rapprochait ses lèvres des lèvres de son mari !… Julien se mordit la main pour ne pas crier et pour employer la force de sa rage qui demandait à se dépenser !… quel délire ! songea-t-il. Puisque je la vois, c'est une vision ! En réalité, je ne vois rien, je ne sais rien ! je ne saurai rien… je n'entends pas… À ce moment il entendit… à ne pas s'y tromper, c'était un baiser. Une angoisse atroce le secoua, sa détresse hurlait en lui… comment ne l'entendait-on pas ? Il croyait crier tout le tumulte intérieur de sa pensée folle. Un baiser ? qu'en savait-il ? Au moment où s'était produit le bruit, oui, cela lui avait semblé un baiser, mais maintenant que ce bruit n'était plus que dans souvenir, comment juger que ç'avait été le bruit d'un baiser ? Et ainsi des moindres frémissements du silence… Ce silence surtout n'était-il pas terrible ?… il les voyait, grâce au silence, lèvre à lèvre, rendus muets par l'intensité même des caresses. Sa tempe et son cœur battaient contre terre et il lui semblait que le tapage de son sang emplissait la maison, ou qu'il avait dans les oreilles le bourdonnement des eaux d'agonie, comme les noyés.



Il était là, le sceptique, écrasé sur le plancher, sous l'invisible pied de l'amour et de la jalousie, foulé, oui foulé aux pieds de la Femme. Il écumait. Ses yeux par instants se voilaient. Il se sentait mourir, puis brusquement revenir à la vie violente, avec des envies de bondir… de briser la porte ! « En pareil cas, mon cher, avait dit Germaine, c'est moi qui n'hésiterais pas ! une porte, ça se brise ! mais je ne resterais pas sur un pareil cauchemar,

non ! » Lentement, éperdument, il pressa de nouveau sur la porte comme un enterré vif qui voudrait défoncer le cercueil et refouler la terre, la mort, tout l'horrible infini noir, puis il s'arrêta. On soupirait à l'intérieur.

« Mais si cela est vrai, si Gaston l'aime, si elle est bien vraiment sa femme, s'il a foi en elle, que suis-je donc, moi ? et qu'est-elle donc cette coquine ? Non, oh ! non ! c'est impossible ! » Le vertige tournait dans sa tête…

« Cette femme est à moi, elle est à moi !… et un autre ! mais c'est son mari, c'est Gaston. Je vais rentrer chez moi, m'habiller et m'enfuir. Je ne les reverrai jamais ! » Il reprenait en lui-même : « Mais ils sont mariés, voyons, c'est tout simple qu'il vienne causer avec elle tout bonnement. Peut-être n'est-il plus là ? Tout cela se passe dans mon cerveau… d'halluciné… »



Le misérable écouta de toute la puissance de son ouïe surexcitée. Alors, dans l'excitation de ce sens, il entendit tout ce qu'il rêvait. Il confondit les mêmes frémissements de sa propre vie sur le bois avec ce qui lui paraissait venir de la chambre… du lit… Puis, tout à coup, distinctement, un de ces appels passionnés, involontaires, de l'amour qui oublie tout… Julien était debout, l'œil dilaté follement, braqué sur le bois de la porte devenu transparent pour lui et, dans sa main, il tenait ouvert un de ces couteaux de chasse qu'on referme en tirant à soi l'anneau dans lequel on passe le doigt lorsqu'on veut fixer l'arme dans sa main.

Mais s'il n'y avait rien ? S'il allait entrer dans cette chambre où il trouverait Gaston causant tranquillement d'affaires au chevet de sa femme ?

Eh bien ! alors toute cette supposition infâme prendrait fin. Ce serait l'aveu violent qui le rendrait à sa fierté… et la preuve de la sincérité de Germaine éclatante.

Éclatante ? non, quand même ce soir il n'y aurait rien entre elle et lui, qu'est-ce que cela prouverait ?

Misérable femme !… et de nouveau il crut la voir dans les bras de Gaston. Mais si elle était capable de cette lâcheté, de quoi n'était-elle pas capable ?… elle avait d'autres amants peut-être… eh oui, sans doute !… En ce moment il la détestait de toutes les forces de son être. Une souffrance innommable le criblait tout entier. Pas un point de son être, de son corps qui ne ressentît l'angoisse de son cerveau. Il était comme baigné dans des piqûres d'aiguilles. La douleur était une atmosphère dans laquelle il était, là, debout, haletant, effaré, avec un seul désir : montrer qu'il savait… et rire !… oui, rire, car il allait entrer froidement, les regarder, elle effarée, lui surpris, et dire simplement : « Je savais bien ! » Puis il s'en irait, délivré, libre. Gaston le croirait fou… ou somnambule, et tout serait dit…

Puis, convaincu brusquement que tout n'était que dans son imagination, il laissa avec lenteur descendre sa main droite menaçante et sa main gauche qui était prête depuis un moment à enfoncer la porte avec l'aide de son genou, quand une parole arriva, distincte et claire, jusqu'à lui. Cette parole ne lui permettait plus aucun doute. Elle était la « maîtresse de Gaston ! » C'est ainsi qu'en lui la chose monstrueuse se formula. Julien se sentit cloué au sol des deux pieds, comme s'il fut devenu de pierre.



Hagard, essayant en vain de renouer l'une à l'autre ses idées en débâcle, il était là, mordu par l'horrible vérité. Il la savait maintenant la vérité et c'est à présent qu'il n'y croyait pas ! Il entendait encore ses paroles de la journée : « n'est-ce pas mon droit de femme ? défends-toi ! » Et elle venait de dire à l'autre… Elle les trompait ! et tous deux le même jour. Ah ! cette bouche, la frapper ! ce cou, le tordre ! Ces dents, les broyer !… crier à Gaston : « Elle te trompe, c'est une infâme. Elle m'a appelé à elle, m'a rendu traître à l'amitié, à toi », — et maintenant il venait de l'entendre le mot terrible « Ah ! que je t'aime ! » Mais

lequel était, des deux, le faux « je t'aime ! » Celui-ci ? ou tous les deux ? C'était bien la même intonation, les mêmes inflexions caressantes, molles, comme des caresses entre les mains et les lèvres… atroce tourment, la jalousie ! Dans la foi, dans l'orgueil, en plein esprit, au milieu du cœur, l'homme est frappé, renversé, roulé à terre !… « Dors-tu ? » dit Germaine… Oh ! ce cou, le tordre ! cette poitrine, la frapper, avoir contre la ruse cette revanche ! Lui apparaître armé, sachant tout, vengeur ! La tenir dévoilée, sincère, comme nue et frappée ! Sous un coup d'épaule, la porte avait volé en éclats… Julien était debout, sous la veilleuse, et frappait la femme qui, soulevée à demi vers lui, les bras tendus dans un mouvement qui n'était ni la honte, ni la terreur, ni la supplication, un éclair dans les yeux, semblait lui sourire, énigmatique.



Réveillé en sursaut, aux côtés de sa femme qui, des deux bras, mourante à présent, battait l'air, son sein gauche ensanglantant le lit, Gaston, mécaniquement brusque, comme un automate, se soulevant sur un bras, regardait Julien comme on regarde en rêve une apparition qu'on sait irréelle et contre laquelle on a par conséquent rien à faire. D'imaginer qu'elle était réelle cette vision, non, cela ne lui venait pas… Mais, très promptement, ce fut fini pour la malheureuse. Elle se roidit, immobile. Julien, farouche, regardait la morte et regardait Gaston. Alors, en éclair, celui-ci vit d'un coup toute la réalité, toute, jusqu'au fond, dans les replis, dans les détails… comme si les dedans mystérieux de l'âme de Julien soudainement fussent passés en lui… et là, sur ce lit, avant même de quitter sa place d'époux, creusée aux côtés de ce cadavre, il tendit, froid, sa main à l'ami : « Malheureux, dit-il, toi aussi ! »

Toi aussi ! — il se fit dans cette chambre un silence de sépulcre et d'éternité. Lentement Gaston avait quitté le lit funèbre : « Bien ! » avait-il dit d'un ton bref à Julien qui chancelait d'horreur, son couteau noué à ses doigts.

Ils avaient passé dans la chambre voisine ; ils se taisaient. Au bout d'un instant : « J'aurais dû t'avertir peut-être… c'était une femme de proie… mais je croyais te préserver mieux en me taisant… J'avais peur de te tenter… ce qui doit arriver arrive !

— Et tu allais chez ta femme, toi ? fit Julien.

— Quelquefois, comme chez les filles », dit Gaston froidement.

Nouveau changement de thématique : notre écrivain, dans une conférence faite à Draguignan, s'intéresse à la poésie et à sa valeur pédagogique.

Pour lui, l'enseignement le plus nécessaire aux enfants est l'enseignement moral et la poésie peut le servir : en effet, elle est éducatrice « parce qu'elle est rythme et harmonie et que grâce à l'harmonie et au rythme elle entre mieux et demeure dans les mémoires ».

Pour ce faire, Jean Aicard d'une part réfère à des concepts bien connus, le rythme et l'harmonie, venus de l'Antiquité grecque[1] ; d'autre part, il puise dans le fonds des légendes populaires.

[1] Voir : Amann (Dominique), « Le rythme chez Jean Aicard », *Aicardiana*, 2e série, n° 43, 30 juin 2024, pages 235-246. — Amann (Dominique), « L'hellénisme de Jean Aicard », *Aicardiana*, 2e série, n° 38, pages 137-206.



## CONFÉRENCE À DRAGUIGNAN[1]

L'enseignement le plus nécessaire est l'enseignement moral, — celui qui donne les règles de la meilleure vie de l'individu et de la race. Le poète peut servir cet enseignement et plus d'un poète s'en est préoccupé.

Dans l'antiquité grecque l'éducation du peuple sortait tout entière des poèmes d'Homère, qui sont une véritable école d'énergie, de courage, d'héroïsme et de beauté.

Chez nous un Victor Hugo, exaltant sans cesse dans ses poèmes la bonté, la paix entre les hommes, la résistance aux injustices, — un tel poète fut un grand éducateur national et même il envoie au monde entier les leçons glorieuses de la muse française.

Je crois aussi que la poésie peut utilement se rapprocher des enfants, même cela est certain, et nous voyons que tous les livres de morale scolaire empruntent à nos poètes des leçons célèbres : la poésie est éducatrice au premier chef plus que la prose, dirai-je.

Et pourquoi plus que la prose ? parce qu'elle est rythme et harmonie et que grâce à l'harmonie et au rythme elle entre mieux et demeure dans les mémoires.

L'harmonie et le rythme ont d'ailleurs par eux-mêmes une influence éducatrice car ils sont l'ordre, le signe de la maîtrise de soi-même, ils apaisent et conseillent le commandement de soi.

[1] Archives municipales de Toulon, carton 1 S 34, dossier « Manuscrits VI », n° 307, manuscrit autographe, 29 feuillets .

Vous savez quelle influence ont sur les nourrissons le doux balancement que leur imprime le berceau ou le bras de la mère qui les presse sur sa poitrine ou qui leur chante un chant du dormir.

La santé, c'est le rythme égal du sang dans les veines ; la fièvre, c'est-à-dire la souffrance, c'est le rythme rompu, la mauvaise circulation, le désordre des éléments de la vie. Voilà pourquoi le rythme d'un beau poème nous satisfait déjà par lui-même indépendamment du sens des paroles.

Parmi les poèmes éducateurs, ceux qui ont le plus de portée ce sont, je crois, ceux qui se présentent sous forme de récit légendaire. Lafontaine a dit : le conte fait passer le précepte avec lui.

Qu'est-ce qu'une légende ? Le vêtement mouvant et coloré d'une vérité qui, demeurée à l'état abstrait, ne nous frapperait pas. Un exemple : la justice de Charlemagne. Idée abstraite : il faut rendre justice à tout opprimé, nous sommes égaux devant la justice. Convenez que cette idée, sous cette forme abstraite, ne pénétrera pas facilement dans l'esprit d'un jeune enfant, plus préoccupé de jouer que de songer à l'équité, à la justice. J'ai écrit en vers, pour les enfants, la légende que voici :



## LA JUSTICE DE CHARLEMAGNE [2]

Entouré de ses pairs, ceint de son diadème,
Et son sceptre d'or dans la main,
Charlemagne, empereur sévère mais humain,
Rendait la justice lui-même.
Le plus humble pouvait, amené devant lui,
Obtenir son royal appui :
On n'avait qu'à sonner, à de certaines heures,
La cloche de justice aux portes du palais ;
On entrait aussitôt, guidé par des valets :
« Femme, dis-moi pourquoi tu pleures.
— Toi, petit, qui t'a fait du mal ? »
Et les justes sortaient des royales demeures
Toujours contents du jugement royal,
Mais les mauvais plaideurs y risquaient la potence !

Or, un beau soir, après une ultime sentence,
On entendit sonner la cloche, faiblement…
« Eh bien, dit Charlemagne, attendons un mo-
[ ment. »

Un valet sort, revient et dit : « La cloche sonne.
Mais on la voit bouger, sire, sans voir personne ! »
Un écuyer sortit et revint à son tour,
Disant : « Sire empereur, il ne fait plus bien jour :
Sans voir aucun sonneur, on voit branler la cloche. »
Mais nul ne s'effrayait, tous étant sans reproche.
« Va ! toi, Roland ! » Roland sortit puis, au retour :
« C'est un vilain serpent qui s'enroule à la corde,
Et de-ci, de-là s'agitant,
Fait contre l'airain heurter le battant.
— Un serpent, dit le roi… c'est laid, je te l'accorde,
Mais à tout ce qui vit en France sous ma loi,
Je dois justice ou, quand je puis, miséricorde…
Va dire à ce serpent de venir jusqu'à moi ! »
Et de nouveau Roland sortit : « Entre, couleuvre,
Dit-il, chacun ici reçoit, selon son œuvre,
Ou récompense ou châtiment. »



[2] Poème publié dans Aicard (Jean), *Le Jardin des enfants*, 1/1914, livre X « Juillet », pages 255-257.

Et le serpent suivit le héros en silence.
Il arrive devant le trône et, tristement,
Salue, en relevant la tête qu'il balance
Par trois fois, puis il dit : « Sire Empereur, je suis
Très malheureux ! je n'ai ni venin, ni malice ;
Dès qu'on me menace, je fuis…
Or tous, vieillards, enfants, sans esprit de justice,
Me traquent et me font chaque jour mille ennuis…
Je protège pourtant les gens de la campagne,
En détruisant les vers qui détruisent les fruits…
Et j'en appelle à la justice, ô Charlemagne ! »

Le puissant empereur, ayant bien écouté
L'humble couleuvre avec un grand air de bonté :
« L'édit sera rendu, que ta race demande ;
Va donc en paix, serpent ! — Votre justice est grande,
Sire, dit le serpent. » Il salua trois fois,
Sortit du beau palais et regagna les bois.
Le lendemain, de la même manière,
Comme le roi rendait en sentence dernière,
La cloche résonna… « Qu'un valet aille voir !
— Sire, c'est ce serpent qui vint hier au soir !…
— Encore, dit le roi… Que nous veut-il encore ;
Puisqu'on a publié notre édit, dès l'aurore ? »

Et quand il fut au pied du trône glorieux,
Le serpent, son bonheur visible dans les yeux,
Se dressa, fier, puis, à la ronde,
Balançant un long col, salua tout le monde.
Puis il se rapprocha de l'empereur et tous
Attendaient ; et, dressé droit debout sur sa queue,



En regardant le maître, il mit sur ses genoux
Un saphir, noble pierre bleue,
Énorme, qu'il portait pressée entre ses dents
Et qui lançait, comme ses yeux, des feux ardents ;
Et sur la pierre étaient gravés deux mots : SOIS JUSTE.

Ayant fait ce présent splendide au maître auguste,
Gravement, simplement, le serpent s'en alla,
Non sans faire, de-ci, de-là sa révérence
Mais cette fois d'un air de joie et d'assurance.

Et Charlemagne dit : « La pierre que voilà,
Parmi tous mes joyeux aura ma préférence.
C'est le talisman de la douce France. »

Et Charlemagne fit inscrire au livre d'or
Et conserver dans son trésor
Ce récit, dont nos fols s'émerveillent encore.



Voici une autre légende destinée à amuser les enfants, — et à leur apprendre que l'homme est souvent plus ingrat que la bête.

## LES BONS TÉMOINS [3]

Un soir dans la forêt, à cette heure incertaine
Où l'on prendrait le chien du berger pour un loup,
Un homme qui courait (il redoutait beaucoup
Ces grands bois dont les loups avaient fait leur domaine)

[3] Poème publié dans : AICARD (Jean), *Le Jardin des enfants*, 1/1914, livre V « Février », pages 125-127.

Entendit une plainte humaine
Près de lui sortir d'un grand trou.
La voix disait : « Je suis tombé dans cette trappe,
Que cachaient à mes yeux des branchages feuillus…
Je te promets, si par ton secours, j'en réchappe,
Autant d'or même deux fois plus
Que n'en possédait Crésus !
Je suis riche… à ma voix tu dois me reconnaître.
Je suis ton seigneur, ton bon maître ;
Tire-moi de ce méchant pas ;
Tu ne t'en repentiras pas ! »

Pris de grande pitié, le paysan s'arrête
Et, sur le bord du trou penchant un peu la tête :
« Qu'il fait noir, là-dedans ! c'est pire qu'en un four.
Je sais bien qu'à l'heure où la nuit s'apprête,
Le Malin, qui toujours nous guette,
Aux passants attardés sait jouer plus d'un tour ;
Mais se peut-il que l'on repousse
Une plainte à la fois raisonnable et si douce ?
Ce seigneur me paiera, dit-il, d'un prix royal
Et mes petits-enfants n'en diront pas de mal.

Sans se consulter davantage,
L'homme rassemblant son courage
Coupe une grosse branche avec tout son feuillage,
Puis la traîne et la met debout dans le trou noir,
Puis contre un de ses angles la penche,
Et voilà qu'il fut tout épouvanté de voir
Un lion en sortir à l'aide de sa branche,
Puis un singe, puis un serpent,
Qui s'enfuirent courant, bondissant et rampant !



Le chrétien en sortit enfin : « Merci, brave homme !
Je te ferais porter une assez ronde somme,
Demain… Bonsoir ; je rentre en mon palais.
— Vous aviez là-dedans des compagnons fort laids !
— Quels compagnons ?… J'étais tout seul, dans ce trou sombre.
— J'ai rêvé, songea l'autre ». Et chacun s'en alla,
L'un par-ci, l'autre par-là.

Un jour, puis deux, puis trois, nul payeur ne se montre.
Enfin, le paysan, au seigneur qu'il rencontre :
« Et cet or que tu m'as promis ? — Moi, promis, quoi ?
— Seriez-vous de mauvaise foi ?
Eh bien, j'irai me plaindre au roi. »

Et le roi fit venir le mauvais gentilhomme
Qui nia tout, le trou, le secours, tout en somme,
Lion, singe et serpent. « As-tu quelques témoins ? »
Dit au rustre confus le roi, bon comme un père.
« Hélas, beau sire en qui j'espère,
J'en crus avoir, je n'en ai point
Puisque lion, serpent et singe sont bien loin ! »

À peine avait-il dit qu'aux portes de la salle
On entendit gronder une voix colossale…

« Sire, c'est un lion qui veut entrer ! — C'est bien,
Rendez-lui les honneurs, dit le roi ; je devine
Qu'un lion ne doit pas se déranger pour rien ! »
Et le lion entra, grave ; sur son échine
Un singe était perché comme un homme à cheval ;
Un serpent trois fois roulé sur lui-même,

Or et vert, cerclait comme un diadème,
La tête du lion royal.

« Sans même le vouloir, j'ai sauvé ces trois bêtes
Meilleures mille fois que l'homme, et plus honnêtes !
L'homme, je l'ai sauvé sans calcul, par devoir,
Mais puisqu'il m'a promis, de lui-même, un salaire,
Je dis qu'il me le doit et que je veux l'avoir,
Car, chez moi, mes enfants souffrent grande misère ! »

Sur ces mots, que le rustre avait dits sans colère,
Le serpent siffla, le singe grinça,
Le lion rugit. Le roi prononça
La juste sentence.
Et le riche seigneur, qui craignait la potence,
Put se tirer d'affaires en payant un trésor
À son sauveur, dont les enfants vivent encore.

Et voilà comment ce conte s'achève :
Un beau conte, c'est un beau rêve.

Il y a en Angleterre une légende célèbre : *Les Enfants perdus dans les bois*. Je l'ai traitée différemment parce que la légende anglaise est trop triste.

## LES ENFANTS PERDUS DANS LES BOIS [4]

Le père bûcheron avait dit : « Qu'on soit sage
Mes petits ; demeurez autour de la maison. »

[4] Poème publié dans : Aicard (Jean), *Le Jardin des enfants*, 1/1914, livre VIII « Mai », pages 191-193.



Sept ou huit ans, c'était leur âge :
Ce n'est pas l'âge de raison…
Leurs âmes d'enfants rêvaient de lointains paysages.

Et maintenant, le frère et la sœur, en pleurant,
Étaient perdus au fond du grand bois murmurant.
De quel côté chercher la cabane lointaine ?
Ils avaient soif : pas de fontaine.
Ils avaient faim : rien à manger.
Ils étaient donc en grande peine
Et se sentaient en grand danger.
Leurs pieds ne trouvaient pas toujours la fine mousse
Tiède de soleil et si douce,
Mais des ronces parfois, des épines souvent
Et puis, cela fait peur, le soir, les cris du vent.
« Vois ! dans ce buisson-là, tout près, qu'est-ce qui bouge ? »
C'est un oiseau, Robin, surnommé Gorge-Rouge.
Il reconnaît les deux enfants des bûcherons.
« Approchez, leur dit-il, nous nous amuserons.
L'hiver passé, quand il est tombé tant de neige,
Votre père m'a fait bon accueil près du feu.
Aussi, ce soir, vous sauverais-je.
Suivez-moi, par ici… marchez… encore un peu,
Suivez-moi, c'est un joli jeu ! »
Et devant eux Robin sautille,
Allant et revenant de brindille en brindille ;
Ils le suivent en souriant,
Et Robin, toujours sautillant,
Comprenant qu'ils ont faim et qu'ils seront bien aise
De dîner au moins d'une fraise,
Saute à terre et, du bec, picore des fraisiers !
Ils dînèrent tous trois, puis burent à la source

Que Robin découvrit, claire sur les graviers…
Mais, à la fin, leurs petits pieds,
Nus et tendres, sont las d'une si longue course.
« Robin, je voudrais bien m'asseoir !
Et puis, le soir avance ; on a bien peur, le soir !
Voilà qu'il pleut ; même en été les nuits sont fraîches.
— Je trouverai pour vous un lit d'herbes bien sèches,
Dit Robin, sautillant toujours.
Suivez-moi, mes petits amours. »
Alors à grand bruit d'aile, il va se poser vite
Dans un épais buisson où veille un lièvre au gîte.
Le lièvre se sauve aussitôt.
Entrez, mes chers petits, son lit est encore chaud ;
Vous y serez à l'abri de l'orage.
Adieu, je pars, mes chers petits ;
Je reviendrai bientôt : courage !
En m'attendant, dormez, enlacés et blottis,
Au bruit léger de l'eau qui sur la feuille coule,
Au ronron du ramier qui sur son nid roucoule. »

Et Robin part ; en un clin d'œil,
Il atteint leur maison où, grave, sur le seuil,
Rustaud, chien de chasse et de garde,
Vaguement devant lui regarde ;
Et Robin, sous son nez, se pose, à quelques pas.
« Parions, lui dit-il, que tu ne m'auras pas. »
Le jeune chien, joueur, croit déjà qu'il le happe :
Il bondit, il le manque et jappe.
« Jamais, lui dit Robin, tu ne m'attraperas. »
Rustaud court, mais, plus prompt, Robin s'envole, échappe
Et se pose deux pas plus loin ; tant et si bien
Que l'oiseau conduisit le chien



Près du nid où les deux bambins dormaient encore.
Et Rustaud, tout à coup, d'un aboiement sonore,
Les appelle : « Venez ici !
Allons à la maison, avant que père ou mère,
Ne revienne et se désespère ! »

« Oh ! mon petit Robin, nous t'aimons bien, merci ! »
Et le conte finit ainsi.

Voici maintenant une anecdote enfantine.

## LA VOLONTÉ [5]

À sept ans, Denys, un vrai petit homme,
Était volontaire et gourmand.
Il aimait le bon miel et le sucre de pomme
Par-dessus tout, et furieusement.
Mais on lui dit : « Tout homme est libre de bien faire
Ou de mal faire, à son gré.
Ne pas même goûter un gâteau qu'on préfère,
C'est montrer qu'on est homme et qu'on a préféré,
Plutôt que gourmand, être sage.
C'est enfin prouver du courage
Et que l'on n'est plus un gamin. »

Au déjeuner on lui tendit, le lendemain,
(À peine avait-il mis, à son cou, sa serviette)
Un beau rayon de miel doré, sur une assiette.
« Cours, sans y goûter en chemin,

[5] Poème publié dans : Aicard (Jean), *Le Jardin des enfants*, 1/1914, livre VIII « Mai », pages 208-210.

Porter à grand-maman, qui n'a pas pu descendre
Pour se mettre à table avec nous,
Ce miel doré, si bon, si doux,
Sur ce fin morceau de pain tendre ! »

Il part : on reste à table ; et, dévorant des yeux
Ce miel, qu'il sait délicieux,
Monsieur Denys, les doigts crispés sur la faïence,
Prend l'escalier… Le temps passe… il ne revient pas.
Tout le monde l'attend en bas,
Et grand'mère, là-haut, avec impatience.
Tout à coup… Dieu ! quel cri perçant de désespoir !

Qu'arrive-t-il ? a-t-il fait la culbute ?
Oui ?… non ?… a-t-il cassé le plat ?… Vite, allons voir.



Monsieur Denys, voulant accomplir son devoir,
Avec sa gourmandise était en pleine lutte.
Dans l'escalier, à mi-chemin,
Immobile, il pleurait, son assiette à la main,
Et jetait de longs cris aigus qui perçaient l'âme.
Quelle scène affreuse ! Quel drame !
Personne ne comprit d'abord
Pourquoi l'enfant pleurait si fort,
Puisqu'il était debout et son assiette intacte.
« Qu'as-tu, mignon ? » Il fit, d'une réplique exacte,
Comprendre que le miel était seul en péril :
« C'est que je ne pourrai jamais, s'écria-t-il,
(Et ses pleurs entraient dans sa bouche amère)
Monter jusqu'en haut le miel à grand-mère,
Sans en avaler au moins la moitié !…
Pourtant j'ai promis tout à l'heure,
D'être un homme !… Je ne peux pas… Alors je pleure ! »

« Allons tu n'es plus seul ; courage, mon ami !
Ne sois pas un homme à demi !
Grand-mère sera bien contente
D'avoir seule bientôt tout ce miel qui te tente…
Tu n'as plus peur de toi puisque nous sommes là ? »

À ces mots, rassuré, très vaillant, très fier même,
Vite, l'enfant courut offrir ce miel qu'il aime
À sa grand-mère qui, d'un mot, le consola,
En lui donnant un peu de miel, qu'il avala.

Du moins il avait su montrer à tous en somme :
L'homme fait ce qu'il veut. La volonté, c'est l'homme.

Il faut avoir :

## TOUS LES COURAGES [6]

Ce n'est pas rien qu'à la bataille
Que le courage est un vainqueur,
Et le pauvre mineur qui sous terre travaille,
Montre aussi qu'il a du cœur.

Il nous faut à tous du cœur à l'ouvrage,
Car tout travail résiste à l'effort de nos mains ;
Et puis tant de maux guettent les humains,
Que, seulement pour vivre, il nous faut du courage :

[6] Poème publié dans : Aicard (Jean), *Le Jardin des enfants*, 1/1914, livre VIII « Mai », pages 202-203.

Il en faut aux marins sur le long mât mouvant ;
Il en faut au couvreur sur le toit qui s'incline ;
Au chauffeur, secoué sur sa noire machine
Que son sang-froid sauve souvent ;

Il en faut pour monter vers le champ des étoiles,
Porté dans l'infini de l'air,
Entre deux ailes de toiles,
Sur du feu, du bois et du fer !

Qu'un aviateur tombe, un autre aussitôt monte
Comme pour répondre à la mort :
« Plus tu frappes, plus on t'affronte !
L'homme est plus grand que les fatalités du sort ! »

Ce n'est pas rien qu'à la bataille,
En sabrant d'autres gens armés,
Que par la force d'âme on se hausse à la taille
Des héros les plus renommés :

Les vents, la mer, le feu, ces formes ennemies,
Nous proposent d'autres combats.
Les tremblements de terre et les épidémies
Suscitent des héros, fiers comme des soldats.

Le plus humble de nous doit, redressant sa taille,
Contre un mal imprévu montrer qu'il a du cœur ;
Ce n'est pas rien qu'à la bataille
Que le courage est un vainqueur.

Parmi tous les courages celui des aviateurs est aujourd'hui le plus éclatant et donne la plus admirable leçon d'héroïsme. Il faut admirer aussi le courage des sauveteurs, de ces héros qui, pour protéger des existences humaines, affrontent chaque jour la mort.

Laissons maintenant la fable et la légende et permettez-moi de vous lire plusieurs petits poèmes que je destine aux enfants car je crois fermement, pour les raisons que je vous ai dites tout à l'heure, à la puissance éducatrice de la poésie.

Les horreurs de la guerre provoquent des chants transcendants. Un grand mal engendre souvent le bien.

## LA CROIX ROUGE [7]

Quand les hommes se font la guerre,
Et tombent dans les blés versés, de sang rougis,
Qu'ils ont semés naguère,
Les femmes pleurent au logis.

L'horrible acier des obus et des bombes
Semble creuser, à chaque coup, dans les sillons,
D'épouvantables tombes :
Des moissonneurs de mort couchent les bataillons.

Les femmes souffrent, mais les femmes
N'ont pas pour seul devoir de souffrir en pleurant.
La pitié sainte est dans leurs âmes,
Le malheur qui grandit leur fait un cœur plus grand.

Elles voudraient, pleurant sur un fils, sur un frère
Morts presque sans avoir vécu,

[7] Poème publié dans : Aicard (Jean), *Le Jardin des enfants*, 1/1914, livre IX « Juin », pages 232-233.

Panser tous les souffrants, même du camp contraire,
Tous, le vainqueur et le vaincu.

Et lorsque, d'un élan, leur bataillon se lève,
Qu'elles vont au péril, une croix sur le cœur,
La Croix rouge de Genève,
L'amour triomphe encore au-dessus du vainqueur.

Même de toutes jeunes filles,
Renonçant aux douceurs des foyers délaissés,
Courent vers ceux que les shrapnels ou les torpilles
Ont hideusement blessés.

Héroïnes d'une œuvre pie,
Elles pansent d'un doigt sûr des héros tremblants,
Et le pourpre du sang qui gonfle la charpie
Pleure sur la croix des corsages blancs.

Pitié sainte, ton nom est femme !
C'est le tien le plus beau de nos devoirs humains :
Dans les corps déchirés tu sais consoler l'âme
Du geste seul, auguste et simple de tes mains.



## NOS SAUVETEURS [8]

La nuit vient. Un grand feu fait du jour dans la chambre.

« Dieu me laisse au logis par ce soir de décembre,
Femme !... Soyons joyeux, pour ne pas être ingrats. »

Dehors, désespéré, l'arbre, tordant ses bras,
Jette un long cri d'effroi vers la mer qui sanglote.

« Mauvais, par ce temps-là, le métier de pilote !
Mais bah ! tous nos bateaux sont rentés dans le port
Et déjà le vent dur ne souffle plus si fort.
Donne l'enfant, qu'on voie un peu cette frimousse !
C'est barbouillé de lait ; ça n'est pas encore mousse,
Mais, dans sept ans, ça vous aura le pied marin.
... Diable ! le vent forcit, ça ronfle... C'est un grain. »

« À table, Yves !
— On y va !
— La soupe est bonne et fume.
— Maudit temps, tout de même ! Il vente dans la brume ! »

Cet Yves est un de nos pilotes de secours ;
Le vent hurle à la mort ; il renforce toujours...
Tout à coup le canon tonne... La femme pleure :
« Tu pars, Yves ?
— Parbleu !
— C'est juste.
— À la bonne heure ! »

Tout n'est qu'amour, clarté, dans le logis étroit.
L'homme, en hâte, revêt le glacial suroît,
Ouvre à demi la porte au vent, qui la referme.
Il la rouvre... et la mer folle et la terre ferme
Se confondent, devant ses regards, dans du noir...
Il entre dans la nuit, plein d'un sublime espoir...
Où va-t-il ? secourir sur le canot qu'on arme
Des inconnus, dont il entend l'appel d'alarme.



[8] Annales du sauvetage maritime, 42e année, tome XLII, 2e fascicule, avril-juin 1907, pages 215-224. — Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 42, épreuve, 9 pages.

Et si vous demandez : « Ces hommes en péril
Sont-ils Français ?
— Ce sont des hommes ! » dira-t-il.

Ainsi l'amour sublime élargit la patrie.

Là-bas, dans l'ouragan, on lutte, on pleure, on prie ;
Le canon, au ressac tonnant, mêle un coup sourd.

« Debout les sauveteurs ! »
Le dernier homme accourt.
« Le canot à la mer ! »
On l'y traîne, on l'y pousse ;
Il y monte, enlevé d'une brusque secousse ;
Tous les hommes, d'un seul élan, sont à leur banc,
Et l'embrun monstrueux les couvre en retombant !

« Avant partout ! »
Ce mot que le pilote clame,
La barre en main, les yeux fixés guettant la lame,
A dominé les bruits sauvages de la mer…
Les avirons coupants reluisent d'un éclair ;
Et le canot, armé d'amour ou d'espérance,
Porte à ces inconnus l'héroïsme de France.

Sur des montagnes d'eau le navire en danger
Se dresse, en chancelant, comme pour mieux plonger
Dans la mort, par la pente horrible de la lame.
Mais dans le bon canot, où scintille une flamme,
Où nos gens souquent dur, soufflетés par l'embrun,
Tous sont prêts à mourir afin d'en sauver un !



Et que demandent-ils, ces braves, pour salaire ?
Rien ; l'honneur d'affronter l'océan en colère,
Puis, tout ruisselants d'eau, pâles, les yeux rougis,
Le bonheur de se dire, en rentrant au logis :
« Nous venons de sauver deux, trois, quatre, vingt hommes.
— Et vous êtes contents du métier ?
— Nous le sommes. »
Quel métier ? L'héroïsme. Un élan d'un moment ?
Non ! leur métier, c'est un quotidien dévouement !

Par la pensée, enfants, rapprochons tous ces braves
Des anciens qu'on nommait alors pilleurs d'épaves,
Qui laissaient sans secours le navire en danger,
Ou qui, même, parfois, le faisaient naufrager
En allumant des feux mouvants, dans la nuit noire,
Des feux trompeurs, afin de lui donner à croire
Qu'il allait vers le port en courant à l'écueil !
Comparez ces faiseurs d'épouvante et de deuil
À nos sauveurs, à nos dompteurs de vents contraires,
Et dites-nous lesquels vous choisissez pour frères !
Ô chers enfants ! les temps changent et changeront ;
L'homme rampait jadis ; il a levé le front ;
À des souffles d'amour le marin tend sa voile,
Et son pauvre fanal, bien plus beau qu'une étoile,
Déjà nous montre, au loin, en nombre illimité,
Des sauveurs, dont un seul grandit l'humanité.

Dans ce court texte, Jean Aicard s'intéresse à la question fondamentale en esthétique : Qu'est-ce que l'art ?

Pour répondre à cette question, il définit d'abord l'art comme « le beau du vrai », deux transcendantaux de la philosophie de l'Antiquité depuis Platon ; plus loin, il ajoute l'harmonie et le rythme, concepts également grecs.

Il voit aussi dans l'art « la représentation de la vie dans un cerveau qui la projette sur le monde où il l'a prise » : c'est la sublimation par l'artiste des éléments qu'il a perçus dans la Nature.

Avec Tolstoï, il s'interroge sur la légitimité de l'art. Pour l'écrivain russe l'art pour l'art, qui recherche un plaisir purement esthétique, est un art bourgeois qui n'atteint pas le commun des mortels. L'art véritable doit être un moyen de communication des émotions et d'union entre les hommes.

Dans le même esprit, Jean Aicard pense que l'art doit ouvrir la route aux « forces de bienfaisance » et manifester ainsi non seulement la beauté mais aussi la bonté : et l'exemple évangélique le conduit alors à la Pitié [1], concept qui a inspiré toute son œuvre.

Il peut alors conclure : « la mission de l'art c'est la réalisation de l'union fraternelle entre les hommes ».

[1] Voir Amann (Dominique), « La Pitié, pensée de toute une vie », *Aicardiana*, 2e série, n° 36, 15 décembre 2021, pages 49-184.



## QU'EST-CE QUE L'ART ? [1]

Il n'est nul artiste qui ne se soit posé cette question plus d'une fois ; et qui n'ait répondu tantôt par quelque longue dissertation, tantôt par une brève formule.

C'est le beau du vrai, me suis-je dit souvent. Ce sont les traits du beau, épars dans la nature et réunis par le génie de l'homme. Beaucoup d'hommes rêvent plus beau qu'ils ne voient. C'est ce rêve raconté, chanté, sculpté ou peint qui est l'œuvre d'art. Mais comme les éléments du rêve sont apportés aux cerveaux par la réalité, il se trouve que l'art le plus transcendant baigne encore nécessairement par ses racines dans le vrai le moins noble ou le moins beau. Ainsi le parfum de la fleur la plus suave est né du sol et des corruptions qui la nourrissent. Le cerveau de l'homme est le lieu où se transforme l'élément nourricier en corolles diverses de forme, de coloration, de parfum. Il y a des fleurs mauvaises, d'aspect répugnant, il y en a de puantes, comme il y en est de bizarres et comme il en est de divinement jolies et parfumées.

Et dans une certaine mesure, le tempérament de l'artiste n'est pas plus responsable de sa théorie d'art que la plante de sa forme, de sa couleur, de son parfum. L'art, c'est la représentation de la vie dans un cerveau qui la projette sur le monde où il l'a prise, avec les modifications qu'il y apporte de par sa nature propre.

[1] Archives municipales de Toulon, carton 1 S 35, dossier « Manuscrits X », n° 346, manuscrit autographe, 8 feuillets.

Quand les artistes créateurs ont donné leur ouvrage, les admirateurs courent chacun à l'art de son choix, de sa sympathie. En sorte qu'au fond l'admiration est, comme l'amour, affaire d'affinité : donc, ce qui est le mauvais art pour l'un sera pour l'autre le meilleur des arts.

Je me suis interrogé jadis avec anxiété, avec douleur, sur la légitimité de l'art. Ceci me paraît une tout autre question, la question même qui préoccupe le penseur que j'appelle toujours, dans mon cœur, « le grand Tolstoï ».

Il intitule son livre : *Qu'est-ce que l'art ?*[2] et ce livre me paraît répondre surtout à cette autre question : a-t-on le droit d'être un artiste et de n'être qu'un artiste ? L'art est-il un maître légitime ?



À une certaine époque de ma vie je me suis interrogé en ces termes et souvent ; à la question ainsi posée, j'ai répondu : non. La vie de l'artiste est une vie de jouissance illégitime parce qu'il substitue la contemplation au travail qui est la loi de solidarité.

Vers la trentième année, ces scrupules devinrent cruels. Je ne suis donc pas de ceux qu'étonne le livre de Tolstoï *Qu'est-ce que l'art ?* Il me ramène brusquement à mes scrupules d'antan et je puis lui répondre avec les réponses que je me fis à moi-même, pour me permettre de rester ce que je croyais être : un servant de l'art.

Je me répondais :

La vie est dure à tous. La plupart n'ont ni le temps ni le pouvoir de contempler le beau, même celui des dieux, le beau dans la Nature. L'artiste qui apporte aux travailleurs la représentation du beau est béni des hommes, aimé des dieux. Il console ses frères, il charme leurs impatiences, leurs maux, leurs misères.

[2] Tolstoï (Léon), *Qu'est-ce que l'art ?*, 1897.

Il leur donne l'instant d'oubli reposant qui permet la reprise plus courageuse de la marche et du labeur.

Qu'est-ce que l'art ? C'est, en toute chose, l'harmonie, la mise en ordre, l'eurythmie. Par là seulement l'art le plus dépouillé de pensée est déjà un triomphe moral sur les instincts troubles et les passions désordonnées. Le rythme est un apaisement déjà, déjà un rudiment essentiel de morale. Entre le gorille qui se rue à sa femelle et le *pifferaro* qui pince sa guitare sous les fenêtres de sa belle, fut-il sans idée ni sentiment, il y a autant de différence qu'entre un dieu païen et un ange !

Amphion chante et les pierres s'émeuvent et construisent d'elles-mêmes la cité. C'est-à-dire qu'il a rendu moins lourds les fardeaux aux épaules des maçons. Orphée[3] chante et les panthères le suivent. Comprennent-elles ?, non, mais elles reconnaissent dans les sons un artiste supérieur à elles, supérieur parce qu'elles ne peuvent pas le produire.



La mise en ordre des sons, des formes, des couleurs variés à l'infini, quoique saisis dans un rythme toujours égal à lui-même, c'est le propre de l'homme. C'est l'art. Où il paraît, la brute s'incline, attirée, charmée. Et où ce charme même rudimentaire est exercé, a vaincu, soyez sûr qu'il devient plus facile à *la bonne pensée* de pénétrer, de régner. La force de l'art crée la route aux forces de bienfaisance. Si les forces bienfaisantes ne la suivent pas, c'est qu'elles ont failli, elles, à leur devoir… mais l'art a accompli le sien.

Rien ne l'empêche d'ailleurs d'aboutir à des formes à la fois de beauté et de bonté. L'Évangile blanc, pur et droit comme le lin et comme le lys, est à lui seul un art transcendantal. Le Verbe

[3] Dans la mythologie grecque, Amphion et Orphée sont deux poètes-musiciens. Par le chant et la lyre, Amphion parvenait à déplacer les pierres et Orphée à entraîner les animaux.

de bonté, incarné sous les apparences de la plus grande jeunesse et de la plus parfaite beauté n'est-ce pas la plus sublime des formes et des pensées d'art ?

Donc, tout l'art est légitime, dès l'origine vénérable mais de plus en plus vénérable aux divers degrés de son évolution.

Que si les moyens de l'art sont employés, sans leur charme et leur puissance, à envelopper des pensées malfaisantes, fuyez-en l'influence et le contact ; mais l'art en lui-même n'est pas responsable de la qualité des âmes qui s'y répandent. Il y a le gobelet de l'ivrogne, il y a le calice des communions. Le même vin signifie la basse ivresse ou la plus noble, celle d'aimer tous les hommes pour leurs souffrances, pour celles surtout qui leur viennent de leurs fautes et de leurs crimes.

Voilà ce que je répondais. Et je mettais le plus possible la bonne pensée, la pensée de consolation [4], dans les œuvres écrites.



Et tourné vers mon grand Tolstoï aujourd'hui je lui dirais volontiers, avec Tourgueniev [5] : « Maître, mon bon maître, vous avez le sens des choses mystérieuses, le respect du travail humain, de la douleur, de l'amour et de la mort. Écrivez encore des livres vivants de la bonne vie, parce que nos cœurs en ont besoin. Les foules ne les liront pas mais il y a une foule d'élite qui, vous l'avez dit, ne donne pas toujours le bon exemple. Elle est composée d'écrivains, de peintres, de musiciens, d'artistes de toute sorte. Elle a sur ce qu'on appelle la classe des dirigeants, sur les roches et les moissons, une influence certaine. Elle les relève ou les corrompt selon qu'elle-même s'ennuie et s'abaisse ou s'enthousiasme et se relève. Oui, la plupart du temps ce peuple des artistes, à l'heure où nous sommes, oublie qu'il a charge d'âmes et que si le peuple ne les comprend pas ceux qui pèsent sur les peuples les comprennent et que ceux-là peuvent être rendus meilleurs ou pires par le Livre, par le Pinceau, par la Lyre, par l'Art. Et ce peuple d'artistes qui agit sur les oisifs, sur les riches, sur les Puissants, vous ne l'atteindrez pas avec des livres de critique et de théorie, mais avec le chef-d'œuvre d'art. Donnez-lui son évangile en acte d'art et il vous suivra. Aux *Misérables* de notre Victor Hugo, aux romans de Dickens, à la case de l'*Oncle Tom* de Beecher Stowe, à la *Maison des morts* de Dostoïevski, à *Adam Bede* de Georges Eliot ajoutez une bible, la vôtre, une bible d'humanité. Et peut-être orienterez-vous la prétendue inquiétude douloureuse et par là respectable du peuple des artistes vers votre conclusion qui est la seule bonne : la mission de l'art c'est la réalisation de l'union fraternelle entre les hommes.



[4] Jean Aicard fut un théoricien de la Pitié. Sur ce concept, voir Amann (Dominique), « La Pitié, pensée de toute une vie », *Aicardiana*, 2e série, n° 36, 15 décembre 2021, pages 49-184.

[5] Yvan Sergueïevitch Tourgueniev (1818-1883), écrivain, romancier et dramaturge d'origine russe, définitivement installé en France à partir de 1857.

Jean Aicard avait la réputation d'être un excellent conteur et ses archives offrent quantité de facéties et galéjades mais aussi de souvenirs et récits.

Notre écrivain évoque sa vie d'étudiant en droit à Aix-en-Provence en 1866-1867 et un camarade nommé « Desmayons » originaire du Luc : Le Luc est une commune de l'est varois et elle incluait alors un petit village voisin, Les Mayons !

Il existe toujours, dans le cœur historique d'Aix-en-Provence, la rue de la Mule Noire ainsi baptisée d'un hôtel qui y était déjà établi au XVII^e siècle : par sa réputation, il attirait une belle clientèle venue de Marseille, Tarascon et autres villes de Provence.

L'histoire ici racontée étant attribuée à Jean d'Auriol, double populaire de Jean Aicard, relève de la fantaisie du conteur, mais elle peut tout aussi bien rappeler une blague de potache dont les étudiants étaient friands.



## SOUVENIR DE JEUNESSE [1]

Quand on en fut au café, Jean d'Auriol dit :

Je commence… J'ai eu, au bon temps de ma jeunesse à Aix, quand j'étudiais le droit romain et le code français, un camarade facétieux et plein d'esprit qui s'appelait Desmayons ; il était du Luc.

Il avait eu à souffrir de plus d'une disgrâce physique et des plaisanteries cruelles que ces disgrâces lui avaient values mais, à la manière des bossus qui rient de leur bosse pour décontenancer les rieurs, il était ou paraissait toujours de bonne humeur. Cette bonne humeur indomptable le rendait aimable, sympathique à tous et il n'était pas de bonne réunion vraiment jeune et gaie où Desmayons ne fût invité et accueilli à bras ouverts. Un jour : « Veux-tu dîner avec moi, me dit-il, je t'invite à *La Mule noire*, le meilleur restaurant d'Aix ? Nous n'y allons jamais parce que nos fortunes ne nous permettent que des restaurants moins fameux mais j'y ai dîné hier, invité par un oncle d'Amérique et vraiment on y mange si bien et l'endroit est si attrayant que j'y veux mener un camarade. Viens avec moi à *La Mule noire*, Jean d'Auriol mon ami, je régale, mon oncle d'Amérique m'ayant offert au moment de son départ une bourse ventrue et réjouissante. Allons dîner ! Et puis j'ai remarqué que tous les dîneurs habitués de cet endroit respectable sont des hommes de poids, aussi bien les pensionnaires d'Aix que les

[1] Archives municipales de Toulon, carton n° 1 S 34, dossier « Manuscrits V », n° 296, manuscrit autographe, 14 feuillets.

voyageurs de passage. Ce sont sans doute gens arrivés au sommet des honneurs et de la fortune. Dans la salle à manger de *La Mule noire* on se croirait à l'Institut de France, tant les gens y sont solennels et bien élevés. Tu n'as sans doute rien vu de pareil, jamais ! Suis-moi ! Tu n'y retourneras plus si tu n'es pas content mais, ce soir, je te promets un dîner dont tu garderas joyeuse mémoire. M. le premier[2] dîne à *La* Mule, sa famille étant déjà à la campagne ; M. l'avocat général également et le doyen de la faculté de droit *idem*. Suis-moi. Nous prendrons nos airs les plus sérieux. Mets ta belle lévite noire, j'aurai la mienne. Je viendrai te prendre chez toi sur le coup de sept heures moins un quart. À ce soir, ami d'Auriol »... et sur ces mots, sans attendre ma réponse, Desmayons, qui était du Luc, s'en alla à ses chères études de jurisprudence.



Il fut exact au rendez-vous et à sept heures juste nous entrions dans la salle à manger de *La Mule noire*.

Dès le seuil, je reconnus les habitués. C'était, comme il me l'avait annoncé, les plus gros messieurs d'Aix. Je ne reconnus pas les trois messieurs qui étaient les invités de M. le premier. Je ne sus que plus tard qu'il y avait le général de division de Marseille, le préfet de Marseille et celui de Vaucluse et le directeur de la Banque de France...

Mais ce qui ne pouvait manquer de frapper un homme de mon âge, chevelu comme je l'étais à souffrir de névralgies fréquentes à cause de l'énergie de mon système pileux, ce qui m'arrêta sur le seuil et me pétrifia dans la surprise, c'est que tous les dîneurs sans exception, comme si la calvitie eût été une condition de leurs dignités, étaient chauves comme un rasoir... Oh ! toutes ces boules rondes ou un peu ovales, ces melons d'ivoire, à vingt reflets sous les lustres rutilants !... Je m'arrêtai

[2] Le premier président du tribunal.

donc, pétrifié d'un étonnement où il entrait de l'admiration pour l'accord parfait de toutes ces calvities réunies par la fortune dans la même salle à manger d'hôtel *high-life*.

Puis, après le premier émerveillement, je me retournai pour voir Desmayons. Il était debout sur le seuil, il souriait avec une expression inexprimable, très grave mais narquoise imperceptiblement. Il s'était coiffé dans la circonstance d'un haut-de-forme impayable, à large bord et qui, trop large, descendait trop bas et lui écrasait les oreilles.

Et, d'une voix très haute, il répondit en ces termes à la joyeuse stupéfaction qu'il devait lire sur mon visage : « Oh ! Jean d'Auriol ! me dit-il ou plutôt me cria-t-il dans l'oreille, oh ! Jean d'Auriol mon ami, je te le dis tout bas, as-tu jamais vu, je te conjure de me le dire, tant de calvities à la fois et des plus luisantes, plus imposantes, plus magistrales, plus étonnantes, plus ahurissantes ? Jean d'Auriol mon ami ! une jeune fille pourrait se mirer dans tous ces crânes comme Narcisse dans la fontaine ! Mon Dieu ! que c'est laid d'être chauve ! »



En entendant ces paroles, je frémis et mon regard se reporta sur les convives de *La Mule noire*. Ils avaient interrompu leur repas. Tous leurs visages glabres ou barbus exprimaient l'indignation et la colère.

M. le premier président de la cour d'appel se leva :

« Monsieur ! dit-il...

— Monsieur ? » répliqua Desmayons et, s'inclinant profondément, il se découvrit. « Ce que j'ai dit, j'ai le droit de le dire ! »

J'ai oublié de vous dire au début de cette histoire que Desmayons n'est pas né avec la crinière, il est né chauve et l'est resté. Il n'avait pas un cheveu à dix-huit ans, pas même sur la nuque.

Incapables et stupéfaits de donner une réponse à l'ironie en action de Desmayons, tous les indignés se remirent à attaquer leur potage ou leur rôti... mais... par discrétion nous allâmes dîner ailleurs.

Jean Aicard a cultivé la forme littéraire du conte apportant aussi bien le rêve et le divertissement aux enfants que des réflexions philosophiques pour les adultes.

## UN CONTE DE FÉE [1]

Il y avait une fois un petit enfant qui aimait beaucoup les fleurs. Il cueillait partout les plus belles dans les prairies, dans les prés, dans les endroits sauvages et en faisait des bouquets qu'il portait bien vite à sa mère afin qu'elle se réjouît, elle aussi, de leur parfum et de leurs couleurs. Et sa mère pleurait et souriait de joie en voyant qu'il avait bon cœur.

C'est une fée qui dès le berceau avait doté l'enfant de ce don plus rare qu'on ne croit : l'amour des belles choses.

À force d'aimer les fleurs, l'envie lui vint d'en faire, lui aussi, comme les dieux ou comme les anges.

Un jour qu'il rêvait à cela en lisant une belle histoire très ancienne dans un vieux livre, un peu de la poussière de ce livre s'éleva en nuage au-dessus du feuillet tourné et, dans l'air, comme il arrive aux nuages du ciel, une forme humaine svelte, gracieuse, une forme de femme se dessina et il vit la fée sa marraine : elle avait l'air d'une jeune fille et cependant elle avait des milliers d'années. Mais les fées sont immortelles, comme les Muses.

Celle-ci dit à l'enfant : « Je connais ton désir et je viens à toi pour le satisfaire ». Elle lui donna un rouleau de papier fin, très fin et de diverses couleurs et lui dit encore : « Avec ceci, tu pourras imiter les fleurs vivantes ; applique-toi à les copier ; travaille d'une main légère, de toute âme et tu réussiras. Et quand tu

[1] Archives municipales de Toulon, carton 1 S 34, dossier « Manuscrits VI », n° 302, manuscrit autographe, 13 feuillets.

croiras avoir réussi, souffle doucement sur la fleur que tu auras faite et elle deviendra une fleur véritable. »

Sans lui donner le temps de répondre, la fée disparut.

L'enfant, très étonné, se demanda d'abord s'il n'avait pas rêvé, mais le rouleau de papier fin était là, qu'il dépliait et qui avait des couleurs de lys, de rose et de bleuet.

Alors, en se rappelant toutes les fleurs qu'il avait vues, il se mit à essayer de faire une corolle, bien dentelée, avec les pétales, le calice, le pistil et les étamines, un peu penchée sur sa tige flexible.

Il gâta beaucoup de papier avant de s'imaginer qu'il avait réussi.

Enfin, il s'arrêta de travailler et regarda son ouvrage. Ah ! comme il lui sembla mal fait quand il le compara à un coquelicot, à un bleuet, à une pervenche, mais enfin il avait fait de son mieux et il souffla sur la fleur artificielle afin de lui donner de son âme. La fleur frémit et parut vivre au souffle de l'enfant, comme les fleurs naturelles, et grâce au don d'illusion que la fée lui avait donné en même temps que le fin papier coloré, il crut un moment avoir réussi ; du moins, pensait-il, je ne peux mieux faire.



À ce moment, un magicien très illustre et fameux jardinier qui avait entendu parler de l'amour de l'enfant pour les tulipes et les roses qu'il avait créées et qui portaient son nom, daigna rendre visite au petit amateur. Il le trouva en train de remplacer un pétale et de corriger le calice.

Le magicien, plein d'indulgence et content de voir la bonne volonté du travailleur, lui donna de bons conseils et lui dit que sa fleur n'était pas des mieux faites, mais qu'en somme elle avait bon air et que du moins elle avait une âme. Les fleurs ont une âme qui est le parfum. Celles qui n'en ont pas ne plaisent aux yeux qu'un instant. Celles qui en ont plaisent toujours au souvenir.

L'enfant remercia le magicien en lui disant qu'il l'aimait et, sur son conseil, courut chez des marchands de fleurs, des bouquetiers célèbres, moins gracieux que des bouquetières mais dont le magasin toujours plein de visiteurs, de beaux messieurs et de belles dames, rend célèbres les jardiniers et fait quelquefois leur fortune.

La mère de l'enfant voulait le retenir. Elle croyait qu'auprès des fleurs puissantes et choisies qui ornent les grands magasins des bouquetiers de Paris, sous la lumière des lustres, à la chaleur du gaz, la fleur de l'enfant devait mourir.

Mais les mères sont faites pour souffrir et les enfants pour vouloir être des hommes. L'enfant alla donc chez les grands fleuristes.

Il les trouva réunis dans l'arrière-boutique, au nombre de neuf, comme les Muses, qui sont fées.

Il leur présenta son ouvrage : « Je voudrais, dit-il, l'exposer dans votre beau magasin afin qu'on la voie et si elle plaît aux amateurs, j'en ferai d'autres. »



Ils mirent leurs lunettes et regardèrent. Je ne sais pas si la bonne fée qui aimait l'enfant avait ce jour-là pris soin de frotter elle-même les verres de leurs lunettes avec un bout de son voile, mais il se récrièrent tous : « Ah ! qu'elle est belle ! nous la vendrons très cher quand elle sera posée dans une coupe d'or. »

L'un d'eux, qui sans doute n'aimait pas les enfants, laissa d'abord ses lunettes dans leur étui qu'il jeta sur la table d'un air fâché, mais quand il entendit les autres se récrier et dire : « Ah ! qu'elle est jolie ! » la curiosité l'emporta, il mit aussi ses lunettes et crut voir une fleur vivante.

Alors, ils mirent neuf billets roses dans une urne et furent tous d'accord pour déclarer par ce moyen qu'ils trouvaient belle la fleur nouvellement créée et qu'elle serait admise dans leur collection qui ne peut être vue qu'aux lumières, dans un

grand cadre d'or exposée au fond d'une salle où ceux qui veulent voir viennent s'asseoir sur des balcons superposés, dans leurs plus belles toilettes. Ce magasin porte un nom grec, Κομεδιε φρανσαισε, et fut établi il y a deux cents ans par un tapissier-fleuriste du nom de Molière.

Ah ! que l'enfant était content ! Il courut embrasser sa mère et remercier la fée qu'il retrouva dans la poussière de ses vieux livres ; et il s'endormit persuadé que sa fortune était faite. Le magicien-jardinier et les neuf fleuristes en lunettes ne pouvaient pas s'être trompés. Quelque chose pourtant lui disait : « Prends garde. Es-tu bien sûr d'être aimé de la fée ? Il y en a de méchantes qui font semblant d'aimer ceux qu'elles haïssent et qui trompent tout le monde afin de faire plus de mal un jour. Et l'on a vu des louis d'or qu'elles ont donnés se changer, dans le tiroir, en feuilles sèches. »



Le grand jour de l'exposition arriva. Par malheur, au lieu d'appeler ce jour-là dans le magasin tous les passants, au moyen d'un écriteau qui porte ces mots « Entrée libre », on fait venir beaucoup de dames qui préfèrent les fleurs des orfèvres, en or et en diamants, aux fleurs sauvages et l'odeur du musc à celle des violettes et beaucoup de vieux qui prisent et qui n'ont plus de nez, des financiers, des gens de salon qui méprisent comme trop commun le travail de la terre grâce auquel le blé verdit et fleurit la vigne, et quelques gros cultivateurs enrichis qui sont myopes et qui, pour faire croire qu'ils ont des yeux de vingt ans, s'écrient bien vite : « Ah ! je la vois ! » quand ils ne voient rien ; d'autres dont la maladie de voir vert ce qui est bleu, et quelques sourds qui, lorsqu'on leur dit « quelle heure est-il ? », répondent « merci, et vous ? » afin de persuader à tout le monde qu'ils ont l'ouïe très fine. Et, chose singulière, beaucoup le croient ainsi. Les plus avisés déclarent qu'ils sont seulement distraits.

Le jour de l'exposition était arrivé. La fleur de l'enfant était là, derrière un rideau, dans le cadre d'or. Le rideau se leva. Tout le monde regarda.

Mais bientôt les yeux se détournèrent du cadre. Les dames regardèrent les diamants de leurs bagues ; les financiers aussi. Les priseurs prisèrent ; ceux qui avaient des lunettes d'or en polirent les branches avec un bout de leur mouchoir blasonné ; les priseurs prisèrent ; les enrhumés toussèrent et beaucoup qui ne l'étaient pas toussèrent aussi pour se donner une contenance. Tous ceux-là, c'étaient les invités ; il faut être juste.

Quant aux passants qui étaient entrés en payant, ils étaient gênés par l'inattention de ceux-là mais ils déclarèrent que la fleur leur plaisait et ils battirent des mains pour montrer leur contentement ; mais ils étaient en petit nombre parce que les invités étaient très nombreux.



Quelques invités dirent en sortant ce qu'avait dit le magicien, à savoir « que la fleur n'était pas des mieux faites mais qu'elle avait une âme ». L'enfant les entendit et fut heureux. Il ne rêvait pas de meilleure récompense.

Mais comme il s'en allait content, il reçut un coup de pierre sur la place publique. Il se retourna et vit un horticulteur de sa connaissance qui lui avait donné à goûter plusieurs fois chez lui et qui lui avait montré jusque là de l'amitié.

« S'il n'est pas content de mon ouvrage, il pourrait le dire sans me jeter des pierres ! » : voilà ce que pensait l'enfant. À ce moment, un pavé vint rouler à ses pieds. C'était l'horticulteur myope qui continuait à lapider son jeune ami.

Son jeune ami était très étonné. Il aurait bien compris que l'homme lui dise : « Mon petit, ta fleur est en papier ; la fée t'a trompé ; elle a trompé le magicien avec le don d'illusion ; fais une autre fleur si tu veux nous plaire ; celle-ci est artificielle ; jette-la au feu », mais il ne comprenait pas les coups de pierre.

Il fut bien plus étonné quand il vit toute une foule courir après lui en criant : « Au loup ! »

Il regarda autour de lui et ne vit pas de loup mais il pensa que puisqu'on criait « au loup ! » il y en avait par là et il se mit à courir pour rentrer chez lui.

Alors, ce fut une grêle de cailloux et de tessons de bouteilles. Mais un joueur de flûte s'interposa et dit : « J'aime cet enfant parce qu'il aime les fleurs ; il a cru bien faire, laissez-le tranquille. Quand même il se serait trompé, il ne faudrait pas le frapper. Dites-le-lui plus doucement. Il a fait peut-être un mauvais travail mais il n'a pas mal agi. »

Un critique charitable s'interposa à son tour : « Laissez-le, dit-il ; vous voyez bien qu'il est idiot. Les idiots sont sacrés… en Orient. »



Tout le monde se mit à rire.

L'enfant se releva ; il pleuvait, c'était la nuit. Il était tombé dans la boue, sa fleur à la main, mais sans la lâcher. Elle était toute souillée de boue.

« Vois, dit-il à sa mère, vois ce qui m'est arrivé ». Il avait le cœur gros mais il ne pleurait pas.

Le bon magicien vint le voir et l'embrassa en disant : « Pauvre enfant ! » et il ajouta : « Je suis content de toi. Tu as fait ce que tu as pu. Tu es tombé sans lâcher la fleur.

— Oh ! dit l'enfant, je la garderai toujours et en souvenir de vous qui l'avez aimée, et en souvenir de la fée. »

Alors la fée apparut, sans qu'il sût d'où elle venait : « Hélas ! dit-elle, pardonne-moi ; je t'ai causé bien du chagrin ; j'ai touché, quand tu étais au berceau, tes paupières. Seulement, plus tard, j'ai soigneusement frotté les lunettes des grands fleuristes qui furent tes premiers juges, puis je me suis présentée en ton nom chez tous leurs invités et chez tous les critiques qui disent leur opinion dans les gazettes mais aucun ne m'a voulu recevoir. Ou ceux qui me recevaient me trouvaient bête et vieille. Mon dernier siècle est venu, je suis l'illusion, je meurs. » Et elle disparut pour toujours.

L'enfant alors, pour la dernière fois, regarda en pleurant la pauvre fleur qu'il avait aimée. Et pour la première fois : « Elle est peut-être en papier » dit-il tristement. Il la conserva dans un livre en souvenir de la pauvre bonne fée. Il n'avait pas de colère au sujet des coups de pierre qu'il avait reçus mais une grande curiosité. Mais quand il jouait aux devinettes avec ses petits camarades, pourquoi criaient-ils : « Au loup ! » Il leur dit quelquefois : « Alors tout le monde donne un gage ».

La Provence est la région de France où les traditions de Noël sont les plus anciennes, les plus variées et les plus nombreuses : cantiques religieux ou chansons populaires, santons et crèches, gastronomie, traditions locales… Et les *fêtes calendales* s'y déroulent de Noël jusqu'à la Chandeleur.

Cette fête à la fois religieuse et populaire, chargée d'émotions douces et de retrouvailles familiales, a particulièrement inspiré Jean Aicard qui a souvent recherché un sens humain à Noël, son sens chrétien étant par ailleurs connu.



Je publie ci-après trois textes inédits qui, chacun, partent à la recherche de ce sens humain.

Le premier est une réflexion — presque une méditation — sur le mot « amour » que notre écrivain associe principalement à l'événement historique de la naissance de Jésus, notamment l'amour familial dont la négation est source de mort…

# NOËL [1]

Quelle rage avez-vous donc tous, me disait un jour le directeur d'une revue, à m'envoyer des contes ou des récits de Noël ou des articles sur la Noël ?

Cette rage, c'est l'antique souvenir des choses chrétiennes, des légendes évangéliques qui nous bercèrent enfants et, plus que les contes de fée, nous charmèrent, nous consolèrent et firent en nous le meilleur de notre âme, créèrent en elle ce qui marche au devant de l'humanité qui marche et qui monte.

Et qu'est-ce que cela ? c'est amour et tendresse. Oh ! une tendresse et un amour que nomment très mal ces mots fatigués.



De quel nom d'harmonie pénétrante et suave le désigner, l'amour chrétien ? Charité aussi est un vocable usé. Et telle est la pauvre faiblesse de nos esprits que la banalité des mots nous est un obstacle à percevoir le sens et l'esprit des plus nobles, des plus belles choses, surtout des plus hautes, déjà par elles-mêmes difficiles à saisir.

Dans son moderne orgueil qui se pique de tout comprendre et de rien vouloir admettre de ce qui dépasse l'humanité positive, l'Homme, surtout depuis cent ans, a dit à l'esprit des religions : « Je n'accepterai plus rien de toi » et, en criant à l'aspiration transcendante ce *Vade retro !*, il ne veut pas toujours s'apercevoir qu'il repousse non seulement la métaphysique mais, avec elle, de très positifs sentiments, très réels, très hu-

[1] Archives municipales de Toulon, carton 1 S 35, dossier « Manuscrits X », n° 345, manuscrit autographe, 10 feuillets.

mains, mais si beaux et si rares qu'il les confond avec ce qui, autrefois, était essentiellement nommé divin.

×××

Aimer, — au sens que donnait à ce mot l'âme du Christ, — sans fin revenue et jamais partie et partout présente, — qu'était-ce donc ? Rien autre, nous répète chaque année en grésillant dans la cheminée, la bûche en flamme, le feu de Noël, rien autre que le meilleur, le plus subtil de ton amour pour la mère qui, dans les douleurs t'a donné la joie de vivre et tout le magnifique spectacle du monde riant au soleil ; rien autre que le plus tendre de ta pitié attendrie pour la Vierge qui sera demain sacrée par la douleur femme à son tour et mère ; rien autre que le plus doux de ta protection penchée sur le petit enfant nouveau qui geint et puis, bercé d'un rythme et d'une chanson, sourit et promet au monde, quoi ? tout l'avenir, sans fin entrevu meilleur, renouvelé d'espérance, éternellement !



Que dit Noël ? il dit : souviens-toi d'aimer.

Il dit encore : souviens-toi d'espérer. L'hiver est dur et nous est sévère. On dit que les hommes se blessent et s'entretuent. Il fait froid et il fait noir. Mais une petite herbe a poussé qui, de sa tête verte, perce la froide neige, dure tête glacée, et un grain a fait un épi. Et quelques grains nourriront le monde.

Il dit encore : as-tu expliqué le feu ? et comment s'enflamme ce bois mort qui, d'une vie finale dont il est consumé, t'éclaire et te réchauffe et cuit ton pain, — étincelle envolée du foyer immense où les étoiles, dans l'infini, sont de simples étincelles.

Noël a dit : espérez toujours, sans fin, au milieu de la mort même.

×××

Ceux qui, désemparés, privés misérablement du secours des morales abolies, rêvent à la morale retrouvée une base positive, telle que pourrait l'accepter l'esprit de négation et de farouche indépendance, ne voient-ils pas bien que l'homme, comme l'abeille, au moins comme elle, est, voilà un fait d'observation positive, un être sociable. Rien contre cela ne peut prévaloir. Et donc, sur la réalité indestructible de cette constatation expérimentale, bâtissez votre forteresse. Doit mourir tout ce qui se lève contre cet instinct de sociabilité qui est la force et la gloire de l'homme. Et, pour aimer tous les autres, c'est-à-dire pour cimenter les cellules de la ruche humaine, que faut-il savoir d'abord ? Il faut savoir la Famille. C'est ce que Noël nous apprit quand, tout petit, nous écoutâmes conter la légende, au coin du feu, devant la bûche symbolique ; nous apprîmes ainsi le Foyer et très bien nous comprenions, en battant des mains de plaisir, que d'humbles frères y furent admis par l'adorable enfant de la crèche. Qui donc, ceux-là ? Eh, le bœuf et l'âne, représentants du peuple entier des autres animaux… je ne vois pas le chien ? mais sûrement il y était ; inutile à nommer parce que nul ne doute qu'il y fût…



×××

Tous, nous en écrirons toujours, des Noëls et des articles sur la Noël et des récits et des contes pour rendre attendrie, douce et bonne, l'âme des petits enfants… pour leur apprendre qu'il y a une pièce de monnaie plus belle que les milliards que les peuples s'extorquent par l'épée sanglante, par la guerre odieuse, plus belle que les fortunes pour lesquelles les hommes se parjurent et se persécutent, et que cette humble petite pièce c'est le denier qu'une veuve donna un jour, n'ayant rien d'autre ou presque rien ; c'est le sou, la part des pauvres que donne au soir de Noël le petit enfant qui brise sa tirelire, à la table de famille, au dessert, sur la nappe blanche, parmi les cadeaux joyeux, jouets et bonbons, sous la lampe étoilée, devant la

bûche en flamme qui nous réjouit d'un bruit mystérieux d'étincelles, au grand contentement des étoiles, étincelles de l'infini qui, dans les grands ciels noirs de l'hiver, regardent la terre et lui demandent quelque chose… quoi ? de savoir aimer le père, la mère, la famille et les frères et tous les hommes, — aussi les frères humbles, les animaux.

Ah ! misérable impuissance des mots ! S'il transmettait au cœur, ce mot « amour », la joie que fait éprouver la chose à qui la possède, tous nous allumerions, en criant « Noël ! », le grand foyer d'allégresse, de paix, d'humaine, d'universelle sympathie… Noël.

×××

J'étais hier sur le sommet froid d'une haute colline, au milieu du massif des Maures, dans mon pays de Provence et dans le Var. De ce sommet je voyais tout le massif, un groupe de vingt lieues de hautes collines, boisées de pins, de chênes-lièges et de châtaigniers. Ce sommet s'appelle : Notre-Dame des Maures.



Par-delà les montagnes, au sud, la mer, toute papillonnante au soleil d'hiver. Au nord, à nos pieds, la plaine, au fond de la vaste vallée féconde qui court de Toulon à Fréjus. Et, au bout de la plaine, en face, les villages, Pignans, Gonfaron, que relie la voie ferrée PLM.

Un bûcheron dit : « Les villages semblent près d'ici… Vous croiriez qu'en lançant une pierre elle tomberait sur les toits de Gonfaron. Il y a pas moins trois bonnes heures à marcher. »

Et il bavarde et voici ce qu'il me conte.

×××

Un homme, chassé par son père de ce village, qui d'ici semble si proche, est allé habiter au milieu des Maures, un autre village. Huit ou dix mois s'écoulèrent. Vint la Noël. Cet homme se dit : je ne pense pas passer la Noël tout seul et sans aller m'asseoir à la table de famille. Ma mère serait malheureuse et moi aussi. Et, en un tel jour, qui est la fête des familles, mon père me pardonnera. Il partit la veille et, comme il était pauvre, il partit à pied dans la montagne.

Il fallut qu'il passât par Notre-Dame des Maures. Et quand il arriva sur ce sommet, la neige déjà depuis une heure tombait. L'homme se hâtait. Il connaissait les sentiers… Pourtant, il s'égara. La neige était épaisse. Il tomba dans un précipice et, blessé, il ne put se relever. Il appela : personne ne l'entendit. Il n'y a plus même, à Notre-Dame des Maures, où est bâtie une chapelle, cet ermite qui longtemps y vécut — chose bizarre — en costume arabe.

Muette et vide, la chapelle de Notre-Dame l'entendait, l'homme égaré, tombé et blessé, et elle ne répondit pas. Il perdait son sang, il avait froid. Il finit par ne plus appeler. Il regardait les étoiles avec désespoir. Elles ne pouvaient l'aider. Et, quand vint minuit, l'église du village de tout en bas fit sonner vers lui toutes ses cloches plaintives.



On le trouva mort, le lendemain.

×××

Et tandis que parlait le bûcheron, je songeais à l'âme humaine qui se meurt d'aimer, d'appeler l'amour, de désirer le paradis des tendresses humaines, le foyer social qui est l'idéal positif et réalisable, le seul bonheur possible parmi les douleurs de la vie… Elle a eu tout cela, l'âme humaine et elle y veut retourner. Elle connaît les sentiers… mais elle s'égare pourtant et tombe… et vers elle monte l'appel inutile des cloches…

D'ici je vois le toit de ma maison. Il semble que d'un jet de pierre je l'atteindrais… il y a pourtant trois bonnes heures. Et l'âme reprend sa route. Pourquoi n'arrive-t-elle pas ? quand donc arrivera-t-elle ?

Noël ! souviens-toi d'aimer.

Avec ce conte pour adultes, l'irruption à la nuit tombée dans la vie ralentie d'une maison isolée d'un personnage inquiétant à figure de sorcière crée d'abord un malaise bien compréhensible… Mais il cède rapidement la place à la Pitié, à l'amour et la compassion pour l'humanité malheureuse.

# UN FEU DE NOËL [1]

## CONTE

Par un triste jour d'hiver, chez mon ami Z., nous étions, lui et moi, assis au coin d'un feu clair, dans son grand atelier. Nous gardions le silence depuis un long moment quand tout à coup, immobile, les yeux fixés sur la flamme du foyer, il me conta ce qui suit ; mais à la vérité on eût dit que, visionnaire, il ne parlait qu'à lui-même.



À la campagne. L'hiver. Il a plu tout le jour. La nuit s'est faite plus tôt qu'à l'ordinaire. Une bise glacée souffle, gémissante. Dans mon vaste atelier, je lis, je travaille seul.

Mariette, la petite servante, entre discrètement… Elle vient ainsi fermer chaque soir les doubles volets. C'est une jeune personne délicate qui lit les livres, brode à merveille, ne croit pas en Dieu et n'aime ni les socialistes ni les vagabonds. Elle est même persuadée que le titre de paysan est une injure. C'est une excellente fille. Elle est attachée à la maison et à ses maîtres, chez qui elle est née.

Tout « notre monde » aujourd'hui est allé à la ville et n'en reviendra que dans une heure. On apportera « des choses ».

---

[1] Archives municipales de Toulon, carton 1 S 34, dossier « Manuscrits VI », n° 306, mise au net non autographe pour l'imprimeur, 8 feuillets, datée à la fin novembre 1912. — Archives municipales de Toulon, carton 1 S 35, dossier « Manuscrits X », n° 348, manuscrit non autographe, six feuillets, incomplet. — Archives municipales de Toulon, carton 1 S 38, n° 397, ébauche autographe, six feuillets, incomplète.

C'est ce soir le repas traditionnel de Noël. La table sera très blanche, très brillante de cristaux et d'argenterie, ornée de feuillages. Les fermiers s'y assoiront à côté des maîtres ; il y aura grande liesse.

La petite servante s'est retirée comme elle était venue, sur la pointe des pieds.

On est bien ici, à présent. Entre moi et le terrible ciel nocturne, qui abaisse là-bas sur la mer des nuées lourdes, les frêles volets se sont interposés, infranchissables du dedans à mes regards, du dehors au vent qui semble charrier des ténèbres. Ici, clarté et chaleur… Oui, on est bien chez soi.

Tout à coup, dans la maison, des pas précipités, un fracas de meubles qu'on heurte. Ma porte se rouvre avec violence et Mariette reparaît, éclairée par le resplendissement de mon feu, toute blanche sur le noir qui est derrière elle et où, en courant, elle s'est cognée à tous les obstacles.



« Monsieur, monsieur !… en bas !… venez vite !…

— Quoi ? qu'y a-t-il ? »

Elle tremble et, haletante, balbutie :

« Le feu !… on met le feu à la maison !

— Où cela ?

— Dehors !

— Qui ?

— Une vieille, une sorcière ! »

Qu'est-ce que cela veut dire ? le feu ? une sorcière ?… Où sont donc les chiens ? Ils n'ont rien dit ?… Pourquoi n'ont-ils rien dit ? Je suis pris d'un trouble étrange. C'est une de ces angoisses comme en donnent les cauchemars. Lampe en main, je cours. Nous descendons précipitamment.

« Où est-elle, la vieille ?

— Derrière la maison, sous les fenêtres de la cuisine. »

Au bas de l'escalier, j'ai posé ma lampe. Je sors. Derrière la maison il y a de hautes piles de bois pour l'usage domestique. La vieille y a pris des sarments, des souches et elle est là, assise à croupetons, devant un feu de joie qui rayonne, énorme, comme féroce et dont les hautes flambées d'un côté menacent le bûcher, de l'autre lèchent les murs, sous les volets qui déjà s'écaillent en crépitant. La vieille, tranquille, se chauffe.

Sottement je dis : « Que faites-vous là ? »

Pas de réponse, aucun mouvement…

Il me faut une explication ! Elle se présente à moi, comme en un rêve de malade, inquiétante, avec la force de l'évidence : la vieille est venue pour nous distraire au moyen de ce commencement d'incendie ; on a su que je serais seul ou à peu près à cette heure sombre, dans la maison isolée. Et « ils » sont là. Qui ? les complices. Pendant que nous éteindrons les flammes, « ils » pénètreront dans la maison… Par où ? quel est leur plan ? combien sont-ils ?



Effaré et brutal, j'ai crié : « Qui êtes-vous ? que voulez-vous ? » En même temps, je m'efforce d'éteindre du pied et je disperse les bûches flambantes ; j'écrase des tisons et des étincelles.

Alors, l'étrange créature en haillons, sans se relever, tourne un peu la tête vers moi. Elle me regarde d'un œil morne, passivement douloureux. C'est une larve de tombe. Sa vieille figure est éclairée en rouge violent par les lueurs de plusieurs petits foyers qui se rallument autour d'elle, éparpillés.

Je crie encore : « Pourquoi êtes-vous là ? »

La vieille se tait, énigmatique. À coup sûr elle feint de ne pas comprendre. Elle rassemble quelques tisons et, s'inclinant, souffle dessus.

« Allez-vous-en ! »

Je l'ai prise par un bras, je l'ai redressée avec dureté et je la pousse devant moi.

« Au large, coquine ! »

Mariette me regarde et approuve, avec épouvante.

« Allez-vous-en ! »

Je serre un bras maigre, dans ma main que je sens très forte contre tant de faiblesse… Pourtant, je frissonne un peu. Du fond de l'ombre dans laquelle je vais rejeter le spectre, qui sait si un fusil braqué ne me guette pas ? Cette vision me rend dur, terrible : « Au large, donc ! »

Je crie toujours plus fort afin qu' « ils » m'entendent, ceux qui sont embusqués, là, dans l'ombre. Il faut qu'ils sachent que je n'ai pas peur… J'ai peur, cependant, car tout cela est bien étrange et parce que la femme, comme si elle attendait l'intervention des témoins invisibles que j'ai pressentis, me résiste tout à coup… C'est bien cela ; quelque voleuse !… Dès que nous arriverons sur le chemin public, au bout de l'allée, je la lâcherai. Encore trente pas et nous y serons… Quand je regarde derrière moi si personne ne me suit, j'entrevois, tremblante comme une petite étoile, à travers l'épaisseur d'un cyprès, la lueur du feu que Mariette, là-bas, surveille avec terreur.



La sorcière paraît se dire enfin que toute résistance est inutile. Elle se met à marcher tout à coup d'un si bon pas qu'elle m'entraîne à présent plutôt que je ne la pousse, mais comme je la tiens toujours par le bras, voici qu'une chose singulière se passe en moi. J'ai l'impression que mon âme, l'âme plus compréhensive que l'intelligence, s'est réfugiée dans ma main et que ma main « comprend avant moi » toute cette détresse qu'elle touche !

L'indienne trouée de la manche n'est pas plus molle que la chair sans consistance qui semble, sous la pression de mes doigts, fondre jusqu'à l'os, un pauvre petit os grêle comme d'un squelette d'enfant… La vieille se tait mais la chair flasque du pauvre petit bras raconte à mes doigts tant de lamentables choses qu'ils ont desserré leur étreinte.

« Je suis une chair bien lasse, bien vieille, bien mourante ! »

Elle voulait sentir un peu de chaleur, par ce vilain soir de Noël, la pauvre vieille. Elle rôdait au hasard à travers la campagne ; et si, en allumant ce feu, elle a mal choisi l'endroit, si elle incendiait la maison, c'était pure faiblesse d'esprit. Elle n'a eu qu'un désir : voir briller une flamme, se sentir au chaud un petit moment.

Ma main me répète tout cela ; le petit bras qui parle à ma main pitoyable ne la trompe point, je le sens ! Et, bien avant de l'avoir voulu, je ne presse plus ce bras qu'avec douceur et non plus pour repousser de moi la triste créature mais pour la soutenir. Je voudrais lui être bon. Sa misère est entrée en moi. Par le chemin de mes doigts elle a pénétré jusqu'à mon cœur. Ému, je m'interroge. On ne ravale pas la pitié humaine en lui attribuant pour cause unique l'égoïsme, « la peur en nous que la souffrance d'autrui puisse devenir nôtre ». Analysée et expliquée ainsi, la pitié garde sa grandeur mystérieuse. Elle reste ce qu'elle est : le sentiment le plus profond de tous, l'intuition rapide, en éclair, de l'unité des origines : « toi, c'est moi encore ».



Alors ce que j'éprouve, ne serait-ce pas l'amour au sens divin ? En vérité, je le crois.

Et parce que je tiens cette pauvre femme par le bras, voici que j'ai cessé d'être seulement moi-même. Je n'éprouve plus mes seules sensations mais celles surtout de cet être frileux, faible, misérable. Je ne pense plus aux voleurs que je croyais embusqués tout à l'heure pour ma perte dans la profondeur des massifs. Tout autre est mon souci : « J'ai froid ; on me chasse loin du feu qui brillait si bien ! » Et je m'aperçois que je suis en train de ramener tout doucement la vieille femme vers ma maison…

« Allons, je vous crois » dis-je à cette femme qui n'a pas encore dit un seul mot… « Je vous crois, venez vite ! »

Nous sommes revenus tout près de la maison. Mariette qui est toujours là, veillant au feu dispersé mais brillant encore, pour l'empêcher de devenir malfaisant, me devine et ronchonne : « La pitié ! la pitié !... avec sa pitié, Monsieur se fera assassiner ! »

À ce mot, qu'elle a compris j'imagine, la vieille, d'une brusque secousse, se dégage de moi. J'ai eu peur, rien qu'en le retenant, de briser le bras mince. Elle se sauve. Peut-être a-t-elle cru que je voulais l'emprisonner. Et, comme elle se retourne pour me montrer le poing, sa figure, éclairée par les dernières lueurs de son feu d'incendiaire m'apparaît horrible de rage haineuse. Elle injurie, elle menace.

Sans le savoir, elle été moi une seconde. Elle est redevenue une autre. Le malentendu est irréparable... Qu'elle aille au diable !



La voix du conteur se tut. Nos esprits se mirent à flotter dans l'infini du rêve. Le silence est retombé entre nous. Une vision passe, oh ! combien lointaine ! Un bœuf, un âne, apitoyés, réchauffent, sur la paille d'une étable, l'enfant divin né d'une femme.

La Garde. Var. Nov. 1912.

La fête de Noël commémore la naissance d'un enfant : elle est ainsi la fête de l'Enfance et de l'Espérance puisque les petits d'aujourd'hui seront les adultes de demain.

Jean Aicard évoque les traditions de Noël dans le Var et à Toulon et notamment les crèches mécaniques des sieurs Reibaud et Pomet, avec leurs anachronismes, leurs facéties, voire leurs grivoiseries et trivialités pigmentant de façon bien inattendue le spectacle de la Nativité !



# LA NOËL EN PROVENCE [1]

La Noël ! Il est peu d'hommes à qui ce mot ne rappelle de douces émotions, de chers souvenirs d'enfance !

Un jour, l'enfant dont Sparte, Athènes et Rome refusaient d'entendre les cris, émut de pitié les entrailles du monde. Un enfant était né dont on devait faire un Dieu. Le monde apprit ce jour-là que l'Enfant, c'est l'Espérance infinie et la Noël est devenue la fête de l'enfance.

À l'heure où Jésus recevait de beaux présents, nous voulons que nos enfants en reçoivent aussi. Leur nom à tous, c'est : Avenir, et, qui sait ? peut-être : Rachat !

Que de beautés possibles par eux, qui seront artisans des destinées de demain !...

La Noël !... En ce jour de cadeaux et de joies, plus d'une fois, sans y songer, nous nous agenouillons près des petits pour mettre notre bouche au niveau de leur front ! Mères, pères, grands-pères et mères-grands, tous s'inclinent ainsi vers l'Enfant. Le monde, en vérité, est encore en adoration devant l'espérance éternelle.

Tandis que l'homme semble tout espérer de l'enfant, lui n'attend rien que du Ciel. Son sabot mis sous la cheminée, qui l'emplira de jouets et de dragées ? Un ange. Certes ! puisque c'est sa mère. Et quels cris de joie quand il verra l'arbre de Noël lui

[1] Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 68, paquet « Articles de journaux », coupures de presse prises d'un périodique non mentionné.

tendre ses rameaux verts chargés de présents ! Avec quel bonheur il cueillera ces fruits merveilleux, son espoir réalisé, sur la branche verte qui, pour l'homme, n'est qu'une promesse, — trompeuse souvent — celle des récoltes ; car Noël n'est pas seulement la fête de Celui qui apporte à l'esprit un « pain » nouveau, c'est la fête encore du blé naissant, gage de la vie matérielle, *Noël nouvel*, c'est l'universel Renouveau.

Chez nous, en Provence, on accorde directement une pensée aux éléments nourriciers ; on songe au blé, au vin, au feu. Dans toute maison on a, dès la Sainte-Barbe, jeté sur une assiette blanche une poignée de blé qui, humecté d'eau, germe et lève, herbe fine et drue. Pour la Noël, partout cette verdure égaie les intérieurs bien chauffés. Partout la grosse bûche, tronc de chêne, d'amandier ou d'olivier, « carignè » ou « cachofuè », choisie durant l'année entre les plus belles, va s'allumer et flamber.



Beaucoup de vieilles familles existent encore, qui n'oublient aucune des traditions de Noël. Les bourgs, les hameaux, les campagnes de Provence célèbrent la Noël avec fidélité, selon les coutumes anciennes. Des points du pays les plus éloignés, les fils accourent vers les mères, les frères vers les frères, les parents vers les parents ; il faut que la famille entière soit réunie ; c'est le jour des réconciliations. Et comme ce soir-là on regrette les absents ! comme on parle d'eux ! J'ai connu tel paysan qui, le bâton en main, se mettait en route et marchait trois jours pour aller manger la dinde de Noël à la table de sa vieille mère. Quelles tristesses pour les isolés !

C'est bien à l'avance que nos ménagères de Provence songent aux deux repas de la fête, et surtout à *la dinde !* Dans les campagnes, elles élèvent avec les soins les plus attentifs cette dinde grasse sans laquelle il leur semble impossible de fêter Noël d'une façon convenable et agréable à Dieu. Dans les villes, l'artisane économise sou à sou, péniblement, le prix de la dinde nécessaire. « La dinde ! » il faut être bien misérable pour ne la pas manger ! — C'est le soir même de Noël qu'elle apparaîtra sur toutes les tables.

La veille a eu lieu un premier festin, dit « gros souper », quoique maigre ; il a lieu le soir du jeûne obligatoire, selon l'Église ; mais la Provence est une païenne et le « gros souper » est à vrai dire monstrueux. La richesse de ce repas est surtout dans les desserts, — piles d'oranges, — figues et raisin séchés, — amandes, noix et nougats, — le tout couronné de brins de « baguier », lisez « laurier ».

Or, pénétrons, le soir du « gros souper », chez une vieille famille provençale. La table est dressée, blanche, illuminée, fleurie. La bûche vient d'être allumée cérémonieusement. Alors, l'homme le plus vieux de la maisonnée s'avance vers l'âtre ; il donne la main à l'enfant le plus petit ou, si c'est un enfantelet, il le tient dans ses bras et, s'adressant à la flamme mystérieuse, au feu âme du monde, espoir de vie et consolation des hivers, il le bénit disant : « Sois béni toi, le feu ! Nous te prions de rester bienfaisant, de ne jamais devenir l'incendie qui détruit. Réchauffe tous ceux qui ont froid ; n'abandonne pas les pauvres, les vieillards, les petits enfants, et sois béni ! »



C'est parfois l'enfant qui prononce la bénédiction soufflée mot à mot.

Le vieux fait ensuite une libation ; il arrose d'un peu de « vin cuit » la bûche grésillante et enfin l'on s'attable.

Non, il n'y a pas de fête plus gaie, plus intime, sans égoïsme, car c'est l'allégresse du monde entier que veulent fêter ces familles étroitement rassemblées.

Selon un usage fort ancien à Toulon, le soir de Noël, chaque ouvrier de l'arsenal, afin qu'il puisse se réjouir devant un large feu, a le droit de prendre aux chantiers de l'État autant de bois qu'il en peut porter. On imagine qu'ils veulent tous avoir le plus

possible de ce bon bois qui égayera la famille. La plupart se chargent donc au-delà de leurs forces.

L'important est de sortir de l'arsenal avant d'avoir plié sous le faix. Une fois dehors, on s'arrangera mais, jusque-là, que d'efforts ! et, dès le seuil, ils tombent haletants sur leur faisceau disjoint. C'est une chose touchante que de voir ces hommes payer d'une si rude fatigue les plaisirs intimes de la soirée. Si l'on voit quelqu'un cheminer allègrement sous un fagot léger, il y a tout à parier que c'est un vieux célibataire et qu'il n'a plus de mère.

Les femmes, les enfants attendent les autres et prendront leur part du fardeau. La ville en est, une heure durant, tout en rumeur. Puis les rues deviennent désertes… À présent, pas un habitant qui ne soit attablé. Et, tout en dînant, il est peu d'enfants, à cette heure, qui ne se détournent vingt fois sur leur chaise pour admirer la « crèche » qu'ils se sont construite sur quelque étagère.



Les crèches d'enfants ne sont pas les seules qu'on puisse voir en Provence. Dans les vieux quartiers de nos villes s'ouvrent des crèches en renom, théâtres fréquentés des grandes personnes, où les acteurs sont des marionnettes et où se représente le Mystère de la Nativité.

Là, la Vierge Marie, saint Joseph, les anges et les rois parlent toujours français… comme ils peuvent ! le commun des personnages parle patois.

Oyez la scène suivante :

Saint Joseph entre en scène suivi de Marie lorsque vient à passer un grenadier de l'Empire décoré !

« Brave militaire lui dit saint Joseph, pourriez-vous nous dire *dans quel endroit que nous trouverons un zîte ?* (un gîte). »

Le soldat désigne au saint, — qu'il appelle « mon brave homme » en lui tapant sur le ventre d'un coup sec de marionnette, une auberge où l'on boit très bien, dit-il, et vraiment pour fort peu d'argent, car il est parti sans payer ! Là-dessus, saint Joseph heurte à la porte de l'hôtellerie et si rudement que la vaisselle de l'aubergiste se brise à grand fracas dans l'intérieur !

Ces théâtres ont leurs traditions auxquelles, de père en fils, se soumettent les impresarios. Depuis ma première enfance, j'ai entendu toujours les mêmes intonations se reproduire aux mêmes passages d'un rôle et nos pères les ont certainement connues toutes semblables. Chères crèches de Provence ! avec quel plaisir je les revois ! Au-dessus de la porte d'entrée vacille une lanterne sur la vitre de laquelle se lisent par transparence ces mots, noirs sur fond blanc : « CRÈCHE POMET » ou « CRÈCHE RAIMBAUD » [2], et c'est dans la vieille ruelle et sur la petite place où la fontaine coule *toute seule*, dialoguant avec le vent de décembre.



Pourtant, je ne sais, mais à ces crèches publiques il me semble que je préfère la crèche plus humble que nous dressions, enfants, dans un coin de la salle à manger. Un morceau de vitre cassée y jouait l'eau ; un peu de mousse imitait le blé ; un fragment de rocaille marine y figurait les monts et, au fond, dans une grotte, le petit Jésus tendait les bras, tandis qu'au-dessus, ailes ouvertes, soufflant dans sa trompette, se balançait l'ange Gabriel au bout d'une ficelle. Et comme les rois mages étaient somptueux, en manteau rouge et bleu semé d'étoiles d'or ! Le roi nègre (*le mourou*), des trois était le plus réjouissant et coûtait le plus cher chez le marchand.

La fabrication de ces « santons » d'argile coloriée est une des modestes industries de Provence. De vieux paysans artistes passent leurs soirées, tout l'an, à les composer.

---

[2] Voir mon article « Les crèches mécaniques », *Aicardiana*, 2e série, n° 32, 31 décembre 2020, pages 250-263.

« — Achetez-moi ce joueur de tambourin, me disait encore, à la Noël passée, un bon marchand de ma connaissance ; moi seul j'en ai le modèle ; il m'a coûté bien de la peine ! Mais, aussi, les autres n'ont pas le pareil ! »

Des enfants, émerveillés, regardaient l'étalage en plein vent. — « Moi, disait l'un, je voudrais la femme qui porte des pastèques ! — Moi, ce meunier qui frappe sur son âne ! » — Jésus avait bien quelque succès mais toutes les admirations étaient pour Melchior, le roi nègre ! L'enfant n'a pas changé.

Ils enviaient beaucoup aussi les belles plaques de mousse verte empilées à côté des santons. Songez donc ! autrefois nous n'achetions pas la mousse ; (aujourd'hui tout se vend !) nous allions la chercher nous-mêmes, là-bas, dans les chemins près de la mer, la détacher du flanc des murs tournés au nord, la belle mousse humide, douce, étoilée, et lorsque nous l'avions posée dans notre crèche et que nos santons marchaient dessus, nous retrouvions, à la voir, la sensation que donnent les vastes plaines où lève le blé abondant ; et nous croyions revoir les bois, la mer, les horizons sans fin entrevus dans la journée. Oui, tel était notre rêve à tous, car les enfants, à cause de leur petitesse même, voient partout l'immensité qu'ils redoutent.



Et c'est pourquoi Noël leur est cher. Ils aiment le spectacle de la crèche où bergers et rois, tout un monde, (jusqu'aux animaux), s'émeut autour d'un petit enfant, accourt l'amuser avec des présents, l'aimer, le protéger. La lumière, la gaieté du repas dans la maison bien close au vent d'hiver, la fête en un mot les rassurent.

Et puis, *on est beaucoup ensemble !* Et tout est gai ; personne ne souffre ; personne n'a faim, pas même les pauvres, puisque la part du pauvre est mise de côté !...

Telles sont les rêveries des enfants, — telles sont pour eux les joies de Noël... Comment en imaginer de plus grandes !

# POÈMES INÉDITS
## DE
# JEAN AICARD


Histoire
- Antiquité
  - Le champ des cailloux 135
  - Les classiques 141
- Médiéval
  - Alain Chartier 143
  - Les Vikings 145
  - Les visions sur la colline (Solliès-Ville) 149

Les Animaux
- Les lions 159
- L'aragne 161
- Petite couleuvre bleue 163

La Nature
- Il y a des fleurs dans les prés 167
- La chanson des arbres 169
- La grappe verte 173

Quelques personnages
- Christ 177
- L'incroyant fidèle 179
- La branche de lilas (à Lamartine) 181
- Don Juan (deux poèmes) 185

À Vaucluse (Laure et Pétrarque) 195
Le poète (deux poèmes) 197
Portrait (à Jacqueline) 205
Saint Nicolas 207

Divers
Éternel espoir 209
Les compagnons 213
Damnés 217
Pensée de reine 217
J'ai fait un rêve 219
L'alcool 223
Prière dans le soir 225



Jean Aicard fut principalement un poète et son œuvre en vers est très important : grands poèmes, recueils, poésies fugitives disséminées dans la presse ou envoyées à des amis…

*Aicardiana* a déjà publié les principaux recueils : *Le Sang du sacrifice* (n° 12), *Les Jeunes Croyances* (n° 21), *Les Rébellions et les Apaisements* (n° 22-23), *Le Témoin* (n° 26), *Jésus* (n° 29), *Poèmes de Provence* (n° 41), *Le Livre d'heures de l'amour* (n° 45), *L'Éternel Cantique* (n° 44) ; ainsi que du théâtre en vers : *Le Pèlerin* (n° 10), théâtre de guerre (n° 24), théâtre de jeunesse (n° 28), *Gaspard de Besse* (n° 30), *La Légende du cœur* (n° 35), *Othello* (n° 42).

Et j'ai retrouvé, dans les archives et papiers de notre écrivain une grande quantité de poèmes à divers états d'achèvement.

J'ai sélectionné ceux qui étaient publiables et les ai répartis en quelques catégories.

Les commentaires précédant chaque poème et les notes données ci-après en bas de page ont été ajoutés pour cette édition.

Dominique Amann

Jean Aicard fut passionné par l'Histoire… mais une histoire souvent recomposée pour mieux entrer dans le récit poétique et faire valoir les idées que notre écrivain voulait illustrer ou défendre.

×

Ce poème explore les origines de la célèbre phobie gauloise — *que le ciel nous tombe sur la tête !* — qui présente un intérêt exceptionnel en ce qu'elle réunit un mythe appartenant à la plus pure tradition hellénique et des éléments puisés dans la culture celtique la plus primitive.

Quoique paraphrasant une légende grecque [*], Jean Aicard parle ici latin : Hercule et non Héraklès (Ἡρακλῆς), Jupiter et non Zeus (Ζεύς), *Rhodanus*, *urus*, *gramen*… Il donne une version personnelle de la légende d'Héraklès exposée primitivement par Eschyle au Ve siècle avant notre ère et dont il reste encore aujourd'hui les champs de cailloux *(campi lapidei)* de la plaine de La Crau (Bouches-du-Rhône).

[*] Pour un exposé complet de cette légende depuis ses origines, voir Amann (Dominique), *Que le ciel nous tombe sur la tête !*, Toulon, La Maurinière éditions numériques, mai 2022, 57 pages (site Internet https://www.la-mauriniere.com).



## LE CHAMP DES CAILLOUX [1]

Le colosse aux grands bras, aux muscles redoutables,
Fondateur de cités et nettoyeur d'étables,
Écraseur d'imposture et de rébellions,
Qui, domptant les fléaux, assommant les lions,
Entrait dans les bourbiers d'où la peste, les fièvres,
Les miasmes, fuyaient au souffle de ses lèvres ;
Le géant qui broyait une hydre dans ses mains,
Celui dont chaque pas créait un grand chemin,
Et dont les yeux lançaient des traits, comme l'aurore,
Hercule enfin, assis près de la mer sonore,
En Épire et lassé par ses douze travaux,
Rêvait, dieu renaissant, à des exploits nouveaux.

Massue au poing, la peau de Némée aux épaules,
Tout à coup il se mit en marche vers les Gaules ;
Il suivit vers le nord les contours de la mer,
Puis il franchit, par bonds aussi prompts que l'éclair,
L'Adriatique, puis l'Apennin, l'Italie,
Puis l'Alpe ; et, bien avant qu'existât Massalie,
Il arriva dans la Gaule, juste à l'endroit
Où le Rhône, arrêtant la Durance, la boit.

[1] Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 36, dossier « Manuscrits XIV », belle mise au net autographe, 5 feuillets. — Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 34, dossier « Manuscrits IV », n° 285, ébauche autographe, 7 feuillets.

Là, le dieu, promenant ses regards à la ronde :
« J'ait fort à faire ici pour le salut du monde !
Près de sa fin le Rhône est pestilentiel :
Mettons dans ces halliers trop noirs un peu de ciel ;
Noyons-en dans la mer la fange et les couleuvres,
Et cette œuvre sera louée entre mes œuvres,
Car ce pays est fait pour la paix et l'amour
Et je veux que ma race, heureuse, y règne un jour. »

Il dit et, comme un paysan arrache une herbe,
Il prend à pleines mains un chêne au front superbe,
Attire à lui le tronc qui défiait le vent
Et dont l'énorme pied apparaît, soulevant
La terre entremêlée à des rocs qu'elle emporte ;
Et la forêt gémit, se sentant la moins forte,
Quand le dieu lance, comme une touffe de blé,
Le grand chêne gisant sur le col craquelé.

Mais alors, pressentant de bien autres ravages,
Tout ce pays, des monts alpins jusqu'aux rivages
Où le vieux *Rhodanus*[2] expirant fait effort
Pour créer de la vie en retardant sa mort
Et, contre la mer même accumulant des sables,
Élève une île et des dunes infranchissables,
Tout ce pays tressaille, appelle et deux géants,
L'un du sol entrouvert, l'autre des flots béants,
Surgissent pour répondre au héros qui les trouble.
Deux colosses ayant chacun une âme double :
Terre et mer ; et tous deux, Albion et Ligur,
Tels des béliers qu'on dresse à la hauteur d'un mur,

[2] *Rhodanus* : le Rhône.



S'apprêtent à charger le dieu, sûr de sa force,
Qui leur crie, en frappant de ses deux poings son torse :
« Je peux faire, en mes bras fermés, craquer vos os…
Que voulez-vous, esprits de la terre et des eaux ? »

Ils répondent : « Va-t'en ! laisse-nous ces rivages.
Nous voulons que, dans nos forêts toujours sauvages,
L'*urus*[3], l'ours, le lion restent notre bétail.
Nos caps roux, dont les flots caressent le poitrail,
Tant qu'ils hérisseront des rocs sous leurs crinières,
Garderont à nos fils leurs libertés premières.
Va-t'en, vil demi-dieu d'un peuple policé !
Va dire à tes enfants que nous t'avons chassé ! »

« C'est bien. Seul contre tous, j'accepte la bataille. »

Les deux géants étaient d'une taille à sa taille ;
Tous deux en même temps lui saisissent un bras
En s'écriant : « Vil étranger, tu périras ! »

Mais Hercule a serré ses coudes sur ses hanches ;
Puis ses bras détendus, noueux comme des branches,
S'abattent sur leurs fronts qu'inonde un sang vermeil…
Et le dieu, sur le sol crispant son vaste orteil,
Lance trois fois contre eux son poing, en catapulte.
Ils reculent, le souffle et le sang en tumulte,
Puis reviennent sur lui, qui cherche du regard
Sa massue oubliée et posée au hasard,
Quand, ses yeux rencontrant le chêne, énorme masse
De racines et de branchages, il le ramasse…

[3] *Urus* : aurochs.

Il le lève à deux mains, mais l'arbre frémissant
Se fait lourd au héros tout à coup moins puissant
Et, piège inattendu, surcharge ses épaules…
« L'esprit noir des forêts défend le seuil des Gaules,
Crie Hercule, mais je précède l'Art sacré,
Je civilise et je dois vaincre : je vaincrai ! »

Ainsi parle, ployé par l'arbre gigantesque,
Le héros qui chancelle et qui trébuche presque,
N'ayant plus de soutien qu'un courage têtu,
Tandis que, triomphants sans avoir combattu,
Les deux géants ont ri, le trouvant ridicule.

Mais Jupiter alors vint secourir Hercule :
Dans un char formidable aux brancards de métal,
Il accourut, des fonds du ciel oriental,
Et son char apportait un orage en furie
Qui creva sur les deux géants de Ligurie ;
Et d'énormes cailloux, pesants, nombreux, pressés,
Tombaient du ciel, bientôt ramassés et lancés
Par Hercule, couvert de branches tutélaires…
En vain les deux géants unirent leurs colères ;
Hercule lapida, joyeusement vainqueur,
Aidé du ciel, les deux titans frappés au cœur.

Or, dans la vaste Crau sans arbre ni broussaille,
Tous ces cailloux témoins de l'étrange bataille
Jonchent encore le sol nu, dévasté, désert.
Entre eux germe avec peine un maigre *gramen*[4] vert ;
Des troupeaux, çà et là, broutent cette herbe rare ;

[4] *Gramen* : chiendent.



Le voyageur surpris trouve ce lieu bizarre,
Et le Mistral y clame, avec sa grande voix,
Que le ciel, en tombant, vainquit seul les Gaulois.

Ce sonnet tout inspiré de culture grecque proclame l'Idéal qui est ici la Beauté pure, l'Harmonie suprême.

Il cite quelques personnages réels ou mythologiques :

— Apelle ( Ἀπελλῆς), célèbre peintre grec du IVe siècle av. J.-C.

— Praxitèle (Πραξιτέλης) (395-326), un des plus célèbres sculpteurs grecs du IVe siècle av. J.-C.

— la déesse de la Victoire (Νίκη). La *Victoire de Samothrace*, exposée au musée du Louvre depuis 1884, datant du début du IIe siècle av. J.-C., est un chef-d'œuvre de la sculpture hellénistique composé d'une statue de la déesse Nikê posée sur une base en forme de proue de navire. Découvert en 1863 par l'archéologue français Charles Champoiseau (1830-1909) sur l'île de Samothrace, ce monument votif pourrait commémorer la victoire des Rhodiens aux batailles navales de Sidè et de Myonnésos en 190 av. J.-C. livrées contre le roi séleucide Antiochos III le Grand (242-147).

— Astarté (Ἀστάρτη) est une divinité mésopotamienne connue dans tout le Proche-Orient, déesse de la fécondité et de la guerre.



## LES CLASSIQUES [1]

Le fuyant Idéal, force, eurythmie et grâce,
Pour qui brûle en nos cœurs un patient amour,
Apelle et Praxitèle, aïeux de notre race,
En poursuivaient partout l'immobile contour.

La Beauté qui, sous les frissons du flot natal,
Nous fuit mais, par éclairs, laisse entrevoir sa trace,
Jadis a fait flotter, dans la splendeur du jour,
La robe de Victoire aux vents de Samothrace.

Parmi tous les envols du voile qu'Astarté,
Chaste, dispute encore à la brise marine,
Un seul, dans un instant, dit toute sa beauté.

Dans ce qui flotte il faut que l'artiste devine
La courbe d'idéal ferme, unique, divine,
Qu'il doit fixer, mourant, pour l'immortalité.

[1] Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 37, dossier « Manuscrits XX », manuscrit autographe, un feuillet.

Alain Chartier *(Alanus Auriga)* (*ca*1387-*ca*1430), poète, diplomate et écrivain jouit d'une grande renommée aux XV^e^ et XVI^e^ siècles. Il écrivait en latin et en moyen français.

La légende veut que Marguerite d'Écosse (1424-1445), devenue dauphine de France par son mariage avec le futur Louis XI, trouvant Alain Chartier endormi sur un siège, lui donna un baiser sur la bouche… en hommage aux nombreux beaux discours qui en étaient sortis.

## ALAIN CHARTIER [1]

Alain, paisible, dort. La reine, svelte et blanche,
Le voit et va vers lui qui rêve ; elle se penche,
Et sa bouche s'appuie, — ô réveil ! ô frissons ! —
Sur la bouche entrouverte où flottent des chansons !

Alain, mon doux Alain, le temps n'est plus, mon frère,
Où les vers obtenaient des baisers pour salaire !
Hélas ! et cependant, mon frère, que de fois
Quand un profond sommeil a clos mes yeux, je crois
Que, touchée à la fin des vers où je l'appelle,
Ma reine va sur moi s'incliner, tendre et belle,
Et de sa bouche humide, entrouverte à demi,
Sur les lèvres baiser son poète endormi.
Ô frissons ! ô réveil ! Soulevant ma paupière,
Je la regarderais, svelte dans la lumière,
Et longtemps je voudrais respirer, plein d'émoi,
Son charme et ses parfums errants autour de moi !

En vain, même endormi, je désire sa bouche.
Elle ne vient jamais ; jamais rien ne la touche !
Mais ces vers, qui sont faits pour elle seule, un jour,
Toi tu les entendras peut-être avec amour,
Ô Gloire, vierge auguste, ô majesté sereine,
Et, pleine de pitié, peut-être, ô blanche reine,
Devant tes courtisans rivaux qui m'envieront,
Tu viendras m'éveiller en me baisant au front !

[1] Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 34, dossier « Manuscrits VII », n° 313, un feuillet autographe.

Jean Aicard a joint à ses vers le poème *Vikingen* de Karl Gustaf Geijer (1804-1860), écrivain suédois.

À la suite de différends avec son souverain, le viking norvégien Bjorn Grimsson (765-820) émigra en Islande et y fit souche.

# LES VIKINGS [1]

## I.

Les Vikings naviguaient vers leur gloire future,
Voile carrée, avec un mât puissant et court ;
En forme de dragon, leur barque au poitrail lourd
Tendait son rostre au ciel et flairait l'aventure.

Pour fuir leur sol aride où le joug du travail
Tenait le plus vaillant courbé comme un esclave,
Cou tendu, bec ouvert, le dragon scandinave
À tous les ciels marins heurtait son grand poitrail.

Quand la mer démembrait leur barque vagabonde,
Ils rêvaient, relevant plus haut un front plus fier,
Que, mêlés en épave aux fureurs de la mer,
Ils briseraient un jour les barrières du monde.

Or, on dit qu'ayant vu les dragons conquérants
Voguer, terrifiants par la forme et le nombre,
Charlemagne, troublé d'un pressentiment sombre,
Longtemps se lamenta sur l'avenir des Francs.

[1] Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 33, n° 254, poème autographe mis au net, 5 feuillets.

« Hélas ! dit-il, demain, opulente Neustrie [2],
Ton or, tes arts, ton nom seront en grand danger ;
Demain ces rois des mers te viendront ravager… »
Et des larmes coulaient sur sa barbe fleurie.

## II.

Un jour, Bjarn Grimoldson, tenant la haute mer,
Connaît que son bateau, fatigué par la houle,
Étant troué par les tarets, lentement coule…
Une mâle douleur gonfle son cœur de fer.

Dans une barque en peau de phoque goudronnée,
Dix guerriers pourront seuls fuir une longue mort ;
Et Bjarn est de ceux-là, désigné par le sort.
Les autres resteront sur la nef condamnée.

« Bjarn, te rappelles-tu qu'au départ tu juras
De me faire revoir et mon père et l'Islande ? »
Le plus jeune des durs guerriers que Bjarn commande
Parle ainsi, le front haut, en se croisant les bras.

À la mer, le vieux chef a les droits d'un monarque.
La colère en éclairs a jailli de ses yeux,
Mais il songe : « Cet homme est jeune et je suis vieux ».
Et sur la pauvre nef trouée il se rembarque.

« Va, mon fils, prends ma place !… À son commandement
L'esquif sauveur s'en va vers la vie et la gloire.
Et Bjarn, dont les sagas ont gardé la mémoire,
Sur son vaisseau perdu naufrage lentement.

[2] Neustrie *(Neustria)* : royaume franc dans le nord-ouest de la France actuelle ayant eu pour capitale Soissons.



## III.

Et le temps a roulé, l'autre océan sans bornes,
Sur ce dragon toujours monté par ce héros…
Sur des fonds désolés, sans algue et sans coraux,
L'antique nef resta mille ans dans des eaux mornes.

Quand sur elle passait, toutes voiles dehors,
Un bon vaisseau bravant la tempête écumante,
On entendait confusément dans la tourmente
Monter des fonds affreux l'appel des Vikings morts.

Enfouis mais debout sous l'eau glauque et profonde,
Retenus dans la mort lourde qui règne en bas,
Ils y clamaient, avec leur amour des combats,
Leur désir invaincu de conquérir le monde.

Or, mille ans après Bjarn, on vit — c'était hier, —
Chargé d'un jeune orgueil et d'une gloire antique,
Resurgir tout à coup, des fonds de l'Atlantique,
Le vieux dragon monté par le roi de la mer.

Bjarn reparaît debout sur sa barque trouée ;
D'un coup d'œil il apprend que, sur toutes les mers,
Du sud au nord, partout dans l'immense univers,
Son génie est vivant et sa race louée.

Et la porte des Temps s'ouvre, et le roi des Francs
Que le puissant conseil des siècles accompagne,
Globe en main et couronne en tête, Charlemagne
Sourit au juste orgueil des Vikings conquérants.

Ce poème mentionne la petite maison blottie contre l'église de Solliès-Ville (Var) que Jean Aicard acheta par acte notarié du 14 septembre 1916. Contrairement à ce qui a été trop souvent affirmé, notre écrivain ne l'a jamais habitée de façon permanente : 1° au début du xxe siècle, l'accès à Solliès-Ville était encore difficile pour les véhicules automobiles ; 2° Jean Aicard n'y a jamais transporté ses outils de travail (papiers, archives, bibliothèque) ; 3° il a toujours donné comme seule adresse celle des *Lauriers-Roses* à La Garde ; 4° la maison de Solliès n'avait ni l'électricité, ni le téléphone ; 5° notre écrivain, à la suite de son accident de voiture puis de son opération chirurgicale en 1915, avait conservé une plaie ouverte au bas-ventre qui exigeait des soins quotidiens assurés par Mme Paulin-Bertrand en raison de la pénurie d'infirmières due à la guerre.



Le poème cite quelques personnages historiques :

— Godefroy de Bouillon (1058-1100), duc de Basse-Lotharingie, premier souverain du royaume de Jérusalem ;

— Charles Martel *(Carolus Martellus)* (*ca*688-741), duc des Francs et maire du palais, dirigea la France de 718 jusqu'à sa mort. Il arrêta l'invasion musulmane entre Tours et Poitiers lors de la « bataille de Poitiers » en octobre 732. Cette victoire franque mit fin aux invasions arabes en France ;

— Roland, préfet de la marche de Bretagne, défendit le royaume franc contre les Bretons. Il mourut en 778 à Roncevaux (Pyrénées) lors d'un affrontement contre des Basques ;

— Roseline de Villeneuve (1263-1329), moniale chartreuse, repose dans la chapelle à son nom édifiée aux Arcs (Var) au xie siècle ;

— Hélion de Villeneuve (*ca*1270-1346), frère de Roseline, 26e grand maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem (1319).

Quant à Guillaume d'Orange, il apparaît dans plusieurs chansons des gestes médiévales, incarnant un chevalier fougueux qui s'illustra à de nombreuses reprises contre les Sarrazins.

## LES VISIONS SUR LA COLLINE [1]

Or, je n'étais jamais monté sur la colline
Qui porte au front, avec une ville en ruine,
L'église vénérable où, depuis neuf cents ans,
Ont souffert et prié nobles et paysans.

En des temps très lointains, les pirates sauvages,
Les Maures, fréquemment, attaquaient nos rivages.

Alors, quand les archers qui veillaient dans les tours,
Signalaient un péril aux gens des alentours,
Tous gagnaient la hauteur protectrice et l'enceinte
Où le donjon guerrier gardait la maison sainte.

Et l'église aux profonds caveaux hospitaliers
Fut l'œuvre de ces fiers et riches Templiers
Qui, disputant aux Sarrasins la mer latine,
Avaient, sous Godefroy, conquis la Palestine.

×××

[1] Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 35, dossier « Manuscrits IX », n° 336, mise au net autographe avec indications de composition, 16 feuillets, calques d'un cahier manifold. — Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 42, n° 491, manuscrit autographe avec indications de mise en page, 16 feuillets, calques d'un cahier manifold.

Tandis que gronde au loin le choc des Nations,
J'ai cherché, pèlerin de nos traditions,
Dans les sentiers ou les grand-routes de l'histoire,
Même effacé, le signe éternel qui fait croire,
Les mots qui, par la main des morts jadis inscrits,
Changent en talismans les plus humbles débris.

Et voici.
L'an passé, j'ai gravi la colline.

J'ai vu dans la splendeur du soleil qui décline
L'église aux murs puissants, tels des remparts épais,
Répandre avec son ombre, autour d'elle, la paix
Sur la cité croulante et le vieux cimetière.



Là, gisante, brisée et sculptée, une pierre
Me parla :
La sculpture — elle n'a bien qu'un sens —
Dit : « *Percutiatur semper leo vorans* » [2].
Et j'ai traduit : « Que sans relâche soit frappée
La bête fauve, par la Croix et par l'Épée, »
Car la pierre nous montre, effacés à demi,
Un chevalier levant sur un monstre ennemi
Le glaive, dont la croix sacrée était la garde.
Chaque adversaire attend l'autre, qui le regarde,
Mais on sent que déjà, par une âme dompté,
Le monstre ne peut rien contre l'humanité.

Ainsi les Templiers nous léguaient leur devise.

[2] L'existence de cette pierre est confirmée par *Le Petit Var*, 41e année, n° 14407, mercredi 5 mai 1920, page 2, colonne 6.

×××

Une maison, petite, adossée à l'église,
Et qui des vieux caveaux a fait ses fondements,
Regardait les lointains du soir, déjà dormants.
Les bois de pins, sous des rideaux de vapeurs bleues,
Les Maures que l'œil suit de là jusqu'à vingt lieues ;
Et dans l'est, par-dessus nos collines de pins,
Blancs de neige, les cols et les sommets alpins ;
Au sud, la mer latine, une île [3] ; une presqu'île [4],
À nos pieds une plaine apaisante, tranquille [5],
Verger délicieux que le blanc Floréal
Couvre, au temps des amours, d'un voile nuptial.

×××



Provence maternelle, ô trop belle, ô divine !

J'ai pour quelques deniers, là-haut sur la colline,
Acheté les caveaux et la blanche maison ;
J'ai par ce même prix, acquis tout l'horizon.
Et j'ai pieusement mis la pierre sacrée
En mon logis, afin qu'elle en garde l'entrée.

Et là, parmi les murs croulant de toutes parts,
Ruines de foyers, vestiges de remparts,
Le passé flotte. On voit errer de grandes ombres
Dans le silence et la majesté des décombres :

[3] Île de Porquerolles.

[4] Presqu'île de Giens.

[5] Le *plan* de Solliès-Pont.

Ce sont des saints, devant les autels familiers
Et, sous l'arche des noirs caveaux, les Templiers.

×××

Et j'ai des visions là-haut, sur la colline.

Un soir, à l'heure grave où le soleil décline,
Je lisais. — Une voix étrange, au son troublant,
Toute proche de moi, murmura d'un ton lent :
« Le passé recommence. Il faut que soit frappée
La bête fauve, par la Croix et par l'Épée ! »

Mon livre me montrait, vainqueur, Charles Martel
Puis Roland, qui sonnait son appel immortel.



×××

Ayant levé les yeux je vis avec surprise
Un templier portant l'insigne de maîtrise.
Sur sa broigne aux anneaux de fer, aux clous d'acier,
Ondulante, il portait avec un air princier
Un collier d'or, l'épée au flanc. Et sa poitrine,
À gauche, s'adornait d'une croix purpurine.

×××

« Ton logis se fonda, dit-il, sur des caveaux
Où plus d'un Templier dort son éternel somme.
Rappelle ma devise antique aux temps nouveaux :
La bête ne peut pas prévaloir contre l'homme.

« Les Germains sont encor la brute à face humaine ;
Leur science sans cœur n'est qu'un monstre en esprit.
Le cœur français vaincra l'atrocité germaine [6].
Le Christ étant l'amour, son triomphe est écrit.

« Sois un de nos veilleurs qui guettent sur la tour.
Reste debout comme elle au milieu des ruines.
Ton peuple souffre, mais il vaincra par l'amour,
Et pour avoir porté la couronne d'épines.

« Mon Dieu n'est plus là-bas sur son calvaire aride,
J'avais conquis le saint tombeau de Jésus-Christ ;
Pourquoi ? Jérusalem, c'est le sépulcre vide,
Le tombeau plein du Christ vivant, c'est notre esprit.

« Partout où le cœur aime Il est ressuscité.
Où la pitié sanglote, on Le voit apparaître.
Viens. Je te ferai voir, divin d'humanité,
En sa jeune splendeur le corps sanglant du Maître. »



×××

Il avait dit ces derniers mots d'un ton aimant.

Il s'approcha, me prit par la main doucement.

La porte des caveaux s'ouvre dans ma demeure.
Je descendis par cette entrée intérieure
Sans même tâtonner du pied ou de la main.
Une flamme invisible éclairait mon chemin.

[6] Texte écrit durant la première guerre mondiale, probablement en 1917.

×××

Tout en bas, sous l'arceau, je me vis seul.
À terre,
Sur le roc vif et sous des lueurs de mystère,
Une statue était couchée. Et le Divin
La bouche ouverte encor, jetait son appel vain.
Du sang perlait à la commissure des lèvres.
Le corps, très pâle, avait tressailli dans les fièvres.
Les yeux ouverts souffraient de plaindre les vivants.
Et mon âme, devant ces signes émouvants,
Ressentit la pitié qu'il avait pour les hommes.

« Ô Christ sanglant, voyez quels malheureux nous sommes.
Sauvez, de grâce, avec l'épée, avec la croix,
Nos désirs de justice, ô Christ — et tous les droits. »



×××

L'azur emplit le cadre heureux de ma fenêtre.

L'espace irrésistible envahit tout mon être ;
Mais le monde souffrait ; ailleurs, le ciel pleurait.
Un frisson de mon cœur passa sur la forêt :
Je tendis sur la mer tout le deuil de mon âme.
Et sous l'azur terni, qui me voilait sa flamme,
Rien ne rayonna plus, dans mon cœur élargi,
Que le sang glorieux dont le globe est rougi.

Ainsi, mon horizon, si vaste par lui-même,
Transfiguré, devint la vision suprême,
Parce qu'on y peut voir, embrassés d'un coup d'œil,
Mille toits espacés, dont chacun pleure un deuil.
Et tout l'espace pris dans ma fenêtre étroite,
Tout ce qui souriait, le bois et le torrent,
Monts et plaine, à mes yeux parut comme mourant.

L'azur était sinistre et la mer sanglotante.

Et sourd au doux appel de tout ce qui nous tente,
Aveugle au bleu du ciel comme à l'azur des mers,
Je conçus l'unité de l'immense univers.

Ce fut celle d'abord de sainte Roseline
Qui, là-bas tout au bout de la plaine, au levant,
Dans sa chapelle au fond d'un antique couvent,
Fantôme que l'amour des Provençaux révère,
Dort, noire mais parée, en sa chasse de verre.

C'était dans mes caveaux assombris par le soir.
Je l'ai vue ou rêvée — et j'ai bien cru la voir.

Blanche sous l'arc de pierre et dans l'ombre indécise
Roseline de Villeneuve était assise ;
On eût dit un cachot. Et dans ce noir décor,
Sur Hélion, son frère, elle veillait encor,
Car je savais combien leur tendresse fut grande.

Et voici leur suave et touchante légende.

Hélion, qui n'était point parti le dernier
Pour la Croisade, fut en mer fait prisonnier
Et, tout chargé de fers, le chevalier sans armes
Dans la nuit d'un étroit cachot versait des larmes :

Lui — tenant de la Croix — inutile à son Dieu !

À toute heure, du fond de ce sinistre lieu,
Son esprit regagnait comme un oiseau sur l'aile
Du souvenir, l'azur de la Provence, belle
Et douce — ciel plus beau qu'un ciel oriental,
Puisqu'il était le ciel de son pays natal.

… Pâle olivier ! pins verts que le mistral incline !
Ô château de mon père ! Ô ma sœur Roseline !

Un soir, comme il dormait, il sentit la douceur
D'une main sur la sienne et s'éveilla : « Ma sœur ! »

Il dit, elle sourit et sans peine elle arrache
L'anneau pesant du mur où la chaîne s'attache.
Helion sent sur lui la fraîcheur du grand air.
Il se voit libre. Ils sont sur les bords de la mer.
Une barque attendait. Orientant la voile,
Ils voguent, l'œil au ciel, guidés par une étoile.
Et le frère et la sœur, se tenant par la main,
Descendent sur les bords natals le lendemain.

Hélion s'endormit un instant sur la grève ;
Il crut, à son réveil, qu'il poursuivait un rêve.

Mais où donc est sa sœur ? L'a-t-elle donc quitté
Pour annoncer sa joie au foyer regretté ?

Il va vers sa maison. Il court, heurte à la porte…

Voici déjà longtemps que Roseline est morte,
Du temps qu'en Palestine il se mourait, plaintif.



Et c'est morte qu'elle a délivré son captif.

Sous l'arc de mes caveaux et dans l'ombre indécise,
J'ai vu Hélion dormant et Roseline assise.

×××

Je revoyais dans un vieux livre, conformant
Ma lecture aux douleurs françaises du moment
Et, je ne sais pourquoi, gagné d'un trouble étrange,
Comment l'amour sauva notre Guilhem d'Orange.

Les Sarrasins, fléau redoutable, pareil
Aux sauterelles qui, grouillantes au soleil,
Laisseront nu le sol où passent leurs armées,
Répandaient avec les horreurs accoutumées
L'épouvante dans Arle autour des Alyscamps.

Guilhem accourt d'Orange. Il a surpris leurs camps.
La bataille est soudaine ; et flèches, masses d'armes
Font, au milieu des cris, leurs discordants vacarmes
En heurtant sans répit casques et boucliers.
Les Maures ont tué nos meilleurs chevaliers ;
Le coup qu'on frappe alterne avec les insolences ;
Le vent de la mort souffle en la forêt des lances,
Les croise, les décroise et les brise parfois.
Tout est mêlé, les corps, les armes et les voix.
On tombe, on se relève, on tue, on meurt, tout crie
Et la bataille imite une mer en furie
D'où, tel un pauvre esquif au hasard ballotté,
Guilhem, vaincu, se voit tout à coup rejeté.
Il est seul, tout saignant, et son cheval l'emporte.

Orange l'a vu fuir, elle a fermé sa porte.

« Ouvrez, c'est moi, Guilhem. »
Sa femme est sur la tour.
La noble et tendre épouse, avec tout son amour,
Certes, va consoler, bonne autant que jolie,
Le pauvre bien-aimé qui l'appelle et supplie.

Mais comme il est masqué de poussière et de sang,
Elle semble ne pas connaître ce passant.

« Qui donc es-tu ?
— Guilhem. J'ai perdu la bataille.
— Tu mens, félon. Guilhem est de plus fière taille.
Je vois un chevalier fuyard et non pas lui.
Tu n'es pas mon Guilhem. Guilhem n'aurait pas fui.
Personne ici ne peut te répondre autre chose.
Retourne d'où tu viens. Va-t'en, la porte est close. »

Devers Arle il tourna son cheval galopant,
Rentra dans la mêlée, en criant, en frappant ;
Il ne revint dans Orange qu'à la nuit noire,
Vainqueur, couvert de sang, mais rayonnant de gloire.



## LES LIONS [1]

Certes ! les fiers combats ont leur beauté farouche !
Le lion du désert est magnifique à voir
Quand, hérissé, d'un bond tumultueux il couche,
Dans l'herbe, tout du long, le buffle au museau noir.

Et quand le buffle est là gisant, sinistre et veule,
Superbe est le lion qui crève en rugissant
Le poitrail du vaincu pour boire à pleine gueule
La chaleur convulsive et terrible du sang !

Mais après l'heure fauve arrive une heure douce…
Le lion n'est jamais si beau ! D'un air d'ennui,
Levant le front, fronçant le sourcil, il repousse
Lentement son festin douloureux loin de lui !

Et l'animal ainsi, repu s'apaise, en somme !
Prenez conseil, vainqueur de peuples, ô héros !
Car rien n'est grand, sinon la justice de l'homme
Comme la majesté des lions au repos !

Les lions chevelus, lorsque leur griffe lasse
Se détend, quand la paix envahit leur œil dur,
Noblement graves ont, tout à coup, sur la face
Je ne sais quoi d'humain qui contemple l'azur !

[1] Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 37, dossier « Manuscrits XX », un feuillet autographe, pièce n° 121.

Quelques animaux, qui pourtant ne sont pas parmi les plus sympathiques, ont particulièrement inspiré notre poète : le lion, roi de la jungle, mais aussi prédateur implacable ; l'araignée tarentule, ou « Veuve noire méditerranéenne » ; et l'insaisissable couleuvre bleue, de l'espèce *Coluber constrictor*.

## L'ARAGNE [1]

La venimeuse tarentule
Quand on veut la saisir recule ;

La poursuit-on, elle s'enfuit
Et dans son trou cherche la nuit,

Inoffensive à qui la laisse
Dans sa misère, dans sa faiblesse.

Mais quand on la touche elle mord
Et son venin donne la mort.

L'autre nuit, pourtant, j'en vis une
Qui me suivait, au clair de lune !

Oh ! l'effroyable cauchemar,
Ce ciron au perçant regard !

Ce regard, vivante étincelle,
Vient partout brûler ma prunelle.

Je vois partout cet œil brillant
Du petit insecte effrayant,

[1] Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 38, dossier « Manuscrits XVI », belle mise au net autographe, 2 feuillets.

Je le retrouve sur mon livre
Acharné partout à me suivre.

Sur la page où j'écris mes vers
Voici cet œil fixe et pervers.

Partout où mon pied peureux passe,
L'insecte retrouve ma trace.

Pourquoi donc me veux-tu du mal,
Horrible petit animal ?

Pour redevenir solitaire,
Je vais t'écraser contre terre !

… Mais, dans mon cœur, j'ai tour à tour
Peu de haine et beaucoup d'amour.

C'est notre pitié de victime
Qui fait l'assurance du crime,

Grâce aux tendresses de nos cœurs
Tous les monstres seraient vainqueurs

Et mordu par la tarentule
On meurt tragique et ridicule.



## PETITE COULEUVRE BLEUE [1]

Ah ! petite couleuvre bleue !
À travers les tiges des fleurs,
Coule-toi, glisse !… Tête ou queue,
Je te vois, là ! « Je suis ailleurs ».

Comme elle se tord, coule et glisse !
Pour la suivre en tous ses détours,
Il faut que l'esprit s'assouplisse !…
Encore !… Elle échappe toujours.

Elle se tord, se glisse, ondoie,
Bleue avec des reflets d'or vert,
La couleur d'un rêve de joie
Dans un cœur las d'avoir souffert.

Au pied d'un lys pâle elle rôde,
Étrangement bleue, et s'enfuit
Avec des frissons d'émeraude
Où scintille un azur de nuit.

[1] Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 36, dossier « Manuscrits XII », n° 359 « Vieux vers et vieille prose », mise au net autographe, 2 pages. — Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 39, dossier « Manuscrits XXI », n° 262, pièce n° 135-137, manuscrit non autographe, 3 pages.

Puis, sous l'eau du lac elle plonge,
Confondue aux herbes ; parmi
Les nénuphars, mêlée au songe
Céleste du lac endormi.

Comment la saisir ? elle semble
Un follet, un reflet de feu !
Elle ressort de l'eau qui tremble,
Plus bleue, humide de ciel bleu.

Comment la saisir, la rusée
Qui ne veut pas se laisser voir ?
Comment voir sa tête posée
Regardant de son doux œil noir ?...

... Qu'on apporte ma flûte double
Faite de deux jeunes roseaux,
Tout pleins encor du divin trouble
Qui les inclinait sur les eaux !...

Que ma flûte sonne ; et raconte,
Avec les sept trous, l'univers,
Le soir tombant, le jour qui monte,
Les ciels bleuis, les grands bois verts !...

Aussitôt, droite sur sa queue,
Immobile et les yeux charmés,
La petite couleuvre bleue
Écoute les chants innommés.

La Nature est une inspiratrice privilégiée des poètes, qui y trouvent facilement des références mythologiques, panthéistes, ésotériques et même philosophiques.

## IL Y A DES FLEURS DANS LES PRÉS [1]

Il y a des fleurs dans les prés
À l'odeur pénétrante et douce ;
Calices bleus, blancs ou dorés,
Il y a des fleurs dans les prés.
Vois-tu, fille aux yeux adorés,
L'herbe d'amour toujours repousse.
Il y a des fleurs dans les prés
À l'odeur pénétrante et douce.

Il y a des fleurs dans les prés
Et des nids cachés dans les saules.
Là, les vents sont énamourés ;
Il y a des fleurs dans les prés.
Là, tes cheveux fins et lustrés
Flotteraient mieux sur tes épaules.
Il y a des fleurs dans les prés
Et des nids cachés dans les saules.

Il y a des fleurs dans les prés
Où la rosée en larmes brille
Sur les coquelicots pourprés ;
Il y a des fleurs dans les prés.
Nous irons, quand vous l'oserez,

[1] Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 34, dossier « Manuscrits VII », n° 313, belle mise au net autographe, 2 feuillets.

Les voir fleurir, ô jeune fille ;
Il y a des fleurs dans les prés,
La rosée en larmes y brille.

Il y a des fleurs dans les prés.
Il faut qu'on aime ; il faut qu'on meure.
Songeons aux jours décolorés ;
Il y a des fleurs dans les prés.
Fleurs, je veux, quand vous passerez,
Qu'un parfum du moins me demeure ;
Il y a des fleurs dans les prés ;
Il faut qu'on aime ; il faut qu'on meure.



## LA CHANSON DES ARBRES [1]

### I.

Sur les routes, près des bourgades,
On aimait bien être abrité
Sous les arbres dont les arcades
Font une ombre douce en été.
Et quand l'homme rentre au village,
Le soir, après un dur labeur,
Les enfants, comme le feuillage,
Lui chantaient le chant du retour.

Rien au monde ne fera taire
La voix de l'arbre et de l'enfant
Qui murmurent : « Paix sur la terre
Et gloire au travail triomphant ! »

### II.

Tous nos arbres, si beaux naguère,
Partout où le canon parla,
Sont tombés, fauchés par la guerre :
Les Allemands sont passés là.

[1] Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 42, n° 467, dactylographie au net, 2 pages. Poème composé durant la première guerre mondiale.

Dans l'enclos ou la promenade,
Plus d'arbres pour nous ombrager,
L'âpre scie ou la canonnade
Ont tué forêts et vergers.

Mais rien jamais ne fera taire
La voix de l'arbre et de l'enfant
Qui redisent : « Paix sur la terre
Et gloire au travail triomphant ! »

### III.

Enfants, la France vous appelle
Au secours du terroir commun :
Prenez tous la bêche ou la pelle
Et plantez un arbre chacun.
Baptisez le fragile arbuste,
Peuplier, ou tremble, ou tilleul !
Honneur d'une race robuste,
Il grandira, votre filleul.

Rien au monde ne fera taire
La voix de l'arbre et de l'enfant
Qui rediront : « Paix sur la terre
Et gloire au travail triomphant ! »

### IV.

Filleul, parrain, tilleul ou tremble,
Peupliers, feuilles et cœurs,
On vous verra grandir ensemble
Et chanter le chant des vainqueurs.



L'enfant plus fort, l'arbre encore frêle,
Tous deux auront bonheur pareil,
À voir, en sa beauté nouvelle,
La France sourire au soleil.

Plus rien jamais ne fera taire
La voix de l'arbre et de l'enfant
Qui rediront : « Paix sur la terre
Et gloire au travail triomphant ! »

## LA GRAPPE VERTE [1]

Un amour dont je souffre en mon âme profonde
Est comme un mauvais vin qui fermente et qui gronde.

Tu veux donc le savoir, l'esprit de ma douleur ?
C'est que ma grappe fut vendangée en sa fleur.

Un autre a pris, tout vert, le raisin de ma treille,
À l'heure où, dans la fleur, l'âme du vin sommeille.

C'était l'esprit charmant, le pollen parfumé,
Que le vent seul caresse et qui veut être aimé.

Des voleurs sont venus qui, d'une main brutale,
Ont dévasté la treille où ma vigne s'étale.

Ils ont pris le fruit vert trahi par sa beauté
Hélas ! ils l'ont mordu, puis, vite rejeté.

Ah ! maudits ceux pour qui l'amour n'est qu'une proie !
Leur passage a gâté l'éternité de joie.

Ils ont gâté la joie en sa fleur, pour toujours.
Ils ont mis une haine au fond de mes amours.

[1] Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 38, dossier « Manuscrits XVI », belle mise au net autographe, 2 feuillets.

On a mis dans mon vin un souvenir affreux,
Je n'ai plus l'idéal des autres amoureux.

Je bois un vin mêlé de poussière et de terre
Et je l'aime, car tout amour est un mystère.

Je l'aime, ce poison qui corrompra mon sang,
Car le tourment qu'il donne est un songe puissant !

Et le regret jaloux qui me tuera fait vivre
Plus âprement mon cœur forcené, mon cœur ivre.

Et je revois toujours, malgré moi, ton avril,
Ô fleur de vigne ! ô fruit naissant ! parfum subtil !



Que n'ai-je, moi, cueillant, même trop tôt ta grâce,
Commis le vol infâme interdit à ma race !

J'habiterais, toujours ivre mais d'un vin pur,
Des treilles dont les fleurs baigneraient dans l'azur.

La grappe toute en fleurs eût fait un vin précoce
Et j'aurais pu le boire au festin de ma noce !

De nombreux personnages ont inspiré Jean Aicard, au premier rang desquels le Christ, personnage central du recueil *Jésus* (1896) [*].

Le poème *Christ, je ne peux pas* fait référence à l'Évangile de Matthieu v 39 : *si quis te percusserit in dexteram maxillam tuam, praebe illi et altera* « si quelqu'un te frappe sur la joue droite, tends-lui aussi l'autre ».



[*] Aicard (Jean), *Jésus*, Paris, Ernest Flammarion, début mars 1896, in-18, 298 pages ; sixième mille le vendredi 1er mai suivant. — *Aicardiana*, 2e série, n° 29, 15 décembre 2019, 379 pages ; édition complétée et enrichie de notes et commentaires par Dominique Amann.

## CHRIST, JE NE PEUX PAS [1]

« Christ, je ne peux pas, je l'avoue,
Au vil soufflet tendant ma joue,
Laisser toucher ma dignité…
— Et qui t'a dit que je l'exige ? »
Répondit l'Homme du prodige,
Le doux Jésus ressuscité.

Je dis ce qu'il faut à mon heure,
Et pour servir ce qui demeure
Je souffre tous les maux d'un jour…
Pour que toute chose soit dite,
Il faudra que je ressuscite
Mort plus d'une fois par amour.

À l'heure où ma joue était prête
À subir la main qui soufflète,
Homme, j'inventais la douceur…
On n'achève rien en parole ;
C'est par l'action qu'on s'immole ;
J'indignais contre l'oppresseur !

Je n'ai voulu que mon martyre ;
J'ai bien dit ce qu'il fallait dire

[1] Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 35, dossier « Manuscrits VIII », n° 322, manuscrit autographe, 2 feuillets.

Et j'ai bien fait ce qu'il fallait
Pour préparer l'heure lointaine
Où la main haute de la haine
Sera sèche avant le soufflet !



Simon de Cyrène (Σιμών ὁ Κυρηναῖος) apparaît brièvement dans les évangiles de Matthieu, Marc et Luc, lorsque les soldats romains le réquisitionnent pour aider Jésus à porter sa croix jusqu'au lieu de la crucifixion.

Jean Aicard, dans son inspiration poétique, lui prête ici des sentiments et des réflexions apocryphes…

## L'INCROYANT FIDÈLE [1]

C'est moi Simon. Je suis le pauvre de Cyrène.
Quand la douleur me dit : « Soutiens-moi », je le fais.
J'ai porté bien des croix mais nul n'a pris mon faix :
Oui, je console et nul n'a consolé ma peine.

J'ai suivi l'homme-Dieu, fils de Dieu, Dieu le fils,
Jusqu'au sommet de honte où l'horreur se consomme,
Je veux encor Jésus pour Dieu s'il n'est qu'un homme
Et je m'écrase en pleurs au pied du crucifix.

Et quand, sauf Jean, tous ceux qui l'aimaient, tous les autres,
Le laisseraient encor dans sa tombe tout seul,
J'y viendrais arranger les plis de son linceul
Incroyant plus fidèle au Dieu que ses apôtres.

J'ai connu le chemin qui mène à Magdala
Et peut-être sans moi, trop humain et trop tendre,
La pécheresse en pleurs, ne pouvant pas comprendre,
Ne serait pas venue à qui la consola.

Tous les pharisiens s'écartent quand je passe,
Mais mon pied n'a pas pris leur fange à leur chemin

[1] Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 38, dossier « Manuscrits XVI », belle mise au net non autographe, 2 feuillets.

Et je porte un feu pur dans mon cœur, dans mes mains,
Tout l'amour dans mes yeux qui reflètent l'espace.

D'autres ont le foyer, les douceurs de la foi,
Et ceux-là m'ont dit : « Va vers ces deux choses saintes. »
Ils ont pleuré d'ouïr chanter mes longues plaintes…
Une larme — c'est tout ce qu'ils ont pu pour moi.

Oui, la famille humaine et lui, l'amour céleste,
Sont l'idéal possible et le jour annoncé,
Mais j'ai trop attendu : mon courage est lassé ;
Et la paix dans la mort c'est l'espoir qui me reste.

Quelle pitié pourrait me donner une part
Des grands bien désirés par ma veille ou mon rêve ?…
Pour les chercher encor, mon âme en vain s'élève.
Je tombe ; le chemin s'attriste ; il se fait tard.

On ne les transmet pas, ces biens, dons de mystère.
Le destin les refuse ou les donne à son gré.
La justice est au fond de cet arrêt sacré…
Soit, j'apprends à mourir et j'apprends à me taire.

Dans tous les criminels je souffre un long remord
Et ma propre pitié, la nuit, sur moi se penche
Mais, me sentant frôlé par une robe blanche,
Je dors les bras en croix, pour mieux plaire à la mort.



## LA BRANCHE DE LILAS [1]

J'avais cueilli ces fleurs avec leur touffe verte,
Cette branche de frais lilas,
Dans la cour du château morne, froide, déserte,
Où l'absent ne reviendra pas.

L'absent, c'est le héros-poète, — Lamartine,
Je venais de jeter son nom
À l'écho de son siècle et, serf qui se mutine,
L'écho lui-même avait dit : non !

Alors, j'ai voulu voir jusqu'où la gloire touche,
Et toucher les fonds de l'oubli,
Et j'ai vu la maison plus vide qu'une tombe
Où son nom dort enseveli.

La corde d'une cloche est là, s'offre à qui passe :
J'avais annoncé l'inconnu,
La cloche avait lancé sa plainte dans l'espace :
Le gardien n'était pas venu.

[1] Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 39, dossier « Manuscrits XXI », n° 262, mise au net autographe, 3 feuillets. — Pour les relations de Jean Aicard avec Lamartine, voir Amann (Dominique), « Jean Aicard à Mâcon avec Lamartine », *Aicardiana*, 2e série, n° 37, pages 43-89.

J’avais heurté trois fois, d’une main indignée,
Chaque porte sur chaque seuil…
Les scellés étaient mis en toile d’araignée ;
Les portes sonnaient le cercueil…

Dans la cour du château, morne, froide, déserte,
Où l’absent ne reviendra pas,
Alors, j’avais cueilli les fleurs, la touffe verte,
Cette branche de frais lilas.

Je repartis alors. — C’était Pâques fleurie :
Des filles dans tous les chemins,
Et dans tous les sentiers joyeux de la Patrie,
L’Espérance, des fleurs aux mains.



La voiture berçait mes tristes songes d’homme,
Et je revoyais, jeune, beau,
Lamartine, foulant la campagne de Rome
Dont chaque pierre est un tombeau !

Un jour, portant des fleurs, des branches, sur sa route
Un char plein de filles passa…
L’une d’elles, voyant qu’il lui riait sans doute,
Prit un rameau, le lui lança…

Un rameau d’amandier fleuri, toute une branche,
Un symbole, hommage d’un jour,
Un sourire, un regard, et la jeunesse blanche
Emporta le rêve d’amour !

Je revoyais ce char plein de vierges romaines,
Quand des filles du Mâconnais

Passèrent, sans songer aux vanités humaines
Pas plus qu’au lieu d’où je venais ;

Et comme elles riaient (ah ! jeunesse, jeunesse,
Quelqu’un aura toujours vingt ans !
Tu ris parce qu’on rit et sans qu’on te connaisse,
Ô jeunesse ! et tu ris du temps,)

Je leur rendis, nommant dans mon cœur le grand homme,
Oubliant déjà l’oubli vain,
La branche qu’autrefois une vierge de Rome
Lançait au poète divin !

Dans la cour du château, morne, froide, déserte,
Où l’absent ne reviendra pas,
J’avais cueilli ces fleurs et cette branche verte,
Une branche de frais lilas.

Jean Aicard a particulièrement étudié le personnage de don Juan. Il avait, au départ, conçu l'idée d'une comédie dramatique en cinq actes et en vers, *La Fin de don Juan*, dont le principal rôle était destiné à Sarah Bernhardt. Mais aucun théâtre ne l'accepta… *Don Juan* fut finalement publié sous la forme d'un vaste poème à la fin de l'année 1889.

L'idée d'une pièce poursuivit son chemin, en collaboration avec Albin Valabrègue, qui aboutit à *Don Juan fin-de-siècle* (1891) en quatre actes et en vers. Même réduite à trois actes, la pièce ne fut reçue ni par la Comédie-Française ni par l'Odéon.

## CE QUE CHERCHAIT DON JUAN [1]

Ce que cherchait don Juan, ce n'est pas une femme.
C'était, dans une femme, un être, esprit, cœur, âme,
Qui pût suivre partout son âme, son esprit,
Son cœur, — quelque désir étrange qui le prît, —
Un être qui suivît sa pensée et son être
Partout, dans tous les fonds d'inconnu, pour connaître !
Pour éprouver enfin qu'il n'était pas toujours
Seul, car n'être pas seul c'est le fond des amours.
Oh ! seul dans le désert de la route infinie !
Dans l'espace éternel ! oh ! seul dans son génie !
Quel supplice ! — pour l'homme à qui rien n'est fermé, —
Tant que, d'un autre, égal, son moi n'est pas aimé !
Seul comme le Phénix que plaignait la colombe !
Seul dans la vie ! et seul dans l'horreur de la tombe !

Voilà bien, don Juan mon frère, le tourment
De ton mâle désir veuf éternellement !…

Les sept cercles d'enfer aux routes sépulcrales,
Bien et mal, vie et mort, effroyables spirales
Don Juan les descendait, les remontait encor,
Sans qu'un démon humain, obscur et nimbé d'or,

[1] Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 39, dossier « Manuscrits XXI », n° 262, belle mise au net non autographe, 4 feuillets.

Vînt lui dire : « Je suis la Béatrix suprême,
Ta pareille, céleste, infernale ; et je t'aime !... »
Rien !... Et l'un après l'autre il rejetait bien loin
Tous ces cœurs dont pas un ne fut son vrai témoin
Puisque pas un ne put le voir, l'aimer, le suivre
Dans tous les coins et tous les méandres de vivre !
C'est alors qu'il se mit, affolé d'être seul,
À faire, en ricanant, de sa nappe un linceul,
Puis, ivre, à tournoyer, sous le vent des colères,
Dans la livide horreur des ombres circulaires !

Ô Dante ! tu compris, en entrant dans l'Enfer,
Que ta terreur serait plus forte que ta chair
Et tu n'y descendis, cœur puissant, corps d'argile,
Qu'en prenant pour soutien l'épaule de Virgile
Et, dans la nuit et la lumière tour à tour,
L'Amitié t'accompagne, à défaut de l'Amour !

Mais don Juan, ce qu'il veut, c'est l'Égale, jalouse,
Qui dans tous les contours de son être l'épouse
Et qui ne dit jamais : « Je ne vais point par là !...
Je vois ta vision, don Juan !... Regarde-la : »

*Les Mille et Une Nuits*, — ô Veilleur des trois mille ! —
Montrent, devant un beau palais, dans une Ville,
Sous le ciel, *un génie*, *une fée*, essayant
De se vaincre l'un l'autre, égaux et s'effrayant,
Se cherchant, se fuyant par la métamorphose,
L'un monstre tout à coup quand l'autre est déjà chose,
L'un petit grain de blé quand l'autre s'est fait coq,
L'autre énorme serpent quand l'autre est l'oiseau Rock,
L'autre petit oiseau que le serpent fascine



Quand l'autre est la couleuvre étrange à langue fine,
Oh ! fine ! avec des yeux doux, profonds et charmeurs.

Tout à coup, au milieu des terreurs, des clameurs
(C'est ici que le rêve abandonne le conte)
Sur le palais et sur la ville le feu monte,
Formidable !... Appels, cris, pleurs, râles et sanglots !
Et les flammes déjà roulent comme des flots !...
Qu'y a-t-il donc ? C'est que la Fée et le Génie,
(Le sexe s'est perdu sous la forme infinie !)
Tous deux ont eu la même idée, au même instant :
Se faire flamme !... Alors, magnifique, éclatant,
Prodige douloureux pareil à de la joie,
L'incendie, où deux cœurs se sont mêlés, flamboie !
Et les haineux, vaincus l'un par l'autre à leur tour,
En un même moment triomphent dans l'amour !

Oh ! le feu !... c'est, Amour, ton image parfaite !
Ta flamme épouvantable a des clartés de fête !
Et qu'importe à don Juan l'univers qui périt,
Pourvu que son esprit se confonde à l'Esprit,
Pourvu que tous ses sens aient allumé son âme,
Que sa flamme sans nom se marie à la flamme,
Pourvu que, se perdant au Ciel, source du feu,
Tout l'Amour monte et fume, éclatant comme Dieu !

Jean Aicard imagine ici un don Juan vieux, malade, délirant… au point même de devenir accessible à la Pitié qu'au temps de sa vie flamboyante il avait ignorée !

## DON JUAN [1]

Un matin don Juan s'éveilla
La tête lourde et las de vivre ;
Les yeux rougis, un teint de cuivre,
Des haut-le-cœur, tant il y a
Qu'il se dit : « C'est honteux d'être ivre ! »
Et don Juan, ennuyé, bâilla.

« Holà, maraud, buffle, maroufle
Sganarelle, mon bon ami !…
— Monsieur, avez-vous bien dormi ?
— Bêtement… mon autre pantoufle…
Mon chocolat… » Et don Juan souffle
Sur sa tasse, froide à demi.

« Comprends-tu cela, Sganarelle ?
Toujours dormir, souffrir, mourir !
Mettre tous les jours sa semelle
Dans la trace d'un souvenir !…
Et parbleu, cela me rappelle
Que Dolorès va revenir !
— Il faudra la mettre à la porte.
— Elle ne voudra pas, c'est clair,
Et me résistera ! — Qu'importe !

[1] Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 36, dossier « Manuscrits XII », n° 359, mise au net autographe, 6 feuillets.

N’es-tu pas fort ? — Elle est très forte,
Monsieur. Dans ce siècle de fer,
Le plus fort, c’est le revolver ! »

« Bon ! comme l’on dit au théâtre,
Maraud, la voici justement ! »
Or la maîtresse à son amant
Fit une scène assez folâtre
Et dont voici le dénouement :
Don Juan la battit comme plâtre.

Quand il remit sa canne au coin
La belle était souple et soumise.
Ils complétèrent avec soin
L’affreux désordre de leur mise.
Don Juan fut bientôt en chemise…
Pour moi, je n’irai pas plus loin.

Il lui dit après : « Bon courage,
Bonsoir, Dolorès, et bonjour !
J’ai dessein de faire un voyage.
Tu trouveras bien, à ton âge,
Quelque autre amant sur le retour…
Ne pleure pas, ris, mon amour !

« Eh oui, tout change ! Et j’ai beau faire
Ça n’est plus drôle, notre affaire !
Le vice a du bon : je préfère
À tout ça la santé, vois-tu !
J’ai pitié du Cocu Battu…
J’ai d’affreux désirs de vertu !



« Je deviens bête, pitoyable !
Tiens, tous les jours, (c’est incroyable),
Ma chère ! je me réjouis
D’avoir régalé d’un louis,
Au coin d’un bois, ce pauvre diable,
Tu sais bien ?… c’est là que j’en suis !

« C’est la mort que je sens en somme
Car je suis hébété, hanté
Par cette phrase qui m’assomme :
*Je te le donne, mon pauvre homme,*
*Pour l’amour de l’humanité !…*
Si c’était ça, la Vérité ? »

Dolorès haussa les épaules :
Il avait joué tant de rôles !
Elle sourit et s’en alla.
Don Juan aussitôt appela
Tous ses serviteurs : « Tas de drôles,
Cria-t-il, emportez cela :

« Toute ma fortune ! Le reste,
Je le lègue… un notaire, preste !…
À l’hôpital des fous, parbleu !
Quant à mon royaume céleste :
Justice, espoir, ciel or et bleu,
Nous verrons quand je serai Dieu ! »

On le coucha pris de délire,
Mains tremblantes et chef branlant.
Mais il se relevait, hurlant
Que les Rois venaient de l’élire

Empereur d'un Sublime Empire
Et se drapait dans son drap blanc.

Puis tout à coup : « Ô Terre, écoute !
Je suis Dieu, le Dieu dont on doute,
Que l'on nie et que l'on redoute !
Et je viens sur l'aile du vent !
Oyez tous, ignorant, savant !
Je suis Dieu, le seul Dieu vivant !

« Ô Terre, qu'on se réjouisse !
Je suis Dieu, moi, l'homme, à mon tour !
Terre, et j'apporte la justice,
L'évidence, mère du jour !
Plus de douleur et plus de vice !
Rien que l'amour, l'amour, l'amour !

« Et maintenant, tu peux me tendre,
Terre, ton tablier de fleurs !
Voici tous les biens les meilleurs !
Je suis le Dieu bon, le Dieu tendre !
Mon souffle a séché tous les pleurs !...
Qui veut des astres, n'a qu'à prendre !

« Ramassez-en, de ma clarté,
Puis allez, faites vos fortunes !
Voici des étoiles, des lunes...
Et si vous m'avez écouté,
Vous en sèmerez quelques-unes
Pour l'amour de l'humanité ! »

Et don Juan se tâte, se fouille,



Et l'on dirait qu'il se dépouille
De tout un trésor, sou par sou !
Une sueur froide le mouille
Mais il se croit je ne sais où
Et meurt, bienheureux d'être fou !

... Lors, une de ses délaissées,
Un doigt sur ses lèvres pressé,
Vint s'assoir au pied de son lit.
Il a senti fuir ses pensées
Dans l'ombre qu'un mystère emplit,
Et la pitié l'ensevelit.

Sonnet désabusé très à contre-courant de la légende traditionnelle de Laure et Pétrarque.

## À VAUCLUSE [1]

Laure ne t'aima point, ô Pétrarque, ô poète !
Son visage adoré jamais ne te sourit ;
Ses dons, elle les doit, rêveur, à ton esprit,
Et le laurier sacré n'ombrage que ta tête.

Et dans Vaucluse, laide et sublime retraite,
Les sots du monde entier, sachant que tout périt,
Près de ton nom divin sur chaque roche inscrit,
Peignent le leur avec l'encre qu'on leur tient prête !

Laure ne t'aimait point et ne t'admirait pas.
Maintenant, dans ce val empli du nom de Laure,
L'usine gronde et met à profit l'eau sonore ;

Et moi, cherchant en vain l'empreinte de tes pas,
Je pleure, avec mes vers qu'un vent de tombe emporte,
LAURE, l'illusion éternellement morte.

[1] Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 36, dossier « Manuscrits XIV », mise au net autographe, 1 feuillet.

Le poète est un personnage que Jean Aicard affectionne tout particulièrement, chargé par les Dieux de transmettre aux humains le sentiment de l'Idéal.

## LE POÈTE [1]

Le vrai poète a vu l'Idéal de ses yeux.
Sa forme et sa couleur, il ne saurait les dire
Mais il l'entend chanter dans ce seul mot : la Lyre !
Il le croit immortel quand il nomme les dieux.

De la Lyre et des Dieux, cependant, rien n'existe !
L'idéal, qu'il a vu, ses yeux l'ont oublié,
Mais il le sent sur lui comme un ciel éloigné,
Et c'est là ce qui fait que sa joie est si triste !

Quel jour ou quelle nuit, où donc, sur quels sommets,
L'ai-je vu tout entier, couleur, lumière et ligne ?
L'avais-je mérité ? n'en suis-je donc plus digne ?
Quoi, j'avance ! et pourtant je n'approche jamais !

Lorsque Moïse eut vu l'Éternel face à face,
Et la Terre, promise au peuple d'Israël,
Dieu lui dit, dans l'éclair, du milieu de son ciel :
« Et pour toi, maintenant, que veux-tu que je fasse ? »

« Ô Seigneur, répondit Moïse, maintenant
Tu sais qu'ayant connu l'éclat de ton mystère,

[1] Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 37, dossier « Manuscrits XX », n° 262, mise au net autographe, 4 feuillets.

Je ne peux, je ne dois plus vivre sur la Terre
À moins que mon orgueil mérite un châtiment. »

Prophète châtié pour son orgueil sublime,
Le poète revient des Sinaïs du Beau
Et, honteux de la vie, il va vers le tombeau,
L'œil et l'esprit fixés sur l'invisible cime !

Des choses de ce monde il n'aime vraiment rien
Que l'étrange beauté de la femme et des roses.
Il cherche un souvenir sacré dans toutes choses.
Homme, il a fait le mal ; poète, il voit le bien.

Hélas ! la double vie, en lui plus qu'en tout autre,
Exaspère les bons et les mauvais instincts :
Il les connaît, mêlés en son cœur mais distincts,
Et, vivant en pécheur, il se juge en apôtre.

Ne sachant rien de lui que ce qu'il en écrit,
Le monde insultera, venant à le connaître,
Les chers défauts humains conspués dans son prêtre !
Lui, cependant, il doit parler selon l'Esprit !

Oh misère ! avoir vu la pureté suprême !
Connaître des héros ! savoir les conseiller !
Et des viles laideurs d'en bas se voir souiller,
Et paraître haïr le seul vrai que l'on aime !

Ô douleur ! vivre ainsi, hurlant et tourmenté,
Demi-dieu revêtu de la robe d'Hercule !
Elle s'attache à lui, le dévore et le brûle !
Il se tord dans les plis de son humanité !



Pourtant, dans la minute où son âme s'exalte,
Il l'a conçu, ce rêve auquel il ment toujours,
Quand tant d'autres, voués aux vulgaires amours,
Vont à leur intérêt sans dégoût et sans halte.

Son cœur souvent est pur et son esprit est grand,
Lorsque d'autres sont vils et petits à toute heure !
Que lui vaut chaque élan de son âme meilleure ?
Plus d'insulte le jour où sa honte le prend !

Et lui, plus indulgent pour les âmes humaines,
Il souffre de les voir s'avilir dans les corps,
Et, pour les délivrer, s'épuisant en efforts,
Il fait son plus beau rythme en frappant sur des chaînes !

Et pourtant que de fois la race, dont il est,
L'indigne autour de lui plus encor qu'en lui-même !
En elle il ne revoit rien du rêve qu'il aime
Et l'homme tout entier lui semble infâme et laid !

Il veut charmer le monde, en méprisant le monde !
Il en veut de la gloire et lui jette l'affront !
Il va, leur boue aux pieds, une étoile à son front,
Plein d'une noble haine et d'une amour féconde !

Il va, cherchant partout, pour l'honneur de ses vers,
Le suc divin caché dans l'écorce des choses,
Les traces de beauté qui conduisent aux causes,
Les vestiges des dieux, épars dans l'univers !

L'Idéal, qu'il a vu jadis, partout l'obsède.
Ne pouvant le revoir il le veut recréer,

Et sûr d'y réussir et certain d'échouer,
Il souffre, bienheureux d'un tourment sans remède !

Il mourra, dans le tendre et chimérique espoir
De léguer l'Idéal, seul charme de sa vie,
Au vulgaire odieux, plein d'une sourde envie,
Qui, n'en ayant rien vu, ne peut le concevoir !



## AVERTISSEMENT [1]

« Poète, tu seras le prêtre des déserts ;
Tu seras écouté des flots, des arbres verts,
Des sables et des rocs, mais non des multitudes ;
Tu seras l'habitant morne des solitudes ;
Le siècle est tout ensemble immoral et savant
Et te sera deux fois cruel et décevant
Car le savant t'oublie et des muses obscènes
Font retentir des chants infâmes sur nos scènes.
Les jeunes gens moqueurs s'écarteront de toi ;
Les mères cacheront leur fille avec effroi
Lorsque tu passeras par hasard non loin d'elles ;
Et quand tu chanteras tes odes les plus belles,
L'écho sera muet ; tu mourras ignoré,
Ou si ton nom obscur par la gloire est doré,
Si tu deviens illustre, alors, ô grand artiste,
Dis-moi si l'avenir t'en apparaît moins triste !
Tu seras déchiré par tous les envieux,
Contesté du jeune homme et dédaigné des vieux.
Une paisible élite, il est vrai, même à l'heure
Où chacun lutte et crie, où chacun rit ou pleure,
Rendra grâce au génie et redira ton nom.
Mais, d'être aimé vraiment par la foule, non, non
Poète, ne crois pas à ce bonheur suprême

[1] Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 36, dossier « Manuscrits XII », n° 359, mise au net autographe, 3 feuillets.

Car le peuple souvent est funeste à qui l'aime ;
Donc, (mais tu peux encor prendre un autre chemin),
Insulté, bafoué, passant de main en main,
Égal par ton martyre à tous les vrais prophètes,
Tu te verras un jour livré vivant aux bêtes !
Ton cœur sera broyé dans ta poitrine en sang !
Le plus petit de tous sur ses pieds se haussant
Voudra jeter l'injure à ta gloire superbe,
Car le chêne touffu porte ombrage au brin d'herbe.
Ne livre pas ton âme aux premiers fous venus
Et n'ouvre pas ta vie aux passants inconnus.
Il en est temps encore ; choisis une autre voie
Qui te mène au repos, à l'amour, à la joie :
Ils laissent tout espoir, ceux qui vont par ici ! »

Alors je regardai qui me parlait ainsi
Et je vis, devant moi, debout, la Beauté même,
Et je lui répondis : « Je te suivrai, je t'aime ! »

Mais voici qu'un monsieur frappe, entre sans façon,
Souffle, s'assied et dit : « Ah ! mon pauvre garçon !
J'ai fait des vers aussi, mon cher, quand j'étais jeune,
Mais je n'ai jamais pu m'habituer au jeûne,
Il me faut un métier qui me fasse dîner ;
Et c'est pourquoi la Muse a dû m'abandonner.
Un poète, entre nous, d'ailleurs, c'est ridicule ;
La raison, à l'aspect de la rime, recule
Et je ne sais comment, vous, homme de bon sens,
Vous pouvez vous livrer à ces jeux innocents
D'enfiler gravement des mots comme des perles !
Vous vous ferez un jour siffler par tous les merles
Et vos jeux innocents deviendront dangereux.



Les jeunes gens rangés vous larderont entre eux
De mots piquants, sonnant fort mal à vos oreilles,
Lorsque vous prendrez l'air en baillant aux corneilles
Et les filles riront, disant : "Regardez donc :
Il nous heurte en passant et ne dit point pardon,
Et ne regarde pas seulement nos dentelles."
Et l'on se moquera de vous sous les ombrelles !...
Point d'éditeur et point de lecteurs, c'est fatal.
Et vous irez crever de faim à l'hôpital.
Voyons, mon cher ami, voyons... qu'on me promette...
(Vous ne m'écoutez point ?) de n'être plus poète...
Quoi ! seriez-vous distrait plus que tous vos pareils ?

— Non, lui dis-je, je mets en vers vos bons conseils. »

Ode intimiste et pudique à Jacqueline, la sœur aînée qui fut une véritable Providence pour le jeune Jean dans les moments difficiles de sa vie.

Daté simplement à la fin « 28 7bre », ce poème fut écrit le 28 septembre 1914, alors que la guerre venait de commencer et quelques mois avant la mort de Jacqueline, décédée en juin 1915.



## PORTRAIT [1]

L'âge n'a rien éteint dans ses yeux pleins de flamme.
Ses mains sont plutôt d'une enfant que d'une femme
Et, lorsqu'en son fauteuil, le soir, elle s'endort,
Ses mains faibles qui n'ont jamais fait aucun tort,
Ses mains, par leur façon seule de se détendre,
Calmes, prennent un air enfantinement tendre
Et disent : « Nous n'avons jamais rien fait de mal. »
Cela charme mon cœur de frère filial.
Si faibles, et pourtant énergiques et braves,
Elles m'ont protégé, ces mains, aux heures graves ;
J'ai donc, pour cette sœur, un cœur de fils, moi, vieux,
Et je suis même encor « le petit » à ses yeux,
Et c'est très doux. Alors, on voudrait bien encore
Jouir du calme du soir qu'un peu de gloire dore
Et je voudrais porter encore quelquefois
Une palme à ses pieds, pour entendre sa voix
Me dire : « On t'a compris : je suis contente et fière. »
C'est si bon, le matin, de revoir la lumière,
Même lorsqu'on vieillit, surtout lorsqu'on vieillit !

Or, cette nuit, j'ai dû veiller près de son lit ;

[1] Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 37, dossier « Manuscrits XVII », n° 367, dactylographie, 2 pages, 2 exemplaires, pièce n° 178-179. — Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 36, dossier « Manuscrits XIII », n° 361, mise au net autographe, 4 feuillets.

Hier, j'avais tremblé pour elle qui chancelle ;
Un instant j'avais vu passer l'ombre sur elle :
J'ai veillé ; puis le jour est venu, consolant.
Elle aussi, quelquefois, se sent un cœur tremblant
Devant l'heure prévue, inévitable, l'heure
Où l'on sort pour toujours de la vieille demeure,
Sans voir *l'autre* qui songe : « Oh ! combien je l'aimais ! »
Nous craignons ce moment, sans en parler jamais…
Mais la guerre, aujourd'hui, c'est la mort, seule chose
Qui nous occupe tous, la seule dont on cause.
Et chacun, chaque jour, apprend un nouveau deuil…
Ce matin, le facteur coutumier heurte au seuil :
Les journaux ! Et je lis, à haute voix, la liste
Des « tués » et j'y vois un nom dont je m'attriste,
Le nom d'un jeune ami, d'un poète charmant,
Et la sœur maternelle a pleuré longuement
Puis elle a dit, osant admettre une pensée
Entre nous deux toujours menaçante et chassée,
Elle a dit : « Il était si jeune, lui ! si fort !
Comme j'accepterais de mourir, si ma mort
Pouvait sauver la vie à jeunesse pareille ! »
Ce mot de sacrifice emplit ce soir ma veille ;
En ces vers familiers j'en rythme la douceur,
Triste, car c'est aussi le mot envahisseur,
Parole simple mais vaste, qui porte en elle
La lueur et le son de la chose éternelle.



## SAINT NICOLAS [1]

Saint Nicolas, Saint des enfants
    Et bon enfant lui-même
Se laisse aller à tous les vents
    Et donne ce qu'on aime.

Mais, comme il tient à plaisanter,
    Dans tout ce qu'on désire
Il choisira, pour l'apporter,
    Un objet qui faire rire.

Ainsi, lorsqu'en des lieux divers
    Il découvre un poète,
Le Saint, se moquant des grands vers,
    Offre une cigarette.

Puis, de son doigt, Saint-Nicolas
    Lui montrant la fumée,
« Jeune homme, dira-t-il, voilà,
    Voilà la Renommée ! »

Mais le jeune homme, ayant bon cœur
    Et se sentant poète,

[1] Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 39, dossier « Manuscrits XXI », n° 262, mise au net non autographe, 2 feuillets. — Poème fort humoristique mais bien éloigné de la légende traditionnelle !

Pardonne au Saint son air moqueur
Et prend une allumette.

La Muse, apercevant du feu,
Descend dans ce nuage
Et le poète en ce saint lieu
Dans son travail s'engage.

L'œuvre finie il dit au Saint :
« Hé ! voilà ta fumée !
Par elle encore l'on atteint
Mon but, la Renommée ! »



Voici enfin quelques poèmes divers, graves ou badins, mettant au jour d'autres facettes du talent poétique inépuisable de notre écrivain.

## ÉTERNEL ESPOIR [1]

Bel enfant, tu n'es point un ange aux blanches ailes,
Mais tes yeux grands et clairs nous sont un ciel d'azur
Et dans tes doigts fermés, tout mignons et si frêles,
Tu tiens, caché pour tous, notre destin futur.

Si tu crispes tes poings c'est pour presser la vie,
C'est pour n'en rien laisser échapper : tu la tiens !
Vainement, sur son sein, ta nourrice ravie
Cherche, avec ses grands doigts, à desserrer les tiens.

Saisis la vie, enfant, et presse la mamelle,
Coupe mystérieuse où tu bois suspendu ;
Ce lait, source d'amour et de vie éternelle,
A coulé dès le seuil du paradis perdu.

Bois ! bois la vie, enfant, la vie intarissable
En regardant avec tes beaux yeux étonnés ;
Bois ! le temps brisera son horloge de sable
Avant que le lait manque aux soifs des nouveau-nés.

Bois ! regarde, prends tout d'un effort légitime !
Les siècles t'ont légué tout l'espoir, tout l'amour,

[1] Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 39, dossier « Manuscrits XXI », n° 262, mise au net autographe, 3 feuillets.

Héritage que nul ne divise sans crime
Et que tu dois laisser plus fécond, à ton tour.

Et comme un lait très pur fera tes chairs plus fermes,
Des paroles feront ton âme peu à peu
Et nous saurons glisser, dans tes mains que tu fermes,
Les invisibles fleurs qui fleurissent pour Dieu.

Entre tes doigts crispés, où dort un grand mystère
Puisque tu tiens, mignon, l'avenir infini,
Nous glisserons, parmi les songes de la terre,
Le beau rêve d'un ciel d'où l'homme fut banni.

Ta mère sait des chants pour faire ton sourire
Et, pour faire ton cœur, des mots mystérieux…
Tous les contes sacrés, nous allons te les dire
Pour voir lentement naître une âme dans tes yeux.

Bois la parole, enfant ; c'est un lait comme l'autre ;
La source en a jailli des paradis lointains ;
Fais ta chair de nos chairs, ton âme de la nôtre,
Mais fleuris mieux que nous, ô germe des destins !

Tant d'œuvres et d'efforts ont embelli le monde !
L'éternel héritage est plus grand que jamais…
S'il passe tout entier dans une âme féconde,
Je te perds en chantant, lumière que j'aimais !

Pourtant, le mal, le bien se font trop équilibre :
Il est temps que Michel terrasse le dragon.
L'homme demande encor s'il est esclave ou libre ;
L'esprit mauvais est-il plus fort que le cœur bon ?



Nous sommes à cette heure où la balance hésite
Mais nous verrons pencher vers nous un des plateaux
Pour peu qu'un grain de sable, une force petite,
S'ajoute à l'un des poids qui les tiennent égaux.

Enfance, ô notre espoir malgré tout et quand même,
Sur des siècles d'efforts c'est ton cœur ajouté
Qui peut-être, demain, aimant mieux que l'on n'aime,
Va donner tout son poids à ce mot : la bonté.

Ferme, ô mon bel enfant, tes petits poings fragiles,
Où, parmi des hochets, tu gardes l'avenir…
Serre, pour mieux sauver l'espoir des évangiles,
Ta main mignonne où tant de rêve peut tenir !

Va, dans tes poings crispés j'ai vu ce que tu presses :
C'est la fleur d'avenir lumineuse d'amour,
Et c'est pourquoi, fermés même sous nos caresses,
Tes doigts roses et blancs laissent filtrer du jour.

## LES COMPAGNONS [1]

Par un matin d'avril, jour de Pâques fleuries,
Nous partîmes à deux, compagnons des vingt ans ;
Des filles aux yeux bleus riaient dans les prairies,
Les carillons prêtaient leur voix pure au printemps ;

Tous les frissons d'avril remuaient le feuillage
Où vibraient la lumière et la chanson du nid ;
Nous partîmes à deux pour un si grand voyage
Qu'ayant toujours marché je n'en ai pas fini.



J'allais je ne sais où, le cœur plein d'espérance,
Enivré de senteurs comme un dieu des forêts…
C'est le premier départ, accepté sans souffrance,
Car l'adieu qu'il renferme, on ne le sent qu'après !

Que regretterait-on quand l'azur et la terre
Promettent l'horizon jusqu'à la fin pareil ;
Quand l'espoir matinal qui doit bientôt se taire,
Alouette du cœur, chante vers le soleil ?

Mon ami du départ s'en souvient-il encore ?
N'a-t-il rien oublié du spectacle charmant,

[1] Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 38, dossier « Manuscrits XVI », épreuve imprimée corrigée par Jean Aicard, datée à la fin « 187.. », 1 page.

Des villages neigeux éveillés dans l'aurore
Et des sentiers perdus où l'on passe en aimant ?

Les reconnaîtrait-il, ces premières contrées,
Les rires argentins qui nous rendaient songeurs
Et sous les bois tremblants les sources rencontrées
Où l'eau s'offre limpide aux ardents voyageurs ?

Nous allions devant nous, libres d'expérience,
Nous arrêtant parfois dans un blanc carrefour,
Pour boire sous la treille, avec insouciance,
De ces vins généreux qui font chérir l'amour.

A l'aube, on reprenait la gaîté du voyage...
C'est alors qu'une fois, en doutant de nos yeux,
Et sans avoir senti venir le vent d'orage,
Nous vîmes qu'un orage enveloppait les cieux.

N'importe ! nous avions nos rayons dans nos âmes,
Nos champs où le raisin n'était pas vendangé,
Si bien qu'il nous sembla, tant que nous nous aimâmes,
Nos cœurs ne changeant pas, que rien n'était changé.

Et nous vîmes ainsi, sans ombre intérieure,
L'ombre envelopper tout, transparent crêpe noir ;
Et sans rien regretter nous sentions à toute heure
Des approches d'adieu, comme aux heures du soir.

Nous prêtions la fraîcheur aux fleurs déjà flétries,
Les glas sonnés au loin nous chantaient le printemps,
Et dans nos cœurs, toujours, c'était Pâques fleuries :
Nos jeunes souvenirs nous gardaient nos vingt ans.



Un jour il m'a quitté, l'ami de ma jeunesse !
Il prit par un sentier sans me presser la main ;
Peut-être, en s'en allant le cœur plein d'allégresse,
Il crut par un détour retrouver son chemin.

Alors, toutes les fleurs, soudain je les vis mortes
Et le soleil éteint dans un ciel pluvieux ;
Et je criai : « Rends-moi l'espoir que tu m'emportes !
Avec lui j'étais jeune et tout seul je suis vieux ! »

Ah ! certes, depuis lors, d'autres, et plus fidèles,
De braves compagnons marchent à mon côté ;
Mon cœur est visité par d'autres hirondelles,
Mais il pleure toujours celles qui m'ont quitté.

Ô vous, amis nouveaux qui consolez la vie,
Pardonnez ces regrets qui sont vôtres d'ailleurs !
Vous êtes les soutiens dans la route suivie,
Vous êtes les plus sûrs, vous êtes les meilleurs.

Mais, en songeant à l'heure où nous nous rencontrâmes,
C'est une loi fatale qu'hélas ! nous revoyons
Un temps mauvais qui dure encore dans nos âmes,
Des arbres dépouillés sous un ciel sans rayons.

Ah ! les amis récents que le malheur rassemble,
Qui se sont connus tard, l'un l'autre s'entraidant,
Pleins de noirs souvenirs, quoique heureux d'être ensemble,
Par des sentiers flétris marchent à l'occident !

Et même aux jours d'avril, sous la tiède lumière,
Même quand de la nuit sort le matin vainqueur,

Ils ne retrouvent pas l'émotion première
Et le printemps nouveau n'entre pas dans leur cœur.

Le jour de la rencontre obscurcit leur pensée ;
Cet heureux souvenir est aussi leur tourment,
Et, dans ces cœurs unis sous la saison glacée,
L'hiver du premier jour pleure éternellement.



## DAMNÉS

Dieu, pour rendre parfait le bonheur des élus,
Leur cache les enfers, ne leur en parle plus ;
Mais pour rendre parfait le malheur des maudits,
Il permet à l'enfer de voir le paradis.

## PENSÉE DE REINE

Peut-être nul ne voit le monde tel qu'il est ;
Mais, en ce cas, malheur à qui voit tout en laid :
Le soleil généreux n'a jamais vu le monde
Que plein d'éclat, de joie et de chaleur féconde !



---

*Damnés* : Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 39, dossier « Manuscrits XXI », n° 262, mise au net non autographe, un feuillet.

*Pensée de reine* : Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 35, dossier « Manuscrits VIII », n° 318, mise au net autographe, 1 feuillet.

## J'AI FAIT UN RÊVE [1]

J’ai fait un rêve, il est terrible.
J’étais, la nuit, près de la mer
Et l’eau du ciel, comme d’un crible,
Tombait sur mon visage amer.

« Au secours ! » me criait une âme
Prise sous le flot étouffant.
Et seul, nu, j’entrai sous la lame
Où se débattait une enfant.

La mer sanglote ; le vent meugle…
J’ai fait le signe de la croix
Et j’ai nagé comme un aveugle,
Vers la vague où pleurait la voix.

La main froide d’une sirène,
Brusque, m’a saisi par le cou ;
Elle m’enlace et je l’entraîne,
Je me sens faiblir tout à coup.

Car, malgré la mort menaçante
Et la peur des dieux inconnus,

[1] Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 38, dossier « Manuscrits XVI », mise au net autographe, 3 feuillets.

Il n'est pas possible qu'on sente
Sur soi sans trouble deux seins nus.

Dans la formidable tourmente,
Tout en nageant d'un bras nerveux,
Je baisai d'une lèvre aimante
La nuque à travers ses cheveux.

Et je disais : « Sirène ou femme,
Chère enfant, je te sauverai !
Et ton âme aimera mon âme
Car l'espoir de vivre est sacré ! »

Or, comme en touchant le rivage
Je m'étais couché défaillant
Je vis une face sauvage
Sur moi se pencher en riant.

C'était la femme au front de vierge,
La sirène des tourbillons,
Qui rit quand le flot la submerge
De voir que nous nous effrayons.

Elle feint l'effroi dans l'abîme,
Prête aux enlacements affreux,
Et sa plus certaine victime
C'est toujours le plus généreux.

Celle-ci, me voyant à terre,
Prit un lourd galet dans sa main
Et frappa mon cœur solitaire
En riant d'un rire inhumain.



Et je m'éveillai de ce rêve,
Mais je vois éternellement
Ce spectre armé, sur cette grève,
S'accroupir sur mon cœur aimant.

Et la forme horrible et mignonne
De l'enfant que j'aimais beaucoup
Regarde s'il ne vient personne
Avant de me tordre le cou.

Poème écrit durant la première guerre mondiale.

Alors que les combats faisaient rage, il fallait mobiliser toute la Nation et soutenir le courage de tout un chacun. Jean Aicard s'engagea dans des causes nationales et mit sa plume à leur service.

Le présent poème cherche à combattre le fléau ravageur de l'alcoolisme, comparé au « drack[1] » qui, selon les légendes locales, était un être malfaisant se repaissant de chair humaine.



[1] Pour la croyance au drac, voir Amann (Dominique), *Dragons et Dracs dans l'imaginaire provençal*, Toulon, La Maurinière éditeur, 2006, in-8°, 288 pages.

## L'ALCOOL[1]

L'alcool, qui séduit l'ignorant,
C'est le hideux monstre vorace
Qui, dans sa gueule ardente, prend
Les plus beaux enfants de la race.
Il ressemble au drack attirant.

Autour de lui flotte un vain songe,
Un mirage de paradis :
Il séduit, avec ce mensonge,
Les pauvres hommes, puis les plonge
Dans un gouffre où sont des maudits.

Sa gueule, d'où sort une flamme,
Distille un effrayant poison.
Et respirer son souffle infâme,
Mort de la chair et mort de l'âme,
C'est tuer en soi sa raison.

Ce poison d'abord plaît aux lèvres,
Il paraît pur, il paraît clair ;
Mais à tes fils, ta pauvre chair
Transmettra les malignes fièvres
Qui font de la vie un enfer.

[1] Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 36, dossier « Manuscrits XIII », n° 361, mise au net non autographe, 2 feuillets

Un peuple que ce fléau gagne
Défendra mal l'honneur du sol.
La race de meurtre et de vol,
Contre nous, la fourbe Allemagne
Voit son allié dans l'alcool.

Défends-toi donc, homme de France,
Contre cet alcool détesté
Et fuis, d'un cœur épouvanté
L'horreur d'être, sans espérance,
Le déchu de la liberté.

Fuis ! c'est ta honte que distille
Cet alambic où l'alcool bout !
Son parfum seul fait, tout à coup,
Que le plus solide vacille…
Reste un homme ! reste debout !



Le sentiment que le Ciel est vide et que Dieu ne répond pas est omniprésent dans l'œuvre de Jean Aicard, depuis les premiers vers de l'adolescent révolté jusqu'au *Jésus* de la maturité.

## PRIÈRE DANS LE SOIR [1]

« Bon patron, j'ai bien travaillé,
Voici ma gerbe et ma faucille.
Dans vos champs de vigne et de blé,
Le soc s'est usé, mais il brille.

Bon patron, je ne vous vois pas :
Je vous parle à travers la porte,
Mais j'entends le bruit de vos pas
Qu'en grondant le vent noir m'apporte.

Les jeunes gens dansent entre eux
Sous les ombrages de la plaine.
Moi je suis monté, malheureux,
Jusqu'ici vous dire ma peine.

Je n'en peux plus ; j'ai de vieux os ;
J'ai trop bêché dans votre vigne ;
Maître, j'ai besoin de repos ;
Payez le prix dont je suis digne.

Je demande à dormir un peu
Sur vos foins entassés en meule ;

[1] Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 38, dossier « Manuscrits XVI », mise au net non autographe, 2 feuillets.

On vous dit bon ; pitié, bon Dieu !
Car la vieillesse est toute seule ! »

Mais jamais rien ne nous répond
Et la porte reste fermée ;
La détresse de l'homme bon
Ne se sent pas assez aimée.

On n'entend rien qu'un bruit de pas,
Dans les murs où le maître habite…
Oh ! par les pitiés d'ici-bas
Cruauté d'en-haut, sois maudite !



# UN SÉJOUR PARISIEN DE ZSIGMOND DE JUSTH

**Dominique Amann**

Zsigmond [Sigismund, Sigismond] de Justh naquit à Szent-Tornya (Hongrie) le 16 février 1863 dans une famille noble de propriétaires terriens du comté de Turóc. Il fit ses études à Budapest (Hongrie), Kiel (Allemagne), Zurich (Suisse) et les termina à Paris (1882-1883).

Écrivain, il s'intéressa tout particulièrement à la société paysanne hongroise de la grande plaine, la *pousta*, à son mode de vie, à ses croyances religieuses et ses superstitions, aux mutations de la société traditionnelle, sur fond d'une musique populaire omniprésente.

Il mourut à Cannes le 9 octobre 1894 à 11 heures du matin, à l'hôtel *Augusta*, âgé de trente et un ans et demi : il souffrait depuis plusieurs années d'une tuberculose pulmonaire.

Son destin écourté fut évoqué par un de ses amis :

**SIEGMUND DE JUSTH** [1]

> Comme s'éclaircissent chaque jour les rangs de ceux que nous aimions, qui nous aidaient à faire le chemin ! comme les coups de faux se succèdent ainsi qu'en un crépuscule sinistre !

[1] *Gil Blas*, 16e année, n° 5447, mercredi 17 octobre 1894, page 1, col. 1-2.

Encore des adieux, encore des lambeaux de jeunesse à évoquer devant un cercueil qu'on emporte dans la fade odeur des dernières roses, dans l'effeuillement des chrysanthèmes.

C'était une âme de divine mélancolie, de perpétuelle dolence, d'infinie bonté, où se prolongeaient des reflets de vie antérieure, où brûlaient, comme une lampe de sanctuaire, de doux et magnifiques rêves, où l'on était sûr, en racontant ses extases d'art, ses vibrations d'amour, ses anxiétés de cerveau et de cœur, d'éveiller de longs échos, une de ces âmes élues qui laissent derrière elles un impérissable parfum que celle de ce pauvre Siegmund de Justh, dont la mort est enfin venue à bout, après des années de torture et de vains espoirs.

Elle ressemblait à ces violons tsiganes qui exhalent d'étranges plaintes, des rythmes fous de danse, de volupté, des appels de défi allègre, triomphal, des sanglots de détresse qui racontent, sous les hurlements de l'orchestre, on ne sait quelles lointaines histoires, quels aveux, quels chagrins, quels exils, quels baisers.



Je n'en découvris pas, dans mon existence d'artiste, de plus rare, de plus attirante, de plus délicate et qui eût ce charme complexe d'être à la fois d'un raffinement aigu, subtil et d'une rudesse franche, ingénue.

Et ni les errances douloureuses à travers les pays de lumière et de beauté, avec l'idée fixe de la fatale échéance, la hâte de tout voir, de ne pas perdre une seconde des mois que l'on a encore à vivre, ni les flirts romanesques, ni le frôlement des orgueils, des joies, des artificielles sensations du monde n'avaient pu altérer son arôme de bouquet sauvage, — l'odeur des vastes horizons de la *pusta* natale.

***

Je rencontrai Siegmund de Justh pour la première fois à Cannes, un hiver, et je n'oublierai jamais cette tête résignée, maladive de Christ qui ne s'illusionne pas sur ses lendemains, qui s'attend à mourir, ce grand front pâle que dominait une chevelure révulsée, roussâtre, telle qu'une flamme que courbe et que secoue le vent, cette bouche décolorée qui s'efforçait à sourire, ces yeux profonds, perdus comme sous une voûte d'ombre, qui tressaillaient, qui avaient des scintillements d'étoiles, qui celaient dans leurs prunelles comme la douceur et la tristesse d'un beau ciel d'automne.

Je me rappelle aussi la spectrale blancheur de ses longues mains fines, annelées de bagues lourdes, barbares, où étaient serties des pierres inconnues, d'une teinte épeurante, ses mains seigneuriales, comme modelées pour d'idéales caresses ou de solennelles bénédictions, ses mains qui tenaient toujours quelque fleur, qui, sur les touches d'ivoire d'un piano, avaient des apparences voletantes d'ailes.



Il parlait d'une voix lente, saccadée de poitrinaire, s'emballait pour un rien, s'exaltait, s'impressionnait dès qu'il était question d'un de ses dieux, de quelque belle œuvre sentimentale, de n'importe quelle musique et de son cher pays, de cette Hongrie qui lui avait inspiré tant de nobles et pittoresques pages...

Ô nos dîners tranquilles dans ce petit restaurant de la Réserve, que la mer enveloppe de sa monotone rumeur, qu'embaument les myrthes et les mimosas des villas de la Croisette, nos longs dîners où nous nous attardions, les coudes sur la nappe, où, en d'enthousiastes invitations au voyage, oubliant son mal, le pauvre garçon me décrivait son ermitage familial d'Orhosash, sa vie de repos et de bonheur, l'immensité de la *pusta*, les villages perdus dans les forêts d'acacias, les hallucinants lacs de soude, les bruits, les voix de ces solitudes !

Ô ces après-midis, avec du blond soleil dans les rideaux des fenêtres, où il m'initiait aux mœurs de ses paysans, où il me lisait de si savoureuses nouvelles sur ces Nazaréens qui pullulent

en ce pays d'ardente foi, de sereine simplicité, qui continuent la tradition des premiers chrétiens, qui font en commun, à voix haute, la confession de leurs péchés, qui partagent entre eux tout ce qu'ils possèdent, tout ce qu'ils gagnent, tout ce qu'ils récoltent, où il me racontait les chevauchées héroïques des Magyars, les guerres suprêmes, l'idéale beauté des belles filles de Pest et de Szegedin, où il s'interrompait soudain pour s'asseoir devant son piano, pour improviser quelque *csarda* tumultueuse, bizarre, ou les accords, les notes se mêlaient, s'égrenaient comme un carillon en folie, où, par instant, s'alentissaient quelque sanglot d'amour, quelque phrase délicieuse de chanson, quelque psalmodie nuptiale, quelques mesures de valse — des valses adorables, sensuelles de là-bas !

***



Et j'aurais donné je ne sais quoi pour qu'il ressuscitât dans ces tiédeurs de printemps, pour qu'il n'eût plus la poitrine déchirée par ces rauques quintes de toux, pour que, l'esprit libre, il pût écrire de nouveaux livres, de franches et belles impressions de nature comme celles qui l'avaient mis du premier coup en vedette parmi les jeunes écrivains hongrois ; je souffrais de le sentir ainsi émietter, perdre ses forces, se consumer peu à peu…

… Ne le trouvera-t-on donc pas, le remède qui barrera la route à l'affreuse phtisie, comme on a découvert le vaccin du croup ? ne sauvera-t-on pas en pleine jeunesse tous ces malheureux, toutes ces jolies qui méritent tant de vivre, de ne pas disparaître avant l'heure ?

… Depuis des mois et des mois, je ne recevais plus que d'intermittentes lettres de mon ami, des lettres datées tantôt des Indes, qui l'émerveillaient, tantôt de Rome, où il s'ennuyait, tantôt de son domaine paisible, où il s'amusait à traduire des comédies classiques, le *Mariage de Figaro* et le *Malade imaginaire*, et les faisait jouer par ses paysans sur un petit théâtre improvisé — des lettres découragées, amères, inquiètes d'homme qui se voit décliner, qui n'ose plus se regarder dans les miroirs et dont la sensitivité s'accroît, dont le cœur devient ombrageux, s'affole du plus léger ennui, démesure les choses…

Et je viens d'apprendre qu'il est mort, à Cannes, aux premiers frissons de l'automne…

Les amis sont si rares dans notre dur métier qu'on ne saurait les laisser partir pour le noir voyage sans un salut d'adieu. Voilà pourquoi je n'ai pu vous raconter quelque aventure d'amour, vous faire rire ou rêver…

*RENÉ MAIZEROY.*

Lors de son séjour à Paris en janvier-mai 1888, Justh fit la connaissance de Jean Aicard, qui passa le premier semestre dans la Capitale. Justh a laissé un *Journal*[2] de ce séjour parisien qui détaille les événements d'une importante vie mondaine… à laquelle notre écrivain varois fut mêlé aux mois d'avril et de mai. Ce *Journal* révèle un Jean Aicard intime et familier, dont « la voix profonde parcourt le tréfonds de l'âme humaine, voix profonde et sombre comme le violoncelle » ; mais aussi un Jean Aicard truculent dont les histoires fort lestes « feraient rougir un singe » !



Ce *Journal* mentionne les lieux de prédilection des joyeux amis — *Café Américain*, *Café de Paris*, *Café de la Paix*, *Café oriental* — et cite un grand nombre de membres de la bonne société parisienne, notamment, proches de Jean Aicard :

— Mohamed Bakouch, un « prince tunisien » rencontré durant le voyage en Algérie et chez les parents duquel notre écrivain

[2] Le *Journal* de Justh, écrit en hongrois, a été traduit en anglais… mais pas en français. M. Alain Servantie, que je remercie, a bien voulu me communiquer quelques extraits qu'il a traduits en français.

passa plusieurs semaines ; dans le recueil *Au bord du désert*, le poème « le départ du jeune arabe » est dédié « À Chadly Baccouch » [3].

— le peintre australien Rupert W. Bunny et le peintre écossais Alastair G. F. Cary Elwes qui tous deux firent un portrait de Jean Aicard. Les deux artistes demeuraient ensemble à Paris au n° 86 de la rue Notre-Dame-des-Champs ; ils étaient donc voisins de Jean Aicard domicilié au n° 87 depuis le mois d'août 1883.

Pour le peintre Bunny, Jean Aicard « pose en costume arabe, un voile presque transparent couleur crème, burnous jusqu'aux chevilles, sur le grand canapé oriental [4] » dans son appartement parisien. Ce tableau, daté « 1889 », du format 24,70 × 33,00 cm, fut exposé dans les années 1930 à l'occasion du 50e anniversaire de la maison Lucien Lefebvre-Foinet à Paris ; il passa en vente publique en mai-juin 2007 à la galerie Charles Nodrum (Richmond, Australie) ; il se trouverait aujourd'hui dans une collection privée australienne. On y voit un Jean Aicard très vrai, avec un air de gravité profonde et méditative.

Il n'y a pas de certitude que le tableau d'Elwes ait été achevé. Sa trace est aujourd'hui perdue.

Les archives municipales de Toulon détiennent une lettre de Bunny à Jean Aicard :

> Cher Monsieur [5],
>
> Pardonnez moi pour le grand retard dans lequel je suis en faisant cette petite chose que je vous ai promise depuis si longtemps. Je vous avoue que je l'avais complètement oubliée, et en vous voyant l'autre jour je me rappelais de ma promesse. Avez-vous des nouvelles de Justh ? Il doit être parti du Caire où il a passé l'hiver. Espérant de vous voir bientôt.
>
> Je reste en m'excusant encore une fois
>
> Votre dévoué
>
> Rupert Bunny



[3] Voir ci-après « Notes et Documents », pages 246-251.

[4] *Journal* de Justh. L'auteur mentionne des séances de pose le dimanche 20 et le lundi 28 mai. Voir ci-après « Notes et Documents », pages 245-246.

[5] Archives municipales de Toulon, fonds Jean Aicard, correspondance ; lettre autographe, 3 pages, non datée mais datable de janvier 1890, date à laquelle Bunny revint d'un voyage en Égypte. Jean Aicard quitta son appartement de la rue Notre-Dame-des-Champs le 23 juin 1888 ; il termina l'année à La Garde et, en mars 1889, emménagea 5 rue Michelet. Il passa le premier semestre 1890 à La Garde.



Rupert W. BUNNY, *Portrait de Jean Aicard*, 1889 — DR.

La « petite chose » mentionnée est le tableau commencé à Paris l'année précédente.

Le *Journal* de Justh mentionne plusieurs « virées parisiennes » avec Aicard et quelques autres amis proches. L'écrivain hongrois aimait bien les cafés qui avaient une musique tsigane, notamment le *Grand Café*, avec un orchestre dirigé par Ferkó Patikarius.

À la date du jeudi 20 avril, Justh note dans son *Journal* : « Aicard [...] écrit un poème à une vitesse effrayante, dans un état à demi-fiévreux [...] les amoureux [...] reposent maintenant là séparés, dans la terre froide, humide ». J'ai retrouvé ce curieux poème[6] griffonné sur un coin de table, non titré et resté inédit, très révélateur de l'état d'esprit du moment de son auteur :

à la demande de Justh auteur de *La Pousta*
pendant que jouait l'orchestre tzigane.

Nous sauterons, nous flamberons,
Pâles, des roses sur nos fronts,
La mort pâle sur le visage.
« Ô vieillesse, dis-moi ton âge ?
— Les prés sont bleus, les bois sont verts
Et j'ai l'âge de l'Univers.
J'ai vingt ans, me répondit-elle,
Et la jeunesse est immortelle
Mais les vieillards marchent, dos ronds,
Tremblants, des rides sur leurs fronts
Pendant qu'avec l'amour à l'âme
L'enfant poursuit la jeune femme.
Dansez, sautez, des fleurs aux fronts. »
Nous tournerons, nous valserons.
Ma patrie est une inconnue,

[6] Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 39, dossier « Manuscrits XXI », n° 262, manuscrit autographe, 4 feuillets.



Une amoureuse, demi-nue,
Me parle du pays lointain
Et je pleure sur mon destin.
Je pleure en chantant mais je pleure
La fuite éternelle de l'heure.
Je chante en pleurant comme l'eau
Et je reflète le tableau
Du monde, des êtres, des choses,
Demi-mort, couronné de roses.
Pâles, des roses sur nos fronts,
Nous tournerons, nous danserons.
Elle est pâle celle que j'aime,
Demi-morte comme moi-même,
Mourante et ses beaux yeux en pleurs,
Le front flétri comme ses fleurs.
La musique folle et rythmique
Répond à mon cœur sympathique
Qui gémit éternellement
Comme l'âme d'un instrument.
Violon ou violoncelle
Je pleure sous la main de celle
Qui meurtrit mon cœur à son gré
Et je ris, d'avoir tant pleuré !
La verte lande, sous l'espace,
Est pleine d'un galop qui passe.
C'est, sur un cheval emporté,
L'amour enlaçant la beauté.
« Violon ou violoncelle
Gémis, mon cœur, aux mains de celle
Qui peut tout à coup te briser
Sous l'accord fou d'un seul baiser.
Gémis, mon cœur, gémis et pleure

La fuite éternelle de l'heure.
Où vas-tu, mon jeune cheval,
De ton fier galop triomphal ?
Où mènes-tu mon âme morte ?
Quel est le rêve qui t'emporte ?
Où vas-tu tomber, dans quel trou,
Ô mon cheval terrible et fou ?
— J'ai les ailes d'une colombe
Dit l'espoir : je vais à la tombe ;
Je t'y conduis toujours courant.
L'amour est fou, l'espace est grand,
C'est au tombeau que l'espoir mène. »

La chair humaine et l'âme humaine
Nous danserons, nous flamberons,
Pâles, des roses sur nos fronts.

Et dans la tombe, étroite, étroite,
Entre les planches d'une boite,
Dans les plis roides du linceul,
Tous courbés, chacun sera seul.

# *Notes et Documents*

Firmin Gémier 241

L'acteur Louis Péricaud 243

Le peintre Rupert Bunny 245

La famille Baccouche 246

Rédacteur : Dominique Amann

# FIRMIN GÉMIER

Firmin Gémier (1869-1933), issu d'un milieu de modestes travailleurs, éprouva tôt la vocation pour le théâtre. Recalé à deux reprises au concours d'entrée du Conservatoire, il fit ses classes sur des scènes de quartier, notamment au Théâtre de Belleville dirigé par les frères Édouard et Louis Holacher, aux Bouffes du Nord d'Abel Ballet ou au Cercle des Escholiers animé par Lugné Poe. Il débuta ainsi une belle carrière dramatique qu'il poursuivit comme acteur, metteur en scène et directeur de théâtre.

En 1892, il rejoignit le Théâtre Libre d'André Antoine (1858-1943) comme acteur et régisseur.

Le 10 décembre 1896 il créa sur la scène du Nouveau-Théâtre le rôle titre *d'Ubu roi* d'Alfred Jarry.

Après une saison passée au Théâtre du Gymnase, il prit la direction, en octobre 1901, du Théâtre de la Renaissance.

Avec la mise en scène de *Quatorze Juillet* de Romain Rolland (1866-1944) en mars 1902, il aborda le théâtre populaire, dont il fut un des promoteurs.

En 1895 Maurice Pottecher (1867-1960) créa un Théâtre du Peuple à Bussang (Vosges) avec le souhait d'ériger le théâtre populaire comme une nouvelle esthétique artistique autonome abandonnant les codes du théâtre bourgeois : la salle traditionnelle avec parterre et loges y est remplacée par l'amphithéâtre antique, un répertoire nouveau ancré dans les traditions et croyances locales est développé en vue de l'éducation populaire.

En 1903, avec son essai *Le Théâtre du peuple*, Romain Rolland proposa de faire sortir du peuple un théâtre nouveau qui ne serait plus seulement un divertissement mais inciterait à l'action en fournissant l'intelligence des situations et l'énergie pour le combat : « de larges actions, des figures aux grandes lignes, vigoureusement tracées, des passions élémentaires, au rythme simple et puissant ; des fresques, et non des tableaux de chevalet ; des symphonies, et non de la musique de chambre. Un art monumental, fait pour un peuple, par un peuple ».

Ces idées nouvelles pêchaient toutefois par une conception mal définie du « peuple », mise quelque peu à mal par les essais plus radicaux de théâtre pour et par les ouvriers et les avatars des théâtres prolétariens.



En octobre 1906, Firmin Gémier succéda à André Antoine et reprit la direction du Théâtre Antoine qu'il conserva jusqu'en 1919, alternant pièces à succès mais aussi nouveaux auteurs afin de donner leur chance à des inconnus.

En 1911 il créa, avec Joseph Paul-Boncour, le Théâtre national ambulant : les acteurs de la troupe du Théâtre Antoine, transportant par camions puis par train les éléments d'une salle démontable de mille six cents places, partirent en tournée dans toute la France pour donner les pièces qu'ils avaient montées à Paris, telles qu'*Anna Karénine*, *la Rabouilleuse* et *les Gaîtés de l'escadron*. Malgré un succès populaire indéniable, l'entreprise cessa dès 1912 en raison de frais considérables.

En 1920, Gémier ouvrit à Paris le premier Théâtre national populaire (TNP) qui représenta jusqu'en 1933, offrant de beaux spectacles, émouvants et artistiques, tant anciens que nouveaux chefs-d'œuvre de l'art dramatique.

De 1922 à 1930, il dirigea également le Théâtre de l'Odéon.

Firmin Gémier mourut le 26 novembre 1933 en son domicile parisien du 9e arrondissement.

Jean Aicard a bien connu Firmin Gémier.

En mars 1902, notre écrivain avait terminé, sous le titre *Maëstro Pasquale*, quatre actes en prose, l'adaptation théâtrale de son roman *Tata* et il révéla au journaliste Charles Méré venu l'interviewer que le premier rôle serait confié à Gémier[1]... mais en janvier 1906 la pièce était toujours « dans les cartons ».

## L'ACTEUR LOUIS PÉRICAUD



Né à la Rochelle le 10 juin 1835, *Louis*-Jean Péricaud vint à Paris, au terme de ses études secondaires, pour préparer l'école militaire de Saint-Cyr... Attiré par le théâtre, il changea de voie et débuta modestement en 1853 à Bobino. Engagé par une troupe de tournées, il parcourut pendant quinze ans la province et l'étranger.

Sa troupe étant venue à Marseille, il y connut de tels succès que le Gymnase de cette ville l'engagea et c'est là qu'il participa à la création de la comédie en un acte et en vers de Jean Aicard, *Au Clair de la Lune*, le mardi 18 janvier 1870. Le public lui réserva un accueil chaleureux, la pièce fournit une dizaine de représentations et l'éditeur parisien Alphonse Lemerre l'imprima.

Revenu à Paris, Péricaud joua successivement aux Folies-Dramatiques, à Cluny, au Vaudeville, à l'Ambigu, au théâtre du

---

[1] *La Presse*, 69e année, nouvelle série, n° 3574, mercredi 12 mars 1902, page 2, colonne 4. — *Journal des débats politiques et littéraires*, 114e année, n° 183, vendredi 4 juillet 1902, page 3, colonne 6.

Château-d'Eau, dont il fut un temps le directeur et où il monta avec grand succès des drames militaires et historiques.

Il vint enfin au théâtre de la Porte-Saint-Martin dirigé par Henry Hertz et Jean Coquelin l'aîné et en assura la régie générale durant quinze années. Il y retrouva Jean Aicard en 1907 lorsque les directeurs décidèrent de produire la nouvelle pièce de l'écrivain, *Le Manteau du roi*, un drame en vers en quatre actes (cinq tableaux) avec une musique de scène composée par Jules Massenet. La première fut donnée le mardi 22 octobre 1907 : la pièce rencontra un succès magnifique et tint la scène tous les soirs jusqu'au dimanche 10 novembre. Péricaud en profita pour s'offrir un retour à la scène avec un petit rôle de vieillard exilé qu'il rendit avec une émotion pénétrante.



Péricaud fut un des premiers collaborateurs du baron Taylor quand celui-ci créa l'Association des artistes dramatiques et en devint par la suite le secrétaire général.

Il fut aussi un auteur abondant : outre environ cent cinquante pièces de théâtre et cinq cents chansons, il a laissé quatre ouvrages d'histoire :

— *Le Théâtre des Funambules, ses mimes, ses acteurs et ses pantomimes, depuis sa fondation jusqu'à sa démolition*, Paris, L. Sapin, 1897, in-8°, 508 pages.

— *Histoire de l'histoire des grands et des petits théâtres de Paris pendant la Révolution, le Consulat et l'Empire*, Paris, E. Jorel, 1908, in-8°, 129 pages.

— *Théâtre des Petits comédiens de S. A. S. Mgr le Cte de Beaujolais*, Paris, E. Jorel, 1909, in-8°, 129 pages.

— *Le Panthéon des comédiens, de Molière à Coquelin aîné*, Paris, E. Fasquelle, 1922, in-8°, VI-368 pages, ouvrage orné de 180 portraits ; préface de Coquelin aîné.

Enfin il s'attacha à former une remarquable collection : livres, brochures, autographes, dessins, tableaux, bibelots divers, etc.

Il mourut à Paris (3e) le 12 novembre 1909.

Péricaud avait épousé à Paris (3e), le 17 février 1897, Honorine-Marie Camous, née à Nice le 9 décembre 1833, qui ne lui survécut guère puisqu'elle mourut elle-même à Paris (3e) le 28 août 1910. « Mme Honorine », de son nom de scène, fit carrière comme actrice, obtenant des succès considérables dans les rôles de Metella de la *Vie Parisienne*, de la Chouette des *Mystères de Paris*, de Frochard des *Deux Orphelines* ou de Pomaré dans *Narta*.

Il avait eu précédemment, avec Caroline Annette Meyronnet, une fille naturelle prénommée Marie-*Berthe*-Augusta, née en 1858. Elle épousa au Havre (Seine-Maritime) le 8 février 1879 l'acteur Victor-Camille-Jean-Baptiste Jalabert, né à Mustapha (Algérie) le 10 septembre 1847. Elle fit carrière comme actrice.



## LE PEINTRE RUPERT BUNNY

Rupert Charles Bunny naquit le 29 septembre 1864 à St Kilda (état de Victoria, Australie). Son père, Brice Frederick Bunny, juge au tribunal de comté de Victoria, avait épousé en 1856 Marie-Hedwig-Dorothea Wulsten, une pianiste talentueuse.

Au début de 1881, il s'inscrivit à l'Université de Melbourne, pour des études de génie civil mais il rejoignit bien vite la National Gallery School of Design of Victoria de Melbourne et poursuivit ses études de peinture à l'atelier de Jean-Paul Laurens à Paris (1884-1886).

En 1888, il rencontra Justh à Paris : il est un des principaux personnages de son *Journal*.

Il exposa au Salon de la Société des Artistes Français entre 1897 et 1909. Il obtint un honnête succès dans le Paris fin-de-siècle : mention honorable au Salon de 1890 pour sa toile *Tritons* ; médaille de bronze à l'Exposition universelle de 1900 avec son *Enterrement de Sainte-Catherine d'Alexandrie*.

En 1902, il épousa Jeanne Héloïse Morel et poursuivit sa carrière artistique à Paris. Il retourna à Melbourne en 1933, après le décès de sa femme et y mourut le 25 mai 1947.

## LA FAMILLE BACCOUCHE



La famille Baccouche [Bakouche] quitta l'Andalousie (Espagne) au XVIIe siècle pour s'installer à Béni Khiar (Tunisie), y pratiquant l'arboriculture. Amor Baccouche (1800-1860), cultivateur, se diversifia dans la fabrication de briques.

Son fils Mohamed Baccouche, né à Béni Khiar (Tunisie) en 1833 et décédé à Tunis en 1896, reçut une éducation moderne : il termina ses études d'ingénieur par un stage dans le nord de la France sur un chantier de construction d'une voie ferrée ; il y fit la connaissance du banquier allemand Friedrich Emil d'Erlanger (1832-1911).

De retour dans son pays, avec l'appui du riche caïd et fermier fiscal Hamida Ben Ayed — dont il épousa la fille Mamiya (1843-1902) — il se lança dans les travaux publics. Parallèlement, il occupa d'importantes fonctions à la cour beylicale dans la deuxième moitié du XIXe siècle, comme général, premier secrétaire du grand vizir Mustapha Khaznadar puis conseiller et directeur au ministère des Affaires étrangères avec rang de ministre.

Baccouche et son beau-père aménagèrent les boulevards enserrant la médina de Tunis et rénovèrent le système d'adduction en eau potable de la ville. Il devint peu à peu l'un des hommes les plus riches du pays et fit entrer ses descendants dans la grande bourgeoisie tunisoise.

Mohamed Baccouche et son épouse donnèrent vie à plus de dix enfants.

Jean Aicard séjourna en Algérie et en Tunisie en avril-mai 1887 à l'occasion d'un congrès d'instituteurs présidé à Alger par le ministre de l'Instruction publique M. Berthelot :

> Ici, j'ai bien compris combien c'est beau, l'École,
> Qui conquiert par l'Esprit, le Livre et la Parole.
> Le maître le plus humble est vraiment noble et grand ;
> Ce soldat de la paix, c'est le vrai conquérant.
>
> Tunis 9 mai 87[1].



Au cours de ce voyage, il fut hébergé notamment par Mohamed Baccouche et son épouse dans l'un de leurs palais de la médina. Leur fils aîné Chadly (1865-1948) raccompagna Jean Aicard à Alger où l'attendait le bateau du retour.

C'est avec un grand regret que notre écrivain quitta cette « féconde Afrique » à la fin du mois de mai :

### Adieux à l'Algérie

> Pourquoi je pars si tôt, et peut-être trop tard,
> Qu'en sais-je ? le grand ciel est pur, la mer est belle :
> Adieu. Quand son instinct tourmente l'hirondelle,
> Rien ne peut l'arrêter… C'est son heure… Elle part.

[1] Poème dont le manuscrit autographe est conservé dans une collection particulière.

Adieu, féconde Afrique où la France nouvelle
Avec les jeunes ceps verdit de toute part !
C'est au dernier moment, sous le dernier regard,
Que ta beauté rayonne entière et se révèle !

Adieu, la Casbah, blanche et bleue, en haut d'Alger.
Adieu, sous les palmiers en fleurs et l'oranger,
Deux larges mois de vie heureuse comme un rêve !

Bien qu'attendu là-bas, je pars avec langueur.
Un infini regret m'attache à cette grève,
Et je ne suis pas sûr d'emporter tout mon cœur.

Alger. 28 Mai 1887[2].



De retour à Paris, Jean Aicard composa le recueil poétique *Au bord du désert*. Dans la préface intitulée « L'Âme arabe » et dédiée à Pierre Loti, il écrivit :

> Moi qui n'ai pu assister à Rochefort à votre fête « moyen âge, » je compte aller voir samedi prochain le bal offert aux Parisiens par M. Cernuschi. Je rêve un costume d'Othello, et j'essayais chez moi une robe blanche, de lin et de soie, quand des amis, à l'improviste, ont frappé à ma porte. C'était ce soir même : « Ah ! vous voilà ! vous allez baptiser mon livre ! » Nous éclairâmes *à giorno*. Le hasard, qui m'habillait en Oriental, fit entrer chez moi, à ce moment, un jeune Arabe qui fut mon compagnon de voyage de Tunis à Alger. Quand il eut entendu la *Pétition de l'Arabe*, la dernière pièce de ce livre, mon hôte, touché, ôta de son doigt une bague, et me tint, très gracieusement, ce petit discours, non sans quelque solennité : « Ceci est un talisman. Douze lignes du Koran sont gravées sur la pierre de cette bague, grande comme l'ongle du petit doigt, et qui a été rapportée de la Mecque. Je vous donne cette bague en souvenir du jour où vous avez achevé ce livre, qui défend, d'une manière si touchante pour moi, la race arabe.
>
> « Cette bague est un souvenir légué à mon père par le Kashnadar (ministre de Tunis avant le protectorat), le même à qui M. Thiers écrivait : "La Tunisie est pour vous un trop petit champ d'action ; vous êtes vraiment un homme d'État."
>
> « Je tiens beaucoup à ce talisman. Le ministre notre ami l'a porté trente-sept ans. J'aurais « le cœur fendu » s'il était porté à l'avenir par un autre que vous ; je vous l'offre comme un remercîment des Arabes.[3] »



Le jeune arabe qui vint ainsi rendre visite à Jean Aicard dans son appartement parisien était Chadly Baccouche, futur avocat. Dans une lettre qu'il écrivit du Caire le 4 janvier 1901, il s'adressa à Jean Aicard en ces termes : « Mon cher et ancien compagnon de voyage[4] » pour rappeler leur voyage de Tunis à Alger…

Dans son *Journal* Justh le cite à quelques reprises en le prénommant « Mahomed ». Jean Aicard lui a dédié un poème de son recueil :

---

[2] Poème écrit le samedi 28 mai 1887 sur le navire du retour, conservé dans une collection particulière, manuscrit autographe, 1 page.

[3] Aicard (Jean), *Au bord du désert*, 2/ Paris, Paul Ollendorff éditeur, juin 1888 ; préface « L'Âme arabe », datée à la fin « Paris, 16 mai 1888 », pages 11-12.

[4] Lettre autographe signée de Chadly Baccouche à Jean Aicard, 2 pages, datée « Le Caire le 4 janvier 1901 », archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 314.

## LE DÉPART DU JEUNE ARABE [5]

*À Chadly Baccouch.*

Lorsque le jeune Arabe a quitté sa maison,
Et le ciel de Tunis pour un autre horizon,
Ses serviteurs, au seuil, s'étant rangés en troupe,
Une vieille, tenant dans sa droite une coupe,
Sortit d'au milieu d'eux… La coupe était d'argent,
Et dans l'eau claire, au fond, sous un rayon changeant,
Une piastre luisait, scintillait comme un astre.
Pour qui cette eau limpide et pour qui cette piastre ?…
Dès que les deux chevaux, touchés, firent un pas,
La bonne vieille femme, en marmonnant tout bas,
Versa l'eau brusquement derrière la voiture ;
Et si j'ai bien compris sa libation pure,
Elle disait : « Ô Dieu du soleil dévorant,
Puisse le jeune maître, ô Maître du Coran,
Ne jamais manquer d'eau ! l'eau pure c'est la vie.
Qu'il ait l'eau pour sa soif, ô Maître, à son envie,
Et que son jeune cœur reste pur comme l'eau ! »

Jamais je n'oublierai ce simple et beau tableau.
Pour la pièce, on la donne aux pauvres, sur la porte ;
Ce qui veut dire : « Avant que notre enfant ne sorte,
Pensons qu'un voyageur peut rester seul et loin,
Se perdre, et, même riche, être dans le besoin.
Puisse le nôtre, fût-ce au fond du désert triste,
Trouver, devenu pauvre, un pauvre qui l'assiste ! »

[5] Aicard (Jean), *Au bord du désert*, 2/ juin 1888, pages 105-106.



## Dominique Amann

### Directeur de la publication d'*Aicardiana*

Docteur en psychologie, Dominique Amann a dirigé pendant une vingtaine d'années le service de recherches en psychologie de la Marine nationale, au sein duquel, outre les travaux habituels relevant de la recherche appliquée, il s'est attaché à développer une métrologie spécifique pour la mesure dans les sciences humaines. Organiste et claveciniste, il s'est ensuite tourné vers la psychoacoustique musicale et se consacre à des études fondamentales sur la structure de la gamme.

Il est l'auteur de livres et d'articles sur l'ancien théâtre de Toulon (1765-1862), la vie musicale à Toulon au XIXe siècle, et les croyances populaires aux êtres fantastiques.

Enfin, il anime depuis plusieurs années le site Internet jean-aicard.com qu'il a créé pour diffuser les travaux des chercheurs aicardiens ; il a publié en 2011, *Jean Aicard, une jeunesse varoise, 1848-1873*, et dirige la revue *Aicardiana*.

Il est membre émérite de l'académie du Var.